LE SECRET DES MAYAS

HENRI VERNES



UNE AVENTURE DE

BOB MORANE



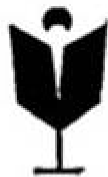
marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE
LE SECRET DES MAYAS





marabout junior

Chapitre I

— Ça par exemple ! Je connais quelqu'un qui va tirer une drôle de tête en vous voyant, Professeur…

Frank Reeves considérait avec une sympathie mêlée de tendresse le petit homme, à la barbiche de chèvre et aux lunettes cerclées d'acier, dont le costume d'alpaga couleur sable semblait ne plus avoir été repassé depuis des millénaires. Sans doute le personnage devait-il être âgé déjà, car des mèches grises dépassaient de dessous son panama tout cabossé. Pourtant, son visage demeurait rose et sans ride, comme celui d'un bébé, et dans ses petits yeux vifs brillait une étonnante jeunesse.

— Sans doute voulez-vous parler de notre ami Bob, dit le petit homme.

— Tout juste, répondit Reeves – un grand et jeune gaillard bien découplé dont le complet de chantoung avait dû, à lui seul, coûter une petite fortune. Depuis toute cette histoire des Requins d'Acier[1], ce vieux Bob semble avoir peur de mettre un pied devant l'autre. On dirait qu'il craint de voir le sol s'ouvrir à chaque instant sous ses pas. Son existence a été pas mal menacée, ces derniers temps, il faut l'avouer…

Le professeur sourit derrière ses lunettes.

— J'ai appris cela en rentrant à Cuidad Tobago, dit-il. Bien sûr, après ces mois passés dans la jungle à la recherche de la cité perdue des Mayas, les nouvelles n'étaient plus guère très fraîches… S'il faut en croire les journaux, Bob a eu pas mal d'ennuis…

— Comme vous dites, Professeur, et il ne semble guère décidé à remettre ça. Ou je me trompe fort ou, après cette histoire, il va sérieusement se ranger…

Une expression de doute apparut sur le visage poupin du professeur, mais elle s'évanouit en un éclair.

— Mais si vous me conduisiez à notre ami, mon cher Frank, dit-il encore. Il est encore chez vous au moins ?…

Frank Reeves sursauta.

— Bien sûr, répondit-il. Au lieu de bavarder, j'aurais dû vous conduire à lui sans retard. Comme si je n'étais pas impatient de nous trouver réunis, tous les trois, comme au bon vieux temps…[2]. Si vous voulez me suivre, Professeur…

Les deux hommes traversèrent le large living-room aux murs garnis de toiles de maîtres et débouchèrent dans un grand jardin encombré de plantes tropicales et descendant en pente douce vers la mer des Antilles, dont on apercevait là-bas la vaste étendue d'un bleu profond.

Suivi par le professeur, Reeves s'avança dans une étroite allée serpentant à travers des massifs de cactus, pour déboucher bientôt sur une petite plage au bord de laquelle un hamac était tendu entre deux palmiers. Dans ce hamac, un homme jeune, au visage dur, se trouvait allongé. Il lisait et, parfois, en une sorte de geste instinctif, passait les doigts de sa main droite écartés, dans la masse drue et brune de ses cheveux taillés en brosse. Au bruit fait par Reeves et le professeur, il laissa retomber son livre et tourna un visage interrogateur vers les nouveaux venus. Mais presque aussitôt, en apercevant le petit homme aux lunettes d'acier et à la barbiche de chèvre, son expression tourna à la surprise. Quelques secondes plus tard, il sautait du hamac et s'avançait, la main tendue.

— Pour une surprise, voilà ce qu'on peut appeler une bonne surprise, fit-il d'une voix joyeuse. Le professeur Aristide Clairembart ici, à Miami…

Une vigoureuse poignée de main unit les deux hommes. Ensuite, d'un même élan, ils se tournèrent vers Frank Reeves.

— Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes plus trouvés réunis tous les trois, fit Morane. Il manque seulement une bonne petite galère engloutie là quelque part, au large, et l'illusion serait complète…

Jadis, les trois hommes avaient vécu ensemble des aventures grisantes, puis il leur avait fallu se séparer, Bob Morane pour retourner à sa vie aventureuse, le professeur Clairembart à ses vieilles pierres et à ses civilisations disparues, et Frank Reeves à son existence dorée de jeune milliardaire. Et ils se retrouvaient tous trois au bord de cette plage, réunis comme par le passé.

Le premier, Bob Morane recouvra ses esprits.

— Mais que faites-vous ici, Professeur ? interrogea-t-il. Aristide Clairembart à Miami, cette ville pour touristes. À ma connaissance, on n'a guère trouvé de vieilles ruines dans la région…

Le vieux savant secoua la tête.

— Non, dit-il, mais je viens d'un pays où l'on en a découvert beaucoup, de vieilles ruines. Tobago, souvenez-vous, Bob…

Du plat de la main, Morane se frappa le front.

— C'est vrai, Tobago, fit-il. Ce sacré fichu patelin au sud du Mexique, spécialisé surtout par ses révolutions, ses moustiques, ses fièvres et ses forêts vierges… Et c'est là, si je ne me trompe, que vous voulez retrouver cette cité perdue où, s'il faut en croire la tradition, les Mayas auraient, lors de la venue des Espagnols, transporté leur fameux Livre d'Or, afin de soustraire celui-ci à la rapacité des envahisseurs…

Le professeur hocha la tête.

— C'est cela tout juste, dit-il. Vous avez toujours possédé une mémoire excellente, mon cher Bob…

Le Français ne parut pas entendre ce compliment mêlé de raillerie.

— Et vous l'avez retrouvée votre cité perdue ? interrogea-t-il.

— Non, répondit le professeur, je ne l'ai pas retrouvée. Du moins pas encore. Mais, à présent, je possède la preuve de son existence… Mieux, je sais de façon assez précise où elle se trouve…

L'intérêt brilla dans le regard de Morane, mais ce fut seulement un éclair. Il n'échappa cependant pas à l'œil averti de Frank Reeves.

— Si vous nous racontiez cela devant quelques boissons rafraîchissantes, Professeur, fit-il. Bob et moi avons toujours été friands de ce genre de récit. Une ville perdue, une bibliothèque aux livres d'or massif, il y a là de quoi enflammer les imaginations les plus paresseuses…

Les trois hommes se mirent en marche en direction de la villa. Morane marchait un peu en arrière, en traînant les pieds, comme s'il refusait de courir au-devant de son destin.

*

* *

Le professeur Clairembart reposa sur la table son verre de Cuba-Libre – rhum, coca-cola, citron et glace – laissa un instant errer ses regards sur la large terrasse orientée en direction de la mer puis, se laissant retomber en arrière dans son fauteuil de rotin, il se tourna vers ses compagnons.

— Il me faut reprendre cette histoire par le début, commença-t-il, lorsque, tout de suite après la guerre 1914-1918, un aviateur du nom de Tom Drake fit un plongeon en pleine jungle de Tobago. Il avait réussi à poser son avion sur le ventre, au sommet d'un assez vaste plateau dont le centre, creusé en forme de vaste entonnoir, se trouvait occupé par un lac aux eaux vertes. Comme son appareil était inutilisable, Drake essaya alors de s'orienter. Pour cela, il grimpa au sommet d'une petite éminence en forme de cône tronqué. Comme il arrivait au sommet, le sol s'affaissa soudain sous ses pieds et il tomba dans le vide, jusqu'à une profondeur de six mètres environ.

« Quand Tom Drake, étourdi par sa chute, eut repris totalement ses esprits, il s'aperçut avec effarement qu'il se trouvait dans une vaste salle aux parois creusées à même le roc et dont une dizaine de statues gigantesques, représentant des géants aux masques grimaçants, semblaient soutenir la voûte sur leurs épaules. Au milieu de la salle se trouvait une sorte de puits sans margelle rempli d'eau jusqu'au bord. Mais ce qui étonna le plus l'aviateur, ce fut l'étonnante propreté des lieux. Nulle saleté ne couvrait le sol et, entre les larges dalles mal équarries, nul champignon, nul lichen ne poussait. En un mot, on eût dit que la salle – selon toute évidence celle d'un temple – était entretenue par des mains pieuses…

« Drake ne s'attarda cependant pas à inspecter davantage les lieux. À six mètres au-dessus de lui, il apercevait la lumière du jour, et il se sentait pressé de se retrouver au-dehors. C'est en cherchant une issue qu'il découvrit, dans un angle du temple, une grande auge de pierre contenant une impressionnante série de plaques d'or massif couvertes d'inscriptions finement ciselées. Les plaques, au nombre d'une centaine, tournaient autour d'un axe épais, formant ainsi une sorte de livre. Un livre qui valait… son pesant d'or. Drake ne douta plus alors qu'il se trouvait en présence du fameux Livre

d’Or des Mayas, dont tout le monde, en Amérique Centrale, parle sans jamais l’avoir vu. On savait seulement que lorsque Cortès, après avoir fait la conquête du Mexique, était descendu vers le sud, à travers l’isthme de Tehuantepec, les habitants de la région, les Mayas, avaient rapidement emporté leur précieux manuscrit, où tous leurs secrets se trouvaient paraît-il consignés, à travers la forêt vierge. Par la suite, on ne devait jamais découvrir l’endroit où ils l’avaient entreposé.

« Après avoir vainement tenté de desceller une des plaques d’or – trop lourde d’ailleurs pour être emportée – Tom Drake se remit à chercher une issue. Mais, à part ce trou béant provoqué par sa chute, six mètres plus haut, le temple ne semblait posséder aucune sortie. Finalement, en se hissant le long d’un des géants de pierre et en s’aidant de racines pendantes, l’aviateur réussit à regagner l’air libre. Il repéra soigneusement l’emplacement du tertre, bien décidé à revenir par la suite, puis il chercha un chemin permettant d’accéder au bas du plateau. Après plusieurs jours de recherches, il trouva le chemin en question et se lança à travers la forêt vierge, pour tenter de regagner un centre habité. Mais, en route, il fut surpris par une tornade qui couchait les géants de la forêt comme des épis dans un champ de blé. Blessé, mourant de faim et de soif, n’ayant pour manger et se désaltérer que de rares baies et des flaques d’eau croupie, Drake erra pendant plusieurs semaines à travers la jungle, désespérant d’arriver jamais quelque part. Finalement, des récolteurs de gomme devaient le recueillir, à demi mort, et l’aider à regagner la côte. Plus tard, Drake tenta de retrouver le lac aux eaux vertes et le plateau, mais il n’y parvint jamais… Revenu à la civilisation, il se préparait à repartir, quand il succomba à une épidémie de fièvre jaune.

Le professeur Clairembart s’arrêta de parler. Il saisit son verre et but une petite gorgée de Cuba-Libre, puis il se renversa à nouveau dans son fauteuil. En son geste familier, Morane passa les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux.

— Reste à savoir si votre Tom Drake n’était pas un menteur de la pire espèce, Professeur…

À son tour, Frank Reeves intervint.

— Si Tom Drake avait menti, il ne serait pas reparti à la recherche du Livre d’Or…

— Sans doute avez-vous raison, Frank. Il y a peu de temps, j’ai d’ailleurs eu la preuve que Drake ne mentait pas. Comme vous le savez à coup sûr, je voulais moi aussi, et pour des raisons toutes différentes de celles de Drake, guidé lui seulement par la cupidité, retrouver le temple perdu qui, sans doute, faisait partie d’une cité, et en même temps le précieux Livre d’Or. Voilà six mois, je gagnai donc Tobago et entrepris de glaner, à la frontière de la jungle, des renseignements qui, rassemblés, me permettraient peut-être de situer approximativement le plateau perdu et le lac aux eaux vertes. Je frétai même un avion pour tenter de repérer l’endroit, mais il y avait beaucoup de plateaux semblables – sans doute de grands cônes volcaniques érodés – avec des lacs à leur sommet. Un jour cependant, la chance me servit. Dans un petit village nommé Comotlan et situé en bordure de la forêt, j’entendis parler d’un homme qui, ayant été trouvé mourant dans la jungle, par des Indiens Lacandons, parlait sans cesse d’un trésor enfoui au fond d’un temple perdu dans la forêt. Les Indiens l’avaient ramené à Comotlan. J’allai le voir à l’unique auberge de l’endroit. L’homme s’appelait Kurt Lindsom. C’était un dessinateur allemand voyageant à travers l’Amérique Centrale pour y prendre des croquis de ruines et de types indigènes.

« Quand j’entrai dans la chambre de Lindsom, celui-ci était alité. Visiblement, il était épuisé, les fièvres le rongeaient, et il n’avait plus pour longtemps à vivre. Au bout de quelques jours, au cours desquels je le soignai de mon mieux, car il n’y avait pas de médecin à Comotlan, je réussis à gagner sa confiance et à lui arracher ses confidences. Parti de Cuidad Tobago en pirogue, il avait remonté le Rio Jacaré, pour atteindre une tribu d’Indiens Lacandons installés dans la région des sources de la rivière. À un moment donné, le rio cessant d’être navigable, il avait abandonné la pirogue pour gagner à pied le village lacandon. Après un moment de méfiance, il fut reçu en ami par les Indiens et, au bout de quelques semaines de séjour chez eux, gagna leur confiance. Les Lacandons lui révélèrent alors que, à une dizaine de jours de marche de là, existait une région

interdite, située au sommet d'un plateau aux murailles abruptes et où, selon eux, résidait l'esprit des anciens dieux.

« Intrigué par ces révélations, Lindsom partit dans la direction indiquée par les Indiens et, après avoir marché durant dix jours à travers la jungle, il atteignit le plateau, au sommet duquel il réussit à s'élever par une sorte de faille creusée dans la muraille. Au fond d'une énorme excavation en forme d'entonnoir, un lac aux eaux vertes dormait. Lindsom avait déjà entendu parler de Tom Drake et, aussitôt, il rapprocha sa découverte de celle faite jadis par l'aviateur. Sans retard, il se mit à la recherche du tertre en forme de cône tronqué. Il le trouva et, à son sommet, le trou, maintenant dissimulé par les broussailles, par lequel Drake était tombé jadis. Après avoir coupé les broussailles à coups de machette, Lindsom se laissa glisser dans l'ouverture, pour se retrouver dans le temple aux colosses de pierre. Il découvrit également l'auge contenant le manuscrit aux feuilles d'or. À la lumière de sa torche électrique, il transcrivit quelques caractères sur son carnet de notes. Ensuite, il essaya à son tour de détacher l'une des plaques d'or, mais il ne put non plus y parvenir. Comme, de toute façon, les plaques semblaient beaucoup trop lourdes pour être emportées, même séparément, Lindsom n'insista pas. Il reviendrait plus tard, avec le personnel et le matériel nécessaire, et alors sa fortune serait faite. Il regagna l'air libre et, en hâte, griffonna une carte de la région, carte qui, plus tard, lui permettrait de retrouver, sans trop de peine, le plateau.

« Lindsom venait d'achever son croquis quand, soudain, des profondeurs du tertre, une sorte de musique barbare monta, composée de battements sourds de tambours et de piaulements de fifres. Cette musique résonnait telle une menace. Pris par la peur, Lindsom regagna en hâte la faille et le pied du plateau. Il se remit en marche en direction du village lacandon mais, dès les premières heures, il sentit autour de lui des présences humaines l'entourant d'une sorte de menace latente. Parfois, des flèches sifflaient à ses oreilles. D'autres fois, des pièges garnis de pieux aiguisés s'ouvraient sous ses pas. Le sol était garni de petites branches taillées en pointe et empoisonnées au curare. Comment réussit-il à échapper à la mort ? Il ne le sut jamais. Il fuyait à travers la jungle. La fièvre s'était emparée de lui et, tout en marchant, il délirait.

Finalement il tomba, exténué, et perdit connaissance. Quand il revint à lui, il se retrouvait au village des Lacandons. Ceux-ci le ramenèrent par la suite à Comotlan, où je le rencontrai. Au bout de deux jours, et malgré l'arrivée d'un médecin que j'avais fait venir à mes frais de Cuidad Tobago, Lindsom devait être définitivement terrassé par un accès de malaria plus violent que les autres. Avant de mourir, il me remit ceci…

De la poche intérieure de son veston d'alpaga, Clairembart tira un petit carnet à couverture de toile grise, pareil à ceux dont se servent les dessinateurs pour crayonner leurs esquisses. Le professeur l'ouvrit à une page. Morane et Reeves se penchèrent vers lui. Sur la page, un plan se trouvait grossièrement dessiné. On y discernait le tracé du rio Jacaré, d'où partait ensuite une ligne de pointillés qui, après une croix marquée « emplacement du village lacandon », se continuait pour aboutir à un cercle représentant le plateau. Au sud de ce plateau, une seconde croix indiquait l'endroit où s'ouvrait la faille permettant d'accéder à son sommet.

Au bout d'un moment, Morane haussa les épaules.

— Cela ne prouve rien, fit-il. N'importe qui peut crayonner un plan de ce genre sans quitter sa maison de campagne au bord de la Marne…

D'un geste de la main, le vieux savant calma la fougue de son jeune ami.

— Ne soyez donc pas aussi impatient, mon cher Bob, dit-il. Je vais vous montrer quelque chose qui, peut-être, apaisera vos doutes.

Il tourna une page du carnet et montra une série de signes représentant de grossières cartouches, de forme vaguement semi-circulaire et à l'intérieur desquels d'étranges figures se trouvaient inscrites.

— Ce sont des caractères mayas, expliqua Clairembart, comme on en trouve seulement sur quelques rares documents parvenus jusqu'à nous. Au cours de mes conversations avec Lindsom, j'ai pu remarquer que celui-ci possédait très peu de connaissances sur les civilisations précolombiennes d'Amérique Centrale, et j'acquis ainsi

la quasi-certitude que ces caractères avaient été transcrits directement du Livre d'Or caché à l'intérieur du temple.

Cette fois, Morane hocha la tête d'un air vaguement convaincu.

— Très bien, dit-il. Admettons que ce temple souterrain et le fameux Livre d'Or existent réellement… Je suppose que vous êtes allé vous en rendre compte de visu, Professeur…

— Je n'étais pas équipé pour un tel voyage, répondit Clairembart. En outre, seul, je ne pouvais guère me lancer dans une aventure aussi aléatoire. Après la mort de Kurt Lindsom, je regagnai donc Cuidad Tobago afin d'y organiser une expédition. C'est alors que je tombai sur des journaux américains, vieux à peine de quelques semaines et signalant votre présence à Miami. Aussitôt, je pensai à vous et à Frank. Ensemble, nous étions déjà venus à bout de pas mal de difficultés. À vol d'oiseau, Cuidad Tobago n'est pas tellement loin de Miami. J'ai pris l'avion, et me voici…

Un sourire narquois apparut sur le visage bronzé de Frank Reeves.

— Si je comprends bien, dit-il, vous comptez sur nous pour vous aider à ramener ce fameux Livre d'Or…

Clairembart hocha la tête affirmativement.

— Oui, fit-il, qui mieux que vous deux pourrait m'aider ? Vous êtes audacieux et désintéressés. Une fois le Livre d'Or en notre possession, je n'aurai pas à craindre que la cupidité s'empare de vous, car il est inutile de vous le dire, ce Livre d'Or possède uniquement pour moi une valeur archéologique…

Dans le regard de Reeves, il y eut une lueur de regret.

— Je vous remercie de cette confiance, Professeur, mais hélas, il ne m'est pas permis de vous accompagner. Je suis marié à la plus charmante des femmes, ne l'oubliez pas, et le temps des aventures est passé pour moi. En outre, j'ai mes affaires à diriger. Inutile de vous dire, naturellement, que ma bourse vous est largement ouverte et que je me ferai une joie de financer votre expédition. Vous et Bob partirez seuls, voilà tout…

Il y avait un tel accent de paix tranquille dans la voix de Frank Reeves que Clairembart n'insista pas. Il se tourna vers Morane et demanda :

— Et vous, Bob ? Vous n’allez pas laisser tomber votre vieil ami, j’espère…

Une expression de gêne apparut sur le visage osseux du Français.

— Écoutez, Professeur, commença-t-il, pourquoi ne laissez-vous pas ce Livre d’Or, s’il existe, là où il se trouve ? Vous serez bien avancé quand vous aurez été le chercher pour le placer dans un musée, derrière une vitrine, avec des sonneries d’alarme tout autour…

Clairembart sursauta, comme si on venait de le frapper, et sa barbiche se mit à trembler comme celle d’une chèvre en train de brouter.

— Bien avancé ? hoqueta-t-il. Bien avancé ?… Mais vous ne vous rendez pas compte, Bob, vous ne vous rendez pas compte. Tout ce que l’on ignore sur les Mayas, et en particulier le secret de leurs mystérieuses et frénétiques migrations, se trouve peut-être consigné dans ce livre aux pages d’or. Pourquoi, après avoir bâti leurs grandes cités de pierre, avec leurs temples et leurs palais, les Mayas les abandonnaient-ils presque aussitôt à la jungle, pour aller en construire d’autres plus loin ?

Morane eut un haussement d’épaules.

— Je croyais qu’on avait expliqué cela, fit-il. Les Mayas étaient d’excellents astronomes, mais ils n’étaient même pas fichus de cultiver proprement le sol. Le temps de bâtir leurs temples et leurs palais, et la terre, tout autour, était épuisée. Alors, sous peine de crever de faim, ils devaient aller planter leurs pénates ailleurs… et bâtir de nouveaux temples, de nouveaux palais…

— C’est une théorie, en effet, répondit Clairembart avec une grimace d’impatience, mais elle ne me satisfait pas. Peut-être existait-il une autre raison à ces migrations, et le Livre d’Or pourrait nous renseigner à ce sujet…

Pendant un moment, Morane demeura muet, comme si un violent combat intérieur se livrait en lui. Finalement, il secoua la tête.

— Je regrette, Professeur, fit-il, mais j’ai besoin de paix. Ma dernière aventure, à laquelle je me suis trouvé mêlé bien malgré moi, a failli me coûter la vie à différentes reprises. À présent, j’ai décidé de me ranger, provisoirement du moins…

Frank Reeves et le professeur Clairembart échangèrent un long regard, puis l'Américain cligna de l'œil à l'intention du vieux savant, pour dire aussitôt :

— Tant pis, Professeur. Puisque Bob refuse de vous accompagner, vous partirez seul à la recherche du Livre d'Or. Kurt Lindsom vous a parlé de mystérieuses présences humaines, de flèches, de pièges empoisonnés. Vous vous trouverez seul, sans secours, en face de tous ces dangers, et peut-être y succomberez-vous, seul également, pendant que vos amis se prélasseront ici, étendus dans leurs hamacs, à rêvasser et à humer le parfum des alizés…

Bob Morane se tourna vers l'Américain et se mit à rire.

— Ça va, Frank, arrête ta litanie. Je suis pris au piège, et tu le sais bien. Jamais je ne laisserai le professeur partir seul. Toi, tu es un homme marié, et tu as une excuse. Moi, je n'en aurais aucune… D'ailleurs, strictement entre nous, ce Livre d'Or m'intéresse également. Quand partons-nous, Professeur ?

— Quand nous aurons trouvé un autre compagnon, fit le savant. Dans ce genre d'aventure, il faut être trois. Ainsi, si quelqu'un a un coup dur, les deux autres se trouvent là pour l'aider… Mais je ne vois pas très bien qui ?… Quelqu'un de désintéressé, qui ne serait pas aussitôt possédé par la hantise de transformer le Livre d'Or en lingots, cela ne se trouve guère si facilement. Évidemment, Frank serait le compagnon idéal, mais il ne tient pas à être dans le coup, et je le comprends…

— Pourquoi n'interrogeriez-vous pas Bill Ballantine à ce sujet ? fit Reeves. C'est un costaud et un dur et il a prouvé, à maintes reprises, combien il était digne de confiance…

Au nom de Ballantine, Morane avait sursauté.

— Bill, dit-il, bien sûr… Il y a quelque temps, il avait repris du service comme mécanicien dans l'aviation, en Proche-Orient mais, aux dernières nouvelles, il était retourné en Angleterre, à son élevage de poulets. Je vais lui télégraphier et, s'il ne s'est pas complètement rangé, il sautera sur l'occasion comme un chien sur un manche de gigot…

Rapidement, Morane tira un carnet et un crayon de sa poche et griffonna quelques mots. Puis il se tourna vers l'habitation et hurla à

pleins poumons :

— Sam !… Sam !…

Quelques secondes se passèrent, puis un grand noir, vêtu d'une veste blanche de maître d'hôtel, apparut. Il s'inclina légèrement devant Morane.

— Monsieur Bob m'a appelé ? demanda-t-il.

— Oui, Sam, répondit le Français en déchirant la feuille du carnet et en la tendant au domestique. Faites envoyer ce télégramme tout de suite. C'est urgent…

Le maître d'hôtel prit le papier et se retira.

Deux jours plus tard, Morane recevait d'Angleterre un télégramme ainsi libellé :

« Suis dans le coup. Boucle poulaillers et arrive Miami. Bill. »

Chapitre II

Le grand hall de l'hôtel « Quetzal », à Cuidad Tobago, avait tout de la forêt vierge avec le fouillis de plantes tropicales – cactus, palmiers, caoutchoucs, philodendrons – qui l'encombraient, et aussi avec la chaleur de serre qui y régnait. Au plafond, un grand ventilateur en forme d'hélice à quatre pales remuait l'air lourd et gluant, sans parvenir cependant à amener la moindre fraîcheur.

C'était le soir. Assis dans des fauteuils d'osier, devant des boissons rafraîchissantes, Bob Morane et le professeur Clairembart tentaient de secouer la torpeur qui les envahissait. Le savant épongea à l'aide d'un grand mouchoir kaki la sueur trempant ses joues, puis il demanda :

— Croyez-vous, Bob, que Bill aura réussi à découvrir l'avion dont nous avons besoin ?

Morane eut un geste vague.

— Personnellement, dit-il, j'ai parcouru la ville et ses environs durant toute la journée, et je n'ai pas plus trouvé d'avions à louer que d'ours polaires. Si Bill n'a pas eu davantage de chance, il nous restera à emprunter un DC4 de la Panair, et ça, ce sera du coton…

Morane et ses deux compagnons se trouvaient à présent depuis une semaine à Cuidad Tobago et, dès leur arrivée, les ennuis avaient commencé. Démêlés avec la douane à cause des armes – quelques carabines et revolvers – qu'amenaient avec eux les membres de l'expédition, joutes oratoires avec les agents de l'immigration qui semblaient vouloir absolument considérer les trois Européens comme de dangereux agitateurs venus à Tobago dans le seul but de renverser un gouvernement déjà bien chancelant. Finalement, grâce à l'appui du consul des États-Unis, auquel Frank Reeves avait chaudement recommandé ses amis, les difficultés avaient été aplanies. Restait à présent à trouver un avion qui permettrait de reconnaître, du haut des airs, la région à explorer.

— Ne pourrions-nous partir sans effectuer cette reconnaissance aérienne ? interrogea Clairembart. Après tout, les indications

fournies par les notes et la carte de Kurt Lindsom sont assez précises pour nous permettre d'atteindre le plateau…

— Je préfère survoler la région d'abord, répondit Bob. Ainsi, si nous repérons le plateau et le lac à l'endroit désigné par Lindsom, nous posséderons une assurance de plus…

À ce moment, Clairembart désigna, du menton, la porte d'entrée de l'hôtel. Celle-ci venait de s'ouvrir, pour livrer passage à un géant aux cheveux roux et à la carrure d'anthropoïde. Chaque fois que Bill Ballantine entrait ainsi quelque part, Morane avait l'impression que l'air allait lui manquer, tellement il devait en falloir pour remplir la cage thoracique du géant.

En vacillant un peu, comme un homme ivre, Ballantine s'approcha de Morane et de Clairembart. Il se laissa tomber dans un fauteuil, qui craqua lugubrement sous son poids et, d'un revers de main, essuya la sueur dégoulinant sur son front.

— Ouf, fit-il, un bain turc de vingt-quatre heures, cela compte dans la vie d'un homme. Quand je pense que les prospectus de tourisme décrivent Tobago comme un paradis aux lacs bleus, aux plantes toujours vertes. Ils oublient de parler des douaniers, des moustiques, de la poussière et du soleil… Un sacré foutu pays… Enfin, j'ai découvert un zinc…

Le géant parlait un peu à la façon d'un ivrogne, en trébuchant de temps en temps sur les mots.

— Il me semble, Bill, que tu as un peu forcé sur le carburant aujourd'hui, fit remarquer Morane.

Ballantine se redressa, comme si son amour-propre venait d'être outragé.

— Le carburant, Commandant ! fit-il. Par une chaleur pareille, on ne peut pas reprocher à un chrétien d'avoir bu quelques Coca-Cola… avec un peu d'rhum dedans bien sûr, pour tuer les microbes. Rien qu'pour tuer les microbes…

Il se laissa retomber au plus profond de son fauteuil et parut soudain en paix avec sa conscience.

— Bref, continua-t-il, j'ai trouvé le zinc en question. C'est au diable, à quelques kilomètres de la ville. Un type qui s'en sert pour aller jeter des vivres et du matériel aux récolteurs de gomme de la forêt. À vrai dire, pas bien brillant, le coucou. Un vieux Curtis qui fait

air de toutes parts. Y paraît fabriqué avec des pommes d'arrosoir. Le type demande cent pesos de location à l'heure. Bien sûr, c'est pas donné, mais nous n'avons pas le choix… Encore un détail. Jamais nous ne pourrons prendre place tous les trois dans ce zinc… et décoller…

— Le professeur et moi partirons seuls, dit Bob. Toi, Bill, tu resteras ici, pour surveiller notre matériel… et venir à notre secours s'il nous arrive un pépin. Es-tu certain au moins qu'il soit capable de voler, ton Curtis ?

Ballantine hocha la tête.

— Capable de voler, oui, répondit-il sans beaucoup de conviction. Mais pour combien de temps ? Voilà ce qu'il faudrait savoir… Enfin, j'ai fait quelques tours de terrain dedans, et il a l'air de tenir le coup…

— S'il tient le coup, tant mieux. De toute façon, nous n'avons pas le choix…

Morane se tourna vers le professeur Clairembart et continua :

— J'espère que cette petite promenade au-dessus de la forêt vierge, à bord d'une caisse à savon, ne vous fera pas trop peur, Professeur ?

Le vieux savant eut un sourire enfantin et, derrière ses lunettes, ses yeux pétillèrent d'orgueil puéril.

— Vous me connaissez depuis longtemps, Bob, et malgré cela, vous me posez cette question. À mon âge, on est si près de la mort qu'elle ne vous émeut plus guère. Une année plus tôt ou plus tard, cela n'a vraiment pas beaucoup d'importance… D'ailleurs, Bob, ce sera vous qui piloterez. C'est là une sorte d'assurance sur la vie…

— Comme vous y allez, Professeur, fit Morane. Je voudrais avoir, autant que vous, confiance en mes talents. Je serais d'ailleurs plus rassuré si, avant le départ, Bill passait l'appareil en revue. Il n'existe pas deux mécanos comme lui sous la calotte des cieux, et s'il dit que le coucou peut prendre l'air, c'est qu'il peut prendre l'air…

Le géant se redressa et gonfla sa poitrine avec une vanité un peu théâtrale.

— Comptez sur moi, Commandant, dit-il. Au moment où vous désirerez partir, le professeur et vous, le Curtis sera comme neuf…

Morane se leva.

— C'est très bien. Nous partirons demain matin. Ce qui veut dire, mon vieux Bill, que tu devras travailler toute la nuit. Maintenant, il serait temps de passer à table. Mais, avant, je m'en vais prendre une petite douche, pour me rafraîchir les idées…

Sans se soucier des remarques, fort désobligeantes, il faut l'avouer, de Bill Ballantine, Morane se dirigea vers l'escalier monumental conduisant à l'unique étage de l'hôtel…

Bob poussa la porte de sa chambre. Aussitôt, il sursauta. La lumière était allumée et un homme de petite taille, à la tête couverte d'un foulard noué, était penché sur une de ses valises ouverte sur le lit. Au bruit fait par Bob, l'homme s'était retourné, et Morane s'aperçut alors qu'il s'agissait seulement d'un enfant de treize à quatorze ans. Il paraissait pris en faute et, sur ses traits fins, dans des grands yeux bruns taillés en amande, la crainte se lisait. Une crainte d'animal sauvage.

Morane avança d'un pas et dit, d'une voix chargée de menace :

— Qu'est-ce que ?…

Il n'eut guère le temps d'achever. L'enfant fit un geste, un éclair brilla à son poing et un poignard, lancé par une main experte, vint se planter en vibrant dans la porte, à quelques centimètres à peine de l'oreille de Morane. Celui-ci ne fut cependant pas long à retrouver son sang-froid.

— Un petit lanceur de couteaux, hein ? fit-il en ricanant. Comme je suppose que tu ne possèdes pas tout un arsenal sur toi, je vais pouvoir maintenant te flanquer une fameuse fessée…

Il bondit en avant mais l'enfant, plus rapide que lui, réussit à l'éviter. Bob parvint tout juste à agripper le nœud du foulard, qui lui resta dans la main. Une longue chevelure, d'un noir bleuté, roula en vagues épaisses sur les épaules de l'enfant. Morane demeura interloqué.

— Une fille ! fit-il. Mon petit voleur est en réalité une petite voleuse…

La jeune fille – si l'on pouvait déjà lui donner ce nom – s'était réfugiée derrière le lit. La colère brillait dans ses grands yeux, semblables à deux morceaux d'obsidienne.

— Moi pas une voleuse, jeta-t-elle. Moi pas une voleuse… Toi, un voleur…

Bob ne chercha pas à comprendre pourquoi, soudain, les rôles se trouvaient ainsi inversés. Il avait remarqué que la jeune fille parlait un mauvais espagnol. Pourtant, elle devait être native de Tobago. En outre, sa voix possédait un accent sauvage. « Quand elle parle, elle fait penser à un jeune animal, songea-t-il, à un jeune animal auquel on aurait inculqué des rudiments de langage… »

Il tenta de contourner le lit, mais, comme il allait l'atteindre, la jeune fille bondit soudain par-dessus, avec une souplesse de chat, et fila vers la porte. Bob se lança à sa poursuite et gagna le couloir, juste à temps pour la voir disparaître à l'autre extrémité, donnant sur la galerie ouverte sur les jardins. En quelques enjambées, il gagna lui aussi la galerie, mais celle-ci était déserte. Il se pencha par-dessus la balustrade et scruta longuement les ténèbres du jardin. Nulle part cependant, il ne parvint à découvrir sa voleuse.

Avec un haussement d'épaules, Morane retourna sur ses pas. « Elle aura gagné la rue à présent, songea-t-il, et autant vaudrait chercher une aiguille dans une botte de foin… Tant pis… Qu'elle aille se faire pendre ailleurs… »

Cependant, quand Morane regagna sa chambre, une nouvelle surprise l'attendait. Un homme, visiblement un Européen ou un Américain du nord, était assis sur le lit, les jambes croisées. Il devait être très grand et son corps maigre flottait dans un complet de popeline beige, trop large pour lui. Il avait les cheveux rares, un visage maigre, avec un grand nez cassé, des yeux clairs, aux prunelles presque blanches, et une bouche triste, sans lèvres, pareille à une balafre à demi refermée. Tel quel, il avait tout d'un croque-mort, et sa cravate noire complétait l'illusion. Quand il aperçut Morane, un rictus, qu'il voulait peut-être faire passer pour un sourire, tordit sa bouche.

— Où couriez-vous comme ça, Commandant Morane ? demanda-t-il en anglais. J'allais frapper à votre porte, mais vous ne m'en avez pas laissé le temps. À vous voir filer, je me suis dit que vous deviez être très pressé. Alors, je suis entré et me suis installé, pour attendre votre retour…

Bob ne répondit pas tout de suite. Le personnage ne lui était guère sympathique et, maintenant que la jeune voleuse lui avait échappé, il sentait le besoin de passer sa colère sur quelqu'un.

— Pour commencer, qui êtes-vous ? demanda-t-il d’une voix dure. Et que venez-vous faire ici ?

L’autre eut un geste apaisant.

— Là, là, calmez-vous, Commandant Morane. Mon nom est Higgins. Samuel Higgins. Et je suis ici pour parler affaires…

Bob s’était calmé.

— De quelles affaires pourrions-nous bien parler ? interrogea-t-il.

Higgins eut à nouveau son mauvais sourire.

— C’est bien simple, dit-il. Vous voulez découvrir le Livre d’Or des Mayas et il se fait que ce Livre d’Or m’intéresse aussi. Alors, je vous propose une association. Sans doute connaissez-vous le chemin menant au plateau perdu, découvert jadis par Tom Drake. Je vous suggère donc de laisser tomber le vieux farfelu qui vous accompagne et de vous associer à moi. Quand nous aurons découvert le Livre d’Or, nous en ferons des lingots et partagerons moitié-moitié. L’or n’est pas fait pour dormir dans les réserves d’un musée…

Cette fois, Morane se mit à rire.

— Qui vous dit que je suis à la recherche du Livre d’Or ? demanda-t-il. Et qui vous dit aussi que je connais exactement l’emplacement où il se trouve ?…

— C’est fort simple, Commandant Morane. Ce professeur Clairembart, c’est là un fait de notoriété publique à Cuidad Tobago, est à la recherche du Livre d’Or. Il a en effet interrogé trop de gens à ce sujet à travers le pays pour qu’un doute demeure. D’autre part, si vous êtes ici, en sa compagnie, c’est que vous avez une idée derrière la tête. Je vous connais de réputation, Commandant Morane, et vous n’êtes pas le genre de gaillard à s’embarquer sans biscuits.

Ayant décidé de connaître exactement les intentions du personnage, Morane dit encore :

— Admettons que je connaisse, de façon précise, l’endroit où se trouve entreposé le Livre d’Or, et aussi le chemin pour s’y rendre. Que m’offrez-vous en échange ?

— Ma collaboration. Vous ne pouvez partir seul à travers la jungle, et en revenir avec l’or. Quand vous aurez laissé tomber le racleur de vieilles pierres, je prendrai sa place, tout simplement…

— Tout simplement, répéta Morane.

Il avança d'un pas en direction de Higgins, saisit celui-ci par sa cravate et, d'un effort, le força à se lever. À présent, la colère brillait à nouveau dans son regard.

— Écoutez bien, Higgins, dit-il entre les dents. Le racleur de vieilles pierres en question est mon ami, et je ne l'échangerais pas contre une légion d'individus de votre espèce. Maintenant, vous allez quitter cette chambre et, si un jour vous me rencontrez dans la rue, ayez soin de changer de trottoir. J'ai la rancune tenace…

D'une main ferme, il poussait Higgins vers la porte. Sur le seuil de la chambre, Higgins tenta de se dégager. Il y réussit, mais le poing de Morane le toucha à la pointe du menton et il tomba en arrière, pour aller atterrir de l'autre côté du couloir, où il demeura assis contre le mur. Une lueur mauvaise brilla dans ses yeux pâles, et sa main se glissa vers l'échancrure de sa veste, dans l'intention évidente de prendre une arme. Mais, déjà, Bob avait saisi le poignard, demeuré planté dans le panneau de la porte, et en menaçait son antagoniste.

— Tentez de tirer votre revolver Higgins, et je vous cloue au mur tout comme un sale papillon de nuit que vous êtes.

Higgins laissa retomber sa main. Un rictus hideux lui tordit la bouche.

— C'est bon, Commandant Morane, fit-il d'une voix grinçante. Vous menez le jeu pour le moment mais, soyez sans crainte, nous nous retrouverons…

Bob haussa les épaules. Il se détourna, pénétra dans la chambre et en ferma la porte à clé derrière lui. Alors, il jeta le poignard sur le lit et marcha vers la salle de bains. Jamais de sa vie, sans doute, il n'avait autant désiré prendre une bonne douche, pour se laver de la transpiration qui le trempait et se calmer les nerfs.

Surtout pour se calmer les nerfs…

Chapitre III

Sous le ventre du Curtis, la forêt déroulait son immense tapis vert, pareil à du caoutchouc mousse et dont, seuls, les serpents argentés des rivières et les émeraudes irrégulières des lacs rompaient la monotonie. Morane fit la grimace et, se tournant à demi vers Clairembart, hurla pour dominer le ronronnement du moteur :

— Cela va être calé de repérer notre lac parmi ceux-là…

— Le nôtre sera situé au sommet d'un plateau, ne l'oublions pas, cria à son tour le vieux savant.

Morane ne répondit pas. À vrai dire, il ne croyait pas encore vraiment à l'existence du Livre d'Or. Pour lui, Drake et Lindsom, peut-être sous l'influence de la fièvre et de ces récits se colportant un peu partout en Amérique Centrale, devaient avoir inventé toute l'histoire. Pourtant, Bob avait vécu lui-même pas mal d'aventures extraordinaires, et ce fait aurait dû l'engager à plus de crédulité. Peut-être vieillissait-il, tout simplement, et se laissait-il de moins en moins emporter par son imagination.

À présent, le Curtis suivait le cours sinueux du rio Jacaré. Au bout d'une demi-heure, Clairembart désigna une série de bouillonnements indiquant l'emplacement de grands rapides.

— C'est à cet endroit que le rio doit cesser d'être navigable, fit-il remarquer. En se basant sur le récit de Lindsom, il nous faut maintenant nous diriger plein ouest.

Morane pesa sur les commandes et l'avion vira sur l'aile en vibrant, comme si tous ses éléments allaient soudain se séparer. Puis ce fut à nouveau le tapis de la forêt vierge avec, parfois, le trait d'argent d'un géant végétal élevant son tronc au-dessus de ses voisins.

À présent, Morane volait si bas que l'on pouvait distinguer les grappes d'orchidées multicolores au sommet des arbres. Effarouchés, des perroquets aux plumages bariolés fuyaient dans toutes les directions. Partout, des lacs brillaient entre les arbres, faisant ressembler la jungle à quelque Finlande tropicale. Vraiment,

comme l’avait déclaré Bob, découvrir un lac précis dans cette région paraissait une gageure.

Soudain, Clairembart tendit à nouveau le bras.

— Là-bas, Bob, un peu à l’est…

Dans un large espace débroussaillé, s’élevaient une vingtaine de huttes de feuillage, entre lesquelles se pressaient une centaine d’êtres humains gesticulants, dont les visages bruns étaient levés vers le ciel.

— Le village lacandon, fit remarquer le savant. Jusqu’ici, Lindsom ne semble guère avoir menti…

Mais, déjà, l’avion avait laissé la clairière loin derrière lui. Bob continuait à le faire glisser presque au ras des arbres, en prenant soin toutefois de ne pas le précipiter contre la cime de quelque titan végétal triomphant dans son ascension vers la lumière. Une nouvelle demi-heure se passa. Seuls, quelques rios perdus et quelques lacs apparaissaient au cœur de la végétation touffue. À nouveau, Bob se tourna vers Clairembart.

— Nous allons devoir retourner, Professeur, cria-t-il. Je ne tiens pas à tomber en panne d’essence au-dessus de ce bled…

Et, soudain, la muraille rocheuse s’éleva devant eux, et Morane eut juste le temps de gauchir pour l’éviter. Il reprit du champ et s’éleva. Presque aussitôt, Clairembart poussa un féroce cri de joie.

— Drake et Lindsom ne mentaient pas, Bob. Regardez !

Le Curtis survolait à présent un assez vaste plateau, séparé de la jungle environnante par des falaises à pic et dont le centre, en forme de cratère, était occupé par un lac au dessin nettement circulaire, aux eaux d’un vert de jade.

— Cela ressemble en effet très fort aux descriptions de Drake et de Lindsom, convint Morane. Ce plateau paraît sorti tout droit d’un livre de Conan Doyle…

— Le « Monde Perdu », c’est bien cela, dit le savant. Nous n’y découvrirons peut-être pas des dinosaures et des ptérodactyles, mais je suis archéologue, et non paléontologiste… Cela me console…

Bob fit descendre l’avion très bas, de façon à pouvoir bien étudier les lieux. Le sommet du plateau se révélait couvert d’une jungle basse avec parfois quelques petits bois touffus, où les palmes

semblaient dominer. De temps en temps, on apercevait de pauvres plantations de bananiers sauvages, aux feuillages d'un vert tendre.

Ce fut Clairembart qui découvrit le tertre en forme de cône tronqué. À toute autre heure de la journée, il aurait pu passer inaperçu, se confondant, couvert de végétation comme il l'était, avec la jungle ambiante. Pourtant, comme c'était le matin, le soleil le frappait de biais, accusant les ombres et donnant un dur relief aux objets. Le tertre s'élevait non loin de la rive du lac. À vrai dire, c'était là un monticule comme beaucoup d'autres mais, pour les deux explorateurs, il représentait l'image même du triomphe.

Le premier, Morane reprit son sang-froid. Il pointa l'avant du Curtis en direction de l'est.

— Maintenant que nous avons trouvé, cria-t-il, il nous faut rentrer… S'agit pas de tomber en panne d'essence…

— Vous avez raison, Bob. Et dire que nous avions notre plateau, et sans doute le Livre d'Or avec lui, à portée de la main, ou presque…

— Bah ! fit Morane avec un haussement d'épaules, ce sera partie remise. Seul, un hélicoptère aurait pu atterrir sur ce plateau… À moins de casser du bois, bien sûr…

Déjà, l'avion avait laissé le plateau derrière lui et s'en retournait en direction du rio Jacaré. Tout à coup, Clairembart toucha son compagnon à l'épaule et lui désigna dans le lointain, un amoncellement de nuages noirs. Bob fit la grimace.

— Un orage, fit-il. Si nous sommes pris dedans avec ce vieux coucou déglingué, bonsoir la compagnie…

Avec une légère appréhension, il força le régime du moteur, mais l'appareil ne sembla cependant pas accélérer son allure, et cela en dépit des assertions des appareils de bord. Déjà, l'orage le prenait de vitesse, et les premières bourrasques le faisaient trembler jusque dans ses moindres membrures.

— Nous ne tiendrons pas le coup, murmura Bob. Autant essayer de percer le mur du son avec cet appareil que de vouloir lutter contre la tempête…

Il descendit presque à ras des arbres, espérant trouver là une zone moins agitée. Mais cet espoir fut déçu. Une bourrasque plus violente que les autres secoua l'appareil tout entier et, soudain, il

lâcha. Le moteur se cala et un jet d'huile gicla sur le pare-brise. C'était la panne irrémédiable, Bob n'en doutait pas. Avec une sorte de fureur désespérée, il pesa sur les commandes afin de faire reprendre un peu d'altitude à l'avion. Contre toute attente, celui-ci obéit.

— Il va falloir que nous atterrissions, Professeur ! hurla Morane. Tenez-vous ferme… Je vais tenter de trouver un endroit où me poser. Là-bas entre ces arbres, on dirait une clairière…

Une large bande de terrain dépourvu de végétation se découpait en effet sur la droite. Morane dirigea de ce côté l'avion qui, maintenant, n'était plus qu'un mauvais planeur. De près, la clairière lui paraissait creusée de longs fossés parallèles, provoqués sans doute par l'écoulement des pluies. Pourtant, Bob n'avait pas le choix. Il continua à descendre, au ras des arbres, et ce fut seulement quand il sentit un léger choc qu'il redressa. Un choc plus violent lui apprit que le train d'atterrissage du Curtis venait d'être arraché. Ensuite, une série de petits heurts, très proches l'un de l'autre, comme si l'avion était en train de glisser à la surface d'une gigantesque tôle ondulée. Finalement, il y eut un brusque arrêt. Le Curtis pivota sur lui-même, se pencha sur une aile et s'immobilisa, frappé à mort.

*

* *

Morane se secoua.

— Rien de cassé, Professeur ?

La voix de Clairembart lui parvint, un peu étouffée.

— Non, rien de cassé. J'ai perdu mes lunettes, tout simplement… Presque aussitôt, le vieux savant poussa un cri de triomphe.

— Ça y est, je les ai retrouvées. Elles sont intactes, heureusement…

D'un violent coup de pied, Morane enfonça la portière du Curtis et se coula au-dehors. Quelques secondes plus tard, Clairembart venait le rejoindre. Tous deux contemplèrent avec tristesse l'avion dont l'avant, qui avait heurté une souche, était complètement défoncé. Le moteur n'était plus qu'un amas de ferrailles et l'hélice

avait été tordue tel un tire-bouchon. Plus personne, à part peut-être un faiseur de miracles, ne réussirait désormais à faire voler l'infortuné Curtis.

— Nous voilà dans de beaux draps, fit Morane d'une voix sombre. Perdus en pleine jungle, sans vivres, sans armes, sans rien…

— Oui, dit à son tour Clairembart, c'est un sale coup. Si, au moins, nous nous étions posés au sommet du plateau, nous aurions pu aller jeter un coup d'œil au Livre d'Or… Mais nous devons en être bien éloignés à présent…

Morane haussa les épaules avec un peu d'humeur.

— Vous auriez pu servir de modèle au professeur Nimbus, dit-il. Nous sommes en pleine salade, et voilà que vous songez à votre Livre d'Or…

Les deux hommes s'entre-regardèrent et, soudain, ils éclatèrent de rire. Avec leur complet de toile claire, leurs chaussures légères, ils étaient vraiment équipés pour jouer leur rôle de naufragés. C'était tout juste s'ils n'avaient pas l'air de deux boulevardiers égarés dans la grande serre du Jardin des Plantes.

— Rire est bien, dit le vieux savant, mais il nous faut nous tirer d'ici. À mon avis, le plus simple serait de gagner le village lacandon…

— Ouais, fit Morane, mais, avant tout, il faudrait savoir où nous nous trouvons. Il y a bien la boussole de l'avion mais, sans carte, rien à faire pour s'orienter avec la moindre chance d'arriver quelque part. Tout ce que nous pourrions faire, c'est marcher droit vers l'est. Sans doute finirons-nous par atteindre le rio Jacaré mais, équipés comme nous le sommes, je doute fort que nous puissions y parvenir…

Clairembart sursauta.

— Attendez, Bob, dit-il. J'ai le carnet de Kurt Lindsom. Sa carte de la région est peut-être fort sommaire, mais elle donne quelques points de repère et pourra peut-être nous être utile…

Rapidement, l'archéologue glissa la main dans la poche intérieure de sa veste, mais il l'en retira vide. Sans plus de succès, il fouilla ses autres poches. Le carnet avait disparu.

— J'étais pourtant certain de l'avoir sur moi, fit Clairembart. Depuis le jour où Kurt Lindsom me l'a donné avant de mourir, il ne

m'a jamais quitté…

Soudain, le vieux savant pâlit.

— Maintenant, j'y suis. Cet homme, ce matin…

— Que voulez-vous dire ? interrogea Morane. De quel homme voulez-vous parler ?

— De cet homme qui m'a heurté au moment où je quittais l'hôtel. Il m'a retenu par le revers de mon veston pour me faire des excuses, m'assurer de tous ses regrets… Je croyais qu'il s'agissait seulement d'un individu un peu trop poli. En réalité, j'avais affaire à un pickpocket. Pour éviter qu'il ne se détériorât, j'avais enfermé le carnet dans un vieux portefeuille de cuir. Mon homme aura cru qu'il contenait de l'argent…

Instinctivement, Morane pensa à sa petite voleuse de la veille, et aussi à Higgins, qui paraissait tellement intéressé par le Livre d'Or des Mayas.

— Comment était-il, votre homme, Professeur ?

— Plutôt de taille moyenne, et trapu. Avec des grosses moustaches noires aux pointes tombantes. Assurément un indigène de Tobago…

Ce n'était donc pas la petite voleuse, ni Higgins, comme l'avait tout d'abord pensé Morane. De toute façon, le carnet était perdu, et il était inutile de s'arracher les cheveux de désespoir. Clairembart et Bob se trouvaient dans une situation critique, et il allait leur falloir s'en tirer d'une façon ou d'une autre.

Longuement, Morane inspecta la clairière autour de lui. Sur ses quatre faces, elle se trouvait fermée par le mur épais de la jungle. Bob fit la moue.

— Nous ne nous en tirerons pas, dit-il. Au lieu de nous enfoncer à l'aveuglette dans la forêt, nous ferions mieux de demeurer ici. En ne nous voyant pas revenir, Bill s'arrangera pour trouver une quelconque machine capable de voler, et il viendra jeter un coup d'œil par ici. Avec un peu de chance, il apercevra l'épave du Curtis. Au contraire, si nous nous avançons dans la jungle, Bill ne pourra jamais nous repérer, et nous risquons fort de tourner en rond jusqu'à la consommation des siècles…

— Je crois que vous avez raison, Bob, fit Clairembart. Restons ici et prenons notre mal en patience. Nous trouverons un abri dans le

cockpit de l'avion. Quant au reste, le Ciel y pourvoira…

Déjà, Morane fouillait la carlingue du Curtis, afin d'y récupérer tout objet utile. Au bout d'un moment, il poussa un cri de joie et réapparut, tenant dans une main un vieux fusil de chasse à deux coups et, dans l'autre, une boîte de cartouches.

— Sans doute ce fusil était-il destiné à quelque récolteur de gomme, dit-il. Il aura été oublié là par le propriétaire de l'avion. Ainsi, nous pourrons chasser, et nous aurons l'assurance de ne pas mourir de faim, du moins pour le moment…

Rapidement, les deux hommes firent l'inventaire de leurs richesses. En plus du fusil de chasse et des cartouches, ils possédaient un briquet à amadou avec cinquante bons centimètres de mèche, un couteau pliant, deux mouchoirs, un bout de ficelle et un millier de dollars en traveller's chèques. Mille dollars. De quoi faire le tour du monde, ou presque, et ils étaient condamnés à demeurer dans cette clairière, à attendre un secours qui, peut-être, ne viendrait jamais.

Bob avait levé les yeux vers le ciel, pour dire d'une voix dans laquelle l'inquiétude transparaissait :

— Pourvu que Bill trouve un avion pour venir à notre recherche. Pourvu qu'il trouve un avion…

Et, réellement, ces mots résumaient tous les espoirs des deux naufragés de la jungle.

Chapitre IV

Morane, assis dans l'ombre du Curtis, était en train de plumer un oiseau qu'il venait d'abattre, quand soudain, il prêta l'oreille et leva la tête vers le ciel. Mais celui-ci demeurait désert. Clairembart qui, à peu de distance de là, allumait le feu, avait remarqué le geste de son compagnon.

— Avez-vous entendu quelque chose, Bob ? demanda-t-il.

L'interpellé haussa les épaules.

— J'ai cru entendre quelque chose, dit-il. Mais sans doute était-ce seulement le bourdonnement de quelque mouche. Cette attente commence à me rendre enragé…

Depuis dix jours à présent, les deux hommes attendaient des secours qui ne venaient pas et, de plus en plus, ils trouvaient le temps long. Avec leurs vêtements déchirés et salis, leurs joues envahies par la barbe, ils ne payaient certes pas de mine et ils se demandaient avec inquiétude combien de temps durerait encore cette inaction forcée.

— Bill n'aura certainement pas trouvé d'avion, dit Bob. Sans cela il serait déjà venu survoler la région. Nous lui avions indiqué la route que nous empruntions et, s'il avait eu la possibilité de se lancer à notre secours, il n'aurait pas manqué de le faire…

— Peut-être que, ne trouvant pas d'avion et ne réussissant pas à en obtenir un des autorités de Tobago, Bill a-t-il réuni des porteurs pour venir à notre recherche par voie de terre, supposa Clairembart.

— Ouais, lança Morane avec mauvaise humeur. Dans ce cas, il lui faudra des semaines, voire des mois avant de nous découvrir… s'il nous découvre jamais… Le mieux que nous ayons à faire, à mon avis, ce serait de nous mettre en route pour tenter de gagner le village lacandon.

Mais Clairembart secoua la tête.

— Non, dit-il. Attendons encore quelques jours et si, d'ici là, rien n'est survenu…

L'archéologue s'arrêta soudain de parler. Son visage se figea et il demeura la tête un peu penchée, comme s'il prêtait l'oreille. Morane

avait entendu lui aussi. Cette fois, il ne pouvait plus s'agir d'une mouche quelconque – si d'ailleurs il s'était jamais agi d'une mouche. Le ronronnement était celui d'un moteur d'avion, et il allait en s'amplifiant sans cesse.

— Bill, murmura Morane avec un soudain accent d'espoir dans la voix. Ce ne peut être que Bill…

Les deux hommes avaient à présent le visage levé vers le ciel, tentant de repérer dans son étendue d'un bleu argenté la croix salvatrice de l'avion. Et, soudain, celui-ci apparut, volant très bas. Mais était-ce bien un avion ? Bob se le demandait, car cela ne ressemblait à aucune silhouette connue. On eût dit un assemblage grossier d'éléments disparates ne tenant ensemble que par miracle. Pourtant, cela avait un moteur, une hélice, et cela volait. C'était donc bien un avion…

Déjà Clairembart et Morane se mettaient à courir à travers la clairière en agitant leurs vestes et en poussant de grands cris qui, d'ailleurs, devaient être couverts par le bruit du moteur.

Le pilote de l'appareil semblait les avoir aperçus, car il amorça un grand circuit et, après avoir dépassé la clairière, revint vers celle-ci. Il décrivit ainsi plusieurs vastes boucles et, à un moment donné, Morane eut l'impression de voir une tête rousse penchée au-dehors. Puis, un bras sortit du cockpit et quelque chose de blanc tomba vers le sol, à la façon d'une pierre. Morane se précipita et ramassa l'objet. C'était une feuille de papier ficelée autour d'une clé anglaise. Rapidement, Morane fit sauter la ficelle et déplia la feuille de papier. Deux mots seulement y étaient griffonnés : « Reviens. Bill. »

D'un commun accord, Morane et Clairembart poussèrent un vibrant « Hourra ! » Puis Bob se mit à massacrer un air de samba à la mode, ce qui, sous ce ciel des tropiques, faisait vraiment couleur locale, et les deux hommes, hâves et déguenillés, se mirent à se trémousser en cadence, mus par une sorte de joie frénétique. Seul, quelque part, un sapajou se mit à jacasser avec colère, pour marquer sans doute sa réprobation. Il faut d'ailleurs avouer, à la décharge dudit sapajou, que Morane et Clairembart formaient un couple de danseurs fort mal assorti et que leur maladroite chorégraphie aurait même fait mauvaise figure dans un bal populaire du Quatorze Juillet…

*
* *

— Croyez-vous que Bill reviendra ? demandait sans cesse Clairembart.

Morane eut un geste las.

— Peut-être que oui, répondit-il. Peut-être que non… Si Bill nous a dit qu'il reviendrait, c'est qu'il en avait la ferme intention. Mais voilà, l'espèce d'araignée volante qu'il pilotait ne lui a-t-elle pas joué des tours ?… Bill est peut-être mort à l'heure actuelle, ou en panne en pleine forêt vierge, tout comme nous, à attendre lui aussi un bien hypothétique secours…

Depuis la veille, approximativement à la même heure, l'avion sauveur n'était pas reparu, et les deux naufragés ne cessaient d'interroger le ciel. Comment cet avion pourrait-il d'ailleurs les tirer du mauvais pas où ils se trouvaient puisque la clairière, avec son sol taraudé et creusé de sillons, n'offrait aucune possibilité d'atterrissage ? Le court message de Ballantine « Reviens. Bill », ne signifiait peut-être pas qu'il reviendrait par air mais que, après avoir repéré les naufragés, il mettrait sur pied une expédition pour les rejoindre par voie de terre.

Et, soudain, le ronronnement occupa à nouveau le lourd silence de la jungle, et l'« araignée volante » reparut dans le ciel, volant à nouveau très bas. Cette fois, plus aucun message ne fut lancé, mais l'appareil se mit à tourner comme une mouche folle tout autour de la clairière, sans paraître jamais vouloir s'arrêter…

Clairembart lança un regard inquiet en direction de Morane, pour demander :

— Que se passe-t-il ?

Morane eut un hochement de tête et ne répondit pas. Lui-même ne comprenait pas où voulait en venir Ballantine. Le carrousel de l'« araignée volante » autour de la clairière dura pendant un quart d'heure et, soudain, Morane comprit.

— Bill est en train de brûler son carburant, cria-t-il. Il veut atterrir sans risques d'incendie…

— Mais c'est de la folie ! hurla Clairembart. C'est tout juste si nous avons eu la chance de nous en tirer alors que nous étions forcés de descendre, et lui…

D'un élan commun, les deux hommes s'élancèrent à travers la clairière en agitant les bras pour signaler à Ballantine le danger qu'il courait. Mais, brusquement, le ronronnement du moteur s'arrêta et l'« araignée volante » vira sur l'aile à vitesse de plus en plus réduite. Elle descendit doucement vers le sol, sembla se redresser, à bout de course, demeura comme immobile dans l'air durant une fraction de seconde, puis s'assit sur le sol. Bill avait agi avec une parfaite maîtrise, et le choc n'avait guère été rude. Pourtant, une des ailes de l'appareil se détacha ; des plaques de duralumin avaient été arrachées de la carlingue et la portière, qui s'était ouverte, pendait lamentablement sur ses gonds. Réellement, on pouvait se demander comment, quelques instants plus tôt, cet apocalyptique assemblage avait été capable de voler.

Mais, déjà, Ballantine dépliait son énorme corps et bondissait au-dehors. Il était vêtu de toile kaki, botté de fauve et un gros revolver pendait, glissé dans un étui, sur sa hanche droite. Il serra ses amis sur sa large poitrine, leur envoyant de grandes bourrades, dont la moindre aurait sans doute été capable de déraciner un chêne.

— Enfin, mes amis, fit-il de sa voix rude de géant, nous voilà réunis. Pendant plusieurs jours, je vous ai bien crus à jamais perdus…

Bob se recula un peu, le visage grave.

— Nous voilà bien avancés, avec tes acrobaties, fit-il remarquer. Au lieu d'être deux maintenant, nous sommes trois, et dans le même pétrin… Qui va nous tirer d'ici, à présent ?…

— Qui ? dit Ballantine. Mais nous-mêmes bien sûr. Que diable, nous avons encore de bonnes jambes, prêtes à fonctionner !…

Cette fois, Bob ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— De bonnes jambes, prêtes à fonctionner… répéta-t-il d'une voix mauvaise. Et crois-tu que nous irons loin ainsi, sans vivres, sans équipement, livrés à nos propres forces ?

Il sentait la colère le gagner. Durant tous ces jours, le professeur et lui avaient espéré l'aide de Ballantine et celui-ci, en agissant

comme un dément, avait tout gâché, pour les livrer, sans espoir ni moyens de survivre, à la jungle et à ses dangers…

Ballantine pourtant s’était mis à rire.

— Pas de vivres, pas d’équipement, dit-il d’une voix moqueuse. Venez voir, Commandant…

Il s’approcha de la carcasse de l’« araignée volante » et en tira une série de sacs et de caisses qu’il déposa sur l’herbe.

— J’ai pensé à tout, dit-il. Hier, après vous avoir découverts, j’ai songé que le hasard faisait bien les choses. Nous voulions atteindre le plateau, et la chance vous avait jetés au sol dans ses parages. Alors, je suis retourné chercher tout notre équipement, armes, vivres, vêtements et le reste, et je suis venu vous rejoindre. De cette façon, nous avons évité ces assommantes journées de navigation le long du rio, aussi bien que des jours de marche à travers la forêt. Bref, nous voilà à pied d’œuvre… ou presque.

Un soudain éclat de rire secoua tout à coup Morane. Ainsi, il avait taxé Bill de folie, alors que celui-ci avait, au péril de sa vie, rendu à l’expédition, un instant compromise, la possibilité d’atteindre son but. Quand l’hilarité de Bob se fut un peu calmée, il désigna du doigt l’épave de l’« araignée volante » et demanda à l’adresse de Bill :

— Qu’est-ce que c’est que cet engin ?

Ballantine cligna de l’œil.

— Un fameux coucou, hein, Commandant ?… Mais il faut que je vous explique. L’autre jour, en ne vous voyant pas revenir, le professeur et vous, je me suis dit que vous aviez fait le plongeon au-dessus de la jungle et qu’il fallait que j’aille voir si vous étiez encore vivants… Alors j’ai demandé au type qui nous avait loué le Curtis, s’il n’avait pas un second zinc à me confier. Il m’a répondu qu’il n’en possédait pas d’autre et que, même s’il en avait possédé un, il n’aurait jamais aimé le confier à des casseurs de bois de notre espèce. Alors, je lui ai parlé de vos prouesses pendant la guerre et de nos parties de saute-mouton dans l’aviation civile, en Nouvelle-Guinée. Je lui ai aussi parlé de la garantie que vous lui aviez donnée pour le Curtis. Devant de tels arguments, le type n’a plus insisté, mais de toute façon, comme il ne possédait pas un second avion, c’était la ceinture pour venir à votre recherche. C’est alors que, poussé par ma curiosité native, je suis allé faire un tour dans un

vieux hangar, pour y découvrir… Vous savez quoi ? Un vieux fuselage de Curtis, une paire d'ailes de Bréguet et un moteur Rolls Royce, le tout en pièces détachées bien sûr. Je me suis alors dit : « Mon vieux Bill, si tu ne réussis pas à mettre tous ces trucs-là ensemble et à en faire une machine capable de voler, jamais plus, de ta vie, tu ne seras digne de manier une clé anglaise… » Je me suis alors mis au travail, et il m'a fallu dix jours pour coller le moteur Rolls dans le fuselage du Curtis et les ailes de Bréguet de chaque côté. Et le plus drôle de l'histoire c'est que, dès le premier essai, le truc s'est mis à voler. Pas comme un Vampire, bien sûr, mais ça tenait l'air malgré tout. J'ai encore resserré quelques boulons, consolidé quelques ligatures, et ainsi j'ai pu m'envoler à votre recherche… et vous trouver…

— Ce vieux Bill quand même, dit Bob. Toujours plein de ressources… Au moment où vous croyez tout perdu, il vous fabrique un avion avec de vieux trucs et, hop ! la situation est sauvée.

De son côté, Clairembart considérait, d'un air songeur, le tas de sacs et de caisses que Ballantine venait de tirer de l'« araignée volante ».

— Je ne me demande pas comment le Curtis-Bréguet-Rolls Royce a pu transporter tout cela, dit-il, car une telle question demeurerait sans doute sans réponse. Mais ce que je me demande, c'est comment nous allons nous en tirer, nous…

— Nous nous chargerons de l'indispensable, proposa Bob, et tenterons de gagner le village indien. Une fois là, nous engagerons des porteurs et reviendrons chercher le reste…

— Ce sera là la meilleure solution, en effet, acquiesça Clairembart. Reste à savoir où se trouve exactement ce village indien. Nous ne pouvons courir le risque de le manquer…

— N'ayez crainte, Professeur, intervint Bill, nous ne le manquerons pas. Au cas où cela pourrait servir, j'en ai repéré l'emplacement exact, par rapport à cette clairière, en venant ici, et je pourrai le retrouver à la boussole…

Vraiment, Bill Ballantine était un compagnon précieux. Personne ne le fit remarquer mais cependant tout le monde le pensait, lui-même y compris sans doute. En particulier, Clairembart semblait nager dans l'euphorie la plus totale. Pour lui, tout était remis en

question, et il n'était pas loin de bénir cet accident qui, au lieu de ruiner ses projets, le rapprochait au contraire du plateau perdu.

À l'expression béate, peinte sur le visage poupin du vieux savant, Bob devina aussitôt ses pensées.

— Vous triomphez, n'est-ce pas, Professeur ? fit-il. Vous m'avez presque entraîné de force dans cette aventure, en combinant ce petit chantage avec notre ami Frank, là-bas, à Miami. Rassurez-vous… Les événements m'ont convaincu, à présent, et tout comme vous je n'ai plus qu'un désir, contempler ce fameux Livre d'Or des Mayas. Mais réussirons-nous à atteindre le plateau ? Quelque chose me dit que, pour y parvenir, nous aurons encore bien des dangers à affronter…

Morane aurait pu éviter de prononcer ces paroles. Tout autour des trois hommes, la forêt vierge refermait en effet ses murailles végétales, et il suffisait de considérer celles-ci pour se sentir saisi d'une insurmontable angoisse.

Chapitre V

Pendant cinq jours, Morane, Clairembart et Ballantine avaient marché en direction du village indien. Chacun des trois hommes était chargé d'un lourd sac et l'avance se révélait pénible. Bob craignait que le vieux savant ne supportât pas les fatigues d'un tel voyage, mais Clairembart avait passé la plus grande partie de son existence au sein des jungles et des montagnes du monde entier, à la recherche de vestiges du passé, et son corps sec et endurci possédait une résistance que lui auraient enviée beaucoup d'hommes plus jeunes.

Au milieu du sixième jour, Bill Ballantine, qui marchait en tête, maniant la machette, s'arrêta à l'entrée d'une vaste clairière au milieu de laquelle coulait une assez large rivière.

— J'ai survolé cette clairière en venant vous rejoindre, expliqua le colosse. Elle ne doit pas être à plus de quelques heures de marche du village lacandon, et sans doute pourrons-nous atteindre celui-ci avant la nuit.

D'un mouvement d'épaules, Morane se débarrassa de son sac et déposa celui-ci sur le sol. Il secoua négativement la tête.

— Nous n'irons pas au village, dit-il, car nous risquerions d'effaroucher les Indiens. Ils ont sans doute déjà eu quelques démêlés avec les civilisés, et ils doivent savoir de quoi ils sont capables. De toute façon, si nous sommes aussi près de leur village que tu le dis, Bill, nous devons déjà être repérés. J'ai pas mal voyagé déjà en pays indien et je sais qu'aux abords des villages, c'est comme si la jungle avait des yeux et des oreilles… Je propose donc de camper ici et d'attendre que les Lacandons viennent d'eux-mêmes à nous…

— Ces Lacandons doivent savoir que tous les civilisés ne sont pas mauvais, fit remarquer Bill. Ce sont eux qui ont ramené Lindsom à Comotlan…

— Lindsom était épuisé, malade, et il ne pouvait en rien inquiéter les Indiens. En l'aidant, ceux-ci ont fait acte d'humanité, tout simplement… Non, mon vieux Bill, nous devons attendre ici. Si les

Lacandons veulent entrer en relation avec nous, ils se manifesteront sans retard, sois sans crainte…

— Bob a raison, intervint Clairembart. Cet endroit est idéal pour établir notre campement. Un espace découvert, de l'eau et, par conséquent, du gibier… Que pouvons-nous demander de plus ? Dressons notre tente et attendons… Les Lacandons sont les descendants des Mayas, ne l'oublions pas et, depuis Cortès et sa bande de ruffians, les blancs doivent occuper une place à part dans leur mythologie démoniaque. Mieux vaut donc leur prouver nos intentions pacifiques…

La tente de nylon emportée par les trois hommes fut dressée non loin de la rivière et, le soir même, Bob déposa un petit miroir de poche et quelques autres cadeaux, bien en vue, en bordure de la forêt, puis il se retira.

Le lendemain, les présents avaient disparu.

Durant toute la journée, les explorateurs vaquèrent paisiblement à leurs occupations domestiques, en prenant soin de ne jamais se montrer avec une arme quelconque. Au crépuscule, Bob alla planter une machette à l'endroit précis où, la veille, il avait déposé de menus cadeaux. À l'aube, la machette avait, elle aussi, disparu mais, en ses lieu et place, les explorateurs devaient découvrir un arc et des flèches, preuve que, non seulement les Lacandons acceptaient les cadeaux, mais encore qu'ils entendaient nouer des relations amicales avec les Blancs.

À midi, un premier Indien apparut à la lisière de la forêt. Il était de petite taille, avec de longs cheveux noirs embroussaillés qui lui recouvraient en partie le visage. Des genoux aux épaules, il était vêtu d'un *huipil,* sorte de sac de fibre brunâtre percé de trois trous, un pour la tête, les deux autres pour les bras. Dans sa main droite, il tenait un arc et des flèches, et dans sa ceinture était glissée la machette offerte par les blancs.

Clairembart qui, le premier, avait aperçu le nouveau venu, s'approcha de lui et se mit à lui parler longuement en dialecte lacandon. Mais l'Indien secoua la tête et répondit d'une voix gutturale aux invites du vieux savant. Ce dernier voulut alors s'avancer encore, mais l'Indien encocha rapidement une flèche à

son arc et tendit à demi celui-ci. Clairembart n'insista pas et revint vers ses amis.

— Il ne veut rien entendre, dit-il. Malgré notre échange de cadeaux, il semble encore nous craindre… Commençons à manger. Peut-être notre visiteur a-t-il faim lui aussi et viendra-t-il, de lui-même, se joindre à nous ?

Par-dessus son épaule, Morane jeta un rapide regard en direction du Lacandon. Celui-ci avait désarmé son arc et demeurait immobile, inspectant les moindres mouvements des trois Blancs.

— Je ne savais pas que vous parliez le lacandon, fit Bob à l'adresse de Clairembart.

— Quand j'ai projeté de partir à la recherche du Livre d'Or, expliqua le savant, j'ai appris leur dialecte. Celui-ci dérive du quichua, langue des anciens Mayas, que je connaissais déjà, et il m'a été aisé de l'apprendre…

Tournant ostensiblement le dos à leur craintif visiteur, Morane et ses deux compagnons s'assirent devant du gibier et du poisson tués et pêchés le matin même et cuits sous la cendre. Des bananes sauvages, dont il y avait quelques plans non loin de là, achevaient ce menu. Comme boisson, il y avait l'eau claire de la rivière.

Les trois hommes étaient au milieu de leur repas, quand Bob sentit une présence derrière lui. Il tourna la tête et aperçut l'Indien qui, de tout près, les observait. Pourtant, Bob feignit de ne pas s'être rendu compte de sa présence et continua à manger sans s'en préoccuper autrement. Le Lacandon fit alors le tour de leur groupe et s'assit devant les victuailles étalées sur des feuilles de bananier. Il déposa son arc et ses flèches près de lui puis, posant un doigt sur sa poitrine, dit simplement :

— Kirun…

D'un geste de la main, Bob lui désigna les victuailles et Kirun, puisque c'était son nom, se mit à manger rapidement, sans cesser de fixer les trois civilisés. Quand il eut mangé à sa faim, il se toucha à nouveau la poitrine et répéta :

— Kirun…

Morane comprit qu'il était temps de faire les présentations. Il toucha sa propre poitrine et dit à son tour :

— Bob…

— B… ob, répéta l'Indien.
Alors, Morane désigna Ballantine.
— Bill, fit-il.
— B… ill.
Avec Clairembart, les présentations se révélèrent plus difficiles. En effet, l'archéologue s'appelait Aristide, nom pour lequel il n'existe guère de diminutif, et tout ce que Kirun put en tirer fut un laborieux :
— Stide…
Néanmoins, la glace était rompue à présent et la conversation pouvait s'engager. Kirun tira de dessous son huipil le petit miroir de poche qu'il avait ramassé à la lisière de la forêt et le montra à Clairembart, tout en proférant un flot de paroles. Quand il se tut, Bob demanda au vieux savant :
— Que dit-il ?
— Il dit qu'il voudrait d'autres miroirs semblables, pour ses amis…
— Répondez-lui que nous en avons beaucoup d'autres, mais que ses amis et lui devront nous aider à aller les chercher, là-bas, dans la clairière où nous avons abandonné notre matériel…
Une longue conversation en dialecte lacandon s'engagea entre Kirun et Clairembart. Finalement, ce dernier se tourna vers Bob.
— Kirun est le chef de sa tribu, expliqua-t-il. Il accepte de nous aider à transporter nos bagages jusqu'au pied du plateau, en échange des cadeaux que nous lui ferons, à lui et aux autres porteurs. Mais, auparavant, il veut que nous l'accompagnions à son village, qui se trouve à quelques heures de marche à peine d'ici…
— C'est parfait, répondit Bob. Mieux vaut cependant ne pas montrer trop d'empressement. Nous passerons la fin de la journée et la nuit ici. Kirun sera notre hôte. Demain, à l'aube, nous nous mettrons en route vers son village…

*
* *

Le village lacandon se trouvait situé dans une autre clairière, fort vaste, au centre de laquelle étaient édifiées une vingtaine de grandes cases aux toits de chaume ou de feuilles de faux bananiers. Tout autour, entre des souches d'arbres abattus et brûlés,

poussaient du maïs, des fèves, des ignames et du tabac dont les Lacandons, comme beaucoup d'Indiens, faisaient une grande consommation.

Un peu à l'écart était édifiée la hutte des dieux. Chacun d'entre eux, en forme de bol, était façonné dans de l'argile et surmonté d'une petite figure humaine, d'argile elle aussi. Ces récipients anthropomorphes étaient disposés sur une sorte de banc composé d'une grosse poutre posée sur deux billots, et chacun possédait une personnalité distincte. Chaque bol contenait les restes de sacrifices précédents, cendres de pin, de caoutchouc ou d'écorces odoriférantes. Sous les cendres étaient placées de petites images humaines, de facture fort primitive, en obsidienne ou en grès poli. Ces petites statuettes provenaient des vieilles ruines perdues dans la forêt et figuraient d'anciennes déités mayas.

Kirun et les autres Lacandons connaissaient bien la région, et aussi les anciens temples de la jungle où, chaque année, ils se rendaient en pèlerinage. Clairembart tenta de les interroger sur le plateau perdu et sur le mystérieux Livre d'Or, mais jamais les hommes de la tribu n'avaient atteint le sommet du plateau, qui était tabou et dont l'accès, disaient-ils, était interdit par des puissances maléfiques. Les Lacandons acceptaient de porter les bagages des explorateurs jusqu'au pied des murailles, mais ils refusaient de les accompagner plus loin.

Durant près d'un mois, Morane et ses compagnons demeurèrent au village indien. On leur avait construit une case un peu à l'écart, et la vie s'écoulait paisiblement. À plusieurs reprises, Kirun avait mené ses nouveaux amis jusqu'à de petites ruines disséminées dans la forêt. En général, il s'agissait de temples en forme de pyramide et aux pierres rongées par les lichens. De-ci, de-là, une sculpture apparaissait, image de quelque démon au profil ravagé, au corps entouré par les racines et les lianes. En fouillant le sol, on trouvait de ces petites images d'obsidienne ou de grès poli, pareilles à celles que les Indiens enfermaient dans leurs dieux-bols. Ces vestiges étaient tout ce qui restait de l'étrange peuple des Mayas, dont les mystérieuses origines se perdaient dans la nuit des temps. Et Morane, Clairembart et Ballantine se sentaient de plus en plus

anxieux de découvrir ce fameux Livre d'Or qui, peut-être, livrerait à l'humanité le secret de cette civilisation aujourd'hui anéantie.

Après s'être habitués à leurs nouveaux amis, les Lacandons, qui désormais, du moins jusqu'au moment où ils atteindraient le plateau, seraient leurs compagnons d'aventure, Bob et ses compagnons décidèrent de prendre le départ. Tous trois se trouvaient à présent en pleine forme, rodés à la vie de la forêt, et ils envisageaient la suite de leur entreprise avec sérénité.

Un matin, suivi d'une dizaine d'Indiens destinés à leur servir de porteurs, ils se mirent en route en direction de la clairière où ils avaient atterri. Cette clairière se trouvait située environ à mi-chemin entre le village lacandon et le plateau perdu et, quand ils y parviendraient et récupéreraient leurs bagages, ils ne seraient plus guère très loin d'avoir atteint leur but.

Cependant, Bob se demandait ce qui les attendait au sommet du plateau. Il se demandait quelle était cette mystérieuse musique entendue par Lindsom et, aussi, quelles étaient ces puissances maléfiques dont parlaient Kirun et ses hommes.

Chapitre VI

C’était au milieu de la neuvième journée de marche depuis le départ du village indien. Les bagages de l’expédition avaient été récupérés, et l’avance en direction du plateau perdu s’était continuée sans hâte, à travers la forêt.

Ce jour-là, le camp avait été installé au bord d’une petite rivière. Morane, Clairembart, Ballantine et Kirun étaient assis non loin de la berge. Le vieux savant, l’Anglais et l’Indien fumaient en silence. Morane, lui, qui n’avait jamais trouvé aucun plaisir à fabriquer des nuages en aspirant de la fumée de foin enflammé, demeurait plongé dans ses pensées. Depuis un moment, une sorte de malaise l’empoignait. Était-ce le soudain silence de la jungle, d’habitude pleine de glissements, de courses effrénées, de cris sauvages éclatant comme des bulles ? Ou était-ce, au contraire, son imagination ?

« Mon imagination, pensa-t-il. C’est mon imagination, et rien d’autre… » Que pouvait-il d’ailleurs arriver ? Ils étaient une troupe d’hommes bien armés et aucune peuplade hostile n’habitait la région. D’autre part, les fauves n’étaient guère à craindre, car les pumas et les jaguars, effrayés par la présence de cette troupe d’hommes, se tenaient à l’écart. Pourtant, il y avait quelque chose. Malgré tous ses efforts, Morane ne parvenait guère à écarter tout à fait ses appréhensions. Pour s’y arracher, il se tourna vers Kirun et lui demanda en dialecte lacandon, qu’il parvenait à présent à baragouiner tant bien que mal :

— Arriverons-nous bientôt au plateau ?

L’Indien eut un geste vague.

— Deux jours… Trois jours de marche, peut-être, dit-il.

Il éteignit sa pipe rustique à tuyau de bambou et, tournant la tête dans tous les sens, huma longuement l’air, à la façon d’un chien de chasse à la recherche du gibier.

— Mauvais, fit-il au bout d’un moment. Nous courir un grand danger…

Bob sut alors que son vieil instinct de coureur de brousse ne l'avait pas trompé puisque Kirun venait de réagir, lui aussi.

Kirun s'était levé et marchait vers la rivière. Empoignant sa carabine, Bob le suivit, et les deux hommes se mirent à longer la berge, en direction de l'amont. Soudain Morane qui, habitué à marcher pieds nus, n'avait guère pris le temps d'enfiler ses bottes, sentit une douleur cuisante au talon. Une grosse fourmi brunâtre, longue d'un centimètre environ, s'était accrochée à sa chair par ses mandibules. D'une tape, Morane se débarrassa de la redoutable bestiole, et Kirun et lui se mirent en devoir d'inspecter les environs. D'autres fourmis isolées se glissaient sur le sol, semblant s'adresser des signaux à l'aide de leurs antennes.

Morane et Kirun échangèrent un regard lourd d'appréhension et s'écartèrent avec soin des insectes qui, sans doute, formaient l'avant-garde d'une troupe plus importante. À présent, l'on sentait nettement une forte odeur d'acide formique provenant de derrière le rideau des arbres. Kirun et Morane avancèrent encore de quelques pas et, soudain, le Français sentit une sueur froide lui couler entre les omoplates. Des colonnes entières de fourmis-amazones étaient en marche à travers la forêt. Des millions d'individus aux mandibules redoutables, poussés par une force aveugle, avançaient sans connaître d'obstacles, à-peu-près à la vitesse d'un mètre toutes les dix secondes. Morane avait déjà entendu parler de ces hordes destructrices, sur lesquelles beaucoup d'histoires se colportaient à travers la jungle. On disait qu'elles détruisaient tout sur leur passage, tuant les êtres vivants et nettoyant des villages entiers de leurs parasites, ce qui valait encore à ces fourmis le surnom de fourmis-ménagères ou encore de fourmis-balayeuses. Peut-être y avait-il beaucoup d'exagération dans toutes ces histoires, mais Bob n'ignorait cependant pas que tout homme surpris par ces colonnes d'insectes courait certes un danger de mort. En outre, les fourmis se dirigeaient inexorablement vers le campement. Bob et l'Indien échangèrent encore un long regard. Le visage sombre du Lacandon avait pris la couleur grise de la cendre.

— Très mauvais, dit-il. Nous partir vite…

En toute hâte, les deux hommes regagnèrent le camp.

— Les fourmis-amazones, cria Bob. Il nous faut filer d'ici en vitesse…

Bill Ballantine sursauta.

— Filer ?… Pour des fourmis…

— Faites ce que Bob dit, jeta Clairembart en bondissant sur ses pieds avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable.

L'Anglais obéit aussitôt et, fébrilement, s'attela aux préparatifs de départ. De son côté, Kirun avait lancé des ordres aux porteurs et, quelques minutes plus tard, le camp était levé.

— Nous allons franchir la rivière, dit Morane, et de l'autre rive, nous étudierons le comportement des fourmis. Si elles veulent traverser, nous nous arrangerons pour leur barrer le chemin…

À peine les explorateurs et les Lacandons avaient-ils franchi la rivière, que la horde des insectes envahissait l'emplacement du campement désert. Debout sur l'autre rive, les hommes étudiaient avec inquiétude leur avance. Même les débris d'un feu hâtivement piétiné et d'où s'échappaient encore quelques flammes ne les arrêtèrent pas. Beaucoup de fourmis périssaient brûlées, mais leur nombre éteignit les flammes, permettant aux autres de passer sans danger. C'était une avance terrible, inexorable, pareille à celle de quelque raz de marée animal.

Cette fois, Bill Ballantine semblait réellement impressionné. Il se tourna vers Morane.

— Croyez-vous, Commandant, qu'elles réussiront à franchir la rivière ? Elle n'est pas bien large en cet endroit…

Bob eut un geste d'impuissance.

— Je ne sais, répondit-il. J'ai entendu dire que les fourmis, quand elles voyagent en colonnes, sont capables de construire des ponts. Des ponts vivants constitués par des insectes qui forment chaîne en entremêlant leurs pattes et leurs mandibules, et sur lesquels passe la troupe tout entière. Je ne pense cependant pas qu'elles puissent former une chaîne assez longue pour franchir le ruisseau. Le courant les emporterait…

Bill soupira d'aise.

— Vous me rassurez, Commandant, fit-il. Je me battrais à coups de poing contre Hercule lui-même. Mais, être dévoré vivant par ces bestioles. Brrr…

— Les fourmis possèdent encore un autre moyen de franchir une rivière, glissa Clairembart. Elles se réunissent de façon à former une grosse boule et s'abandonnent au courant. En agitant leurs pattes, elles réussissent à se diriger et, à gagner, de biais, l'autre rive.

Ballantine éclata d'un rire nerveux.

— Espérons que nos fourmis à nous ne seront pas allées à l'école et qu'elles n'ont jamais entendu parler de ce truc, dit-il d'une voix un peu tremblante.

Malgré le danger du moment, Clairembart semblait s'amuser de l'effroi du géant, et sa barbiche blanche tremblait convulsivement, ce qui chez lui était, entre autres choses, un signe de parfaite jubilation.

— Les fourmis n'ont guère besoin d'aller à l'école, expliqua-t-il encore. Elles connaissent tout d'instinct. Prises séparément, ce sont de petits insectes capables, certes, d'infliger de cuisantes morsures, mais des morsures sans gravité cependant. En nombre, elles représentent une force redoutable, régie par un instinct tout puissant qui commande leur état. L'État des fourmis.

— Ouais, coupa Bill. L'État des fourmis. C'est tout juste s'il leur manque des politiciens, des policiers, des mitrailleuses, des avions, des tanks et la bombe atomique…

De son côté, Morane surveillait avec attention l'avance des insectes. Ceux-ci semblaient longer la rive opposée, sans faire mine de traverser. Seule, leur odeur douceâtre, écœurante, parvenait jusqu'aux hommes.

— Je ne crois pas qu'elles passent de ce côté, remarqua Bob. Pourtant, la nuit ne va pas tarder à tomber à présent, et nous allons devoir camper ici. Tout autour du camp cependant, nous allons creuser une tranchée au fond de laquelle nous allumerons du feu. Pour toute la durée de la nuit, nous ferons fonctionner un tour de garde. Ainsi, si les fourmis traversent, nous serons avertis aussitôt et pourrons tenter de fuir…

L'obscurité était tout à fait tombée quand la tranchée fut creusée et le feu allumé. Les hommes se couchèrent à même le sol, prêts pour un départ rapide. Pourtant, malgré les gardes, les membres de l'expédition ne réussirent à trouver qu'un sommeil inquiet et fébrile.

*
* *

— Les fourmis !… Les fourmis !…

Arraché brusquement à son sommeil, Bill Ballantine se mit à se rouler sur le sol en s'envoyant de grandes tapes par tout le corps. Un grand éclat de rire, qui semblait provenir de toute une foule, répondit à ses cris. Il ouvrit les yeux, pour apercevoir, dans un demi-sommeil, Morane, Clairembart, Kirun et toute la troupe des Indiens occupés à se tordre. Rapidement, il jeta un coup d'œil sur ses vêtements. Il commençait à faire jour à présent et, nulle part, il n'apercevait de fourmis.

Morane avait retrouvé son calme.

— J'ai l'impression que vous rêviez, mon vieux Bill. Rassurez-vous, la horde des fourmis s'est éloignée à présent. Depuis votre tour de garde, elles n'ont même pas tenté de franchir la rivière…

Le géant ne put réprimer un frisson de terreur rétrospective.

— Brrr… Je rêvais que ces maudites bestioles me dévoraient vivant…

Il se mit debout et aida ses amis à lever le camp. Une heure plus tard, après un frugal repas, l'expédition tout entière se remettait en route en direction du plateau perdu.

« Deux jours… Trois jours de marche peut-être… » avait dit Kirun en parlant, la veille, de la distance qui séparait encore les explorateurs du but de leur voyage. L'Indien ne se trompait pas. Vers le milieu du troisième jour, la forêt fit place à une savane entrecoupée de petits bois et, au loin, le plateau apparut, découpant sa lourde masse granitique au-dessus de l'horizon.

Les trois Européens et Kirun, qui marchaient en tête de la petite troupe, s'arrêtèrent pour le considérer.

— Nous y serons d'ici trois ou quatre heures sans doute, fit Morane à l'intention de ses amis.

Il répéta sa phrase à l'adresse de Kirun, mais en dialecte lacandon cette fois.

L'Indien eut un signe affirmatif.

— Oui, fit-il. Trois ou quatre heures… Mais, avant, nous passer par village indien abandonné…

Ils arrivèrent au village en question une heure plus tard. Seule, la désolation y régnait. Les toits des cases s'étaient effondrés et les murs en grande partie abattus. En outre, les mauvaises herbes et les buissons d'épineux avaient tout envahi. Selon toutes apparences, ce village avait été abandonné de nombreuses années auparavant. Mais pourquoi ? La région était bien arrosée et giboyeuse. En outre, non loin des cases, on apercevait, entre la végétation folle, les vestiges d'anciennes plantations.

Clairembart se tourna vers Kirun.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Pourquoi ces Indiens ont-ils quitté leur village ?…

Kirun eut un geste d'ignorance.

— Je ne sais pas, dit-il. Mon père m'a raconté que, voilà longtemps déjà, il y avait là une tribu de Lacandons, tout comme la nôtre, mais dirigée par un chef très sage. Un jour, tous ont disparu, et on ne sait pas ce qu'ils sont devenus… Peut-être ont-ils été dévorés par les dieux qui habitaient là-haut, sur le plateau…

Évidemment, ni Bob, ni Clairembart, ni Ballantine ne pouvaient, avec leur esprit positif d'hommes civilisés, accepter cette dernière explication.

— Peut-être une épidémie a-t-elle tué tout le monde en quelques jours, supposa Bill.

Mais Morane secoua la tête.

— Non, dit-il. S'il en était ainsi, nous aurions déjà découvert des squelettes, et ce n'est pas le cas. Ces Lacandons semblent avoir fui soudain, poussés par je ne sais quelle terreur, comme il arrivait jadis à leurs ancêtres, les Mayas…

— Nous casser la tête à ce propos ne sert à rien, dit à son tour Clairembart. Nous sommes ici pour retrouver le Livre d'Or, et non pour enquêter sur le destin de cette énigmatique tribu… Si nous voulons atteindre le plateau avant la nuit, nous devons nous remettre en route sans retard…

Après avoir traversé le village abandonné, l'expédition reprit son chemin en direction de la muraille rocheuse. Ils l'atteignirent peu avant le crépuscule. Vue ainsi, de près, cette muraille semblait réellement être un formidable obstacle. Avec ses trois cents mètres d'à-pic, dont le sommet s'avançait légèrement en surplomb, elle

semblait infranchissable. D'en bas, Morane, Clairembart et Ballantine la considéraient avec respect, tentant de discerner le moindre signe de vie à son sommet.

— Heureusement, il existe un passage, fit remarquer Clairembart. Sinon nous serions condamnés à demeurer ici, à contempler le sommet de ce plateau comme le renard les raisins de la fable…

— Quand je pense, glissa Ballantine que, si le Curtis avait eu la bonne idée de s'abattre là-haut, cela nous aurait évité de faire tout ce chemin. J'aurais à mon tour été poser l'« araignée volante » au sommet du plateau, et tout aurait été dit…

— Évidemment, remarqua Morane, ç'aurait été là la solution la plus simple. Pourtant, je n'ai pas posé le Curtis dans la seule intention de me divertir, et la bourrasque ne m'a guère laissé le temps de choisir mon endroit…

Avec insistance, le professeur Clairembart inspectait la muraille granitique, tout comme s'il espérait découvrir un escalier quelconque permettant d'accéder à son sommet. On devinait qu'à l'approche du but, l'impatience le gagnait de plus en plus, qu'il aurait voulu déjà contempler le Livre d'Or des Mayas, pour tenter de déchiffrer le message qu'il apportait… Pourtant, au bout d'un moment, le vieil archéologue se détourna du plateau.

— Nous ne pouvons plus espérer pouvoir tenter encore quoi que ce soit aujourd'hui, dit-il. Nous allons camper ici et, demain, nous partirons à la recherche de la faille qui, suivant le récit de Lindsom, conduit au sommet du plateau…

Comme c'était la seule résolution à prendre, le camp fut dressé et les feux allumés. La nuit se passa sans incident et, le lendemain matin, Morane et Clairembart entreprirent une fois encore de décider Kirun et ses hommes de les accompagner au sommet du plateau, mais le chef des Lacandons ne voulut cependant rien entendre.

— Kirun accompagnera ses amis blancs jusqu'à la faille. Là, il attendra leur retour… Les anciens dieux habitent là-haut, et il est dangereux d'encourir leur colère…

— Pourquoi Kirun a-t-il peur ? demanda Clairembart. Bob, Bill et moi avons-nous l'air d'avoir peur ?…

L'Indien secoua la tête.

— Non, dit-il, je sais que vous n’avez pas peur. Mais les hommes blancs possèdent d’autres dieux que les Lacandons, et ces dieux les protègent…

— Voilà une éventualité à laquelle nous n’avions guère songé, fit remarquer Morane. Les Lacandons se trouvent sans protection vis-à-vis de leurs propres dieux, et ils craignent de violer leur retraite. À mon avis, il serait inutile d’insister. S’il existe un sentiment qu’il est impossible de vaincre, c’est bien la superstition…

Il fut donc décidé que, une fois la faille atteinte, Morane, Clairembart et Ballantine grimperaient seuls au sommet du plateau, emportant seulement ce qui leur était nécessaire. Après avoir découvert le Livre d’Or et photographié chacune de ses plaques, ils redescendraient rejoindre les Lacandons et regagneraient leur village, puis, de là, Cuidad Tobago. Par la suite, en compagnie d’une troupe importante, ils viendraient rechercher le Livre lui-même…

Cette solution une fois adoptée, il ne restait plus qu’à se remettre à la recherche de la faille. Depuis la perte du carnet de Lindsom, Clairembart ne possédait plus aucun point de repère lui permettant de situer cette faille de façon précise. Tout ce dont il se souvenait c’était que, pour l’atteindre, du point où ses compagnons et lui se trouvaient, il fallait longer le plateau en direction de l’ouest.

Le jour était complètement venu quand la petite troupe se mit en route. C’est alors que, déchirant le silence du matin, une détonation retentit. Et cette détonation venait du plateau…

Chapitre VII

Morane, Clairembart et Ballantine avaient sursauté.

Cette détonation, sans doute produite par une arme à feu, les prenait au dépourvu. C'était un peu comme si, au détour d'un bouquet de palmiers, une voiture grand sport aux chromages rutilants venait soudain d'apparaître.

— Le plateau perdu, hein ? ricana Ballantine. Sans doute sont-ce les anciens dieux mayas qui s'amusent à faire un carton au stand forain de l'endroit. Qui sait, peut-être y trouverons-nous des marchands de crème glacée…

Ni Bob ni Clairembart ne parurent prêter attention aux propos ironiques de leur compagnon, propos derrière lesquels, ils le savaient, l'inquiétude se dissimulait. Tous trois continuaient à prêter l'oreille. Pourtant, aucune nouvelle détonation ne se fit entendre.

De son côté, Kirun ne cessait de secouer la tête en montrant le sommet du plateau.

— Là-haut, mauvaises choses, dit-il. Très mauvaises choses…

— Sans doute quelque récolteur de gomme se sera-t-il égaré par ici, fit remarquer Morane. Il sera monté sur le plateau pour y chasser…

Bob avait prononcé ces paroles en dialecte lacandon. Kirun eut un geste de négation.

— Non… Pas récolteurs de gomme par ici. Eux ne jamais venir si loin dans la forêt. Kirun l'a dit : très mauvaises choses là-haut.

Clairembart demeurait pensif. Au bout d'un moment, il releva la tête.

— Peut-être, après tout, ne s'agit-il pas d'un coup de feu, dit-il, mais d'un phénomène naturel. N'oubliez pas qu'il a plu cette nuit. Or, dans ces régions, il existe un arbre, appelé bois-canon. Quand il pleut, son tronc se dilate. Plus tard, en séchant, il se contracte et produit des détonations fort semblables à des coups de fusil…

Morane haussa les épaules. Quelque chose l'inquiétait dans l'atmosphère des lieux. Pourtant, il trouvait préférable de ne pas se tourmenter à l'avance et d'attendre la suite des événements.

— Pour moi, dit-il, il s’agit d’un coup de feu. Pour Kirun d’un mauvais tour des anciens dieux. Et pour vous, Professeur, du bois-canon. Qu’en penses-tu, Bill ?…

Gravement, le colosse secoua sa large tête couronnée d’une toison fauve.

— On pourrait croire également qu’il s’agit de l’éclatement d’un pneu, fit-il d’une voix narquoise. À supposer bien sûr qu’il existe des pneus et, par conséquent, des voitures automobiles sur ce satané plateau… À mon avis, le plus simple serait d’aller y voir…

Tout le monde se rangea à cette opinion, et la marche reprit le long des falaises, en direction de l’ouest. Au fur et à mesure de l’avance, le terrain se faisait de plus en plus tourmenté et de gigantesques éboulis barraient souvent le chemin. Il fallait soit les franchir, soit les contourner. Parfois, de grandes crevasses s’ouvraient dans le roc, mais toutes s’arrêtaient à mi-hauteur du plateau et ne menaient nulle part. Çà et là, des lianes et de monstrueuses racines descendaient, tels d’énormes serpents, du sommet de la falaise. Pourtant, elles se révélaient beaucoup trop courtes pour pouvoir être atteintes et permettre l’ascension.

Il était près de midi quand les voyageurs atteignirent une assez large mais peu profonde rivière bordée de hautes plantes aquatiques et qui semblait s’enfoncer dans la muraille rocheuse. À ce moment, Clairembart poussa un petit cri.

— Je me souviens, à présent, dit-il. Cette rivière était indiquée sur la carte de Lindsom. La faille doit s’ouvrir un peu au-delà…

La petite troupe traversa la rivière à gué et continua à avancer le long du plateau. Il ne leur fallut plus guère marcher longtemps. La faille s’ouvrit devant eux, gigantesque entaille qu’on eût cru pratiquée dans le roc par l’épée de quelque géant. Son sol montait en pente assez raide vers le sommet du plateau, et, déjà, Morane et ses compagnons croyaient triompher, quand ils s’aperçurent que tout le fond de la faille était bouché par un gigantesque éboulis composé de gros blocs de rochers en équilibre instable. Visiblement, tout le sommet de la faille s’était effondré très récemment, sans doute sous l’effet d’une secousse sismique ou du travail de sape des eaux d’écoulement. Il ne fallut guère longtemps à Morane et à ses amis pour se rendre compte que l’escalade de l’éboulis ne pouvait

être entreprise sans courir de grands dangers. Le moindre faux mouvement risquait, en effet, de provoquer la chute des rocs mal équilibrés et d'entraîner la mort des grimpeurs. En un mot, le chemin vers le sommet du plateau, encore accessible à l'époque où Lindsom avait visité celui-ci, leur était maintenant fermé.

Clairembart, perdant déjà tout espoir d'atteindre l'endroit où était caché le Livre d'Or, eut un geste de découragement. Il s'assit sur un bloc de rocher, les coudes appuyés sur les genoux et les mains pendantes.

— Tous ces efforts pour rien, fit-il d'une voix lasse. Pour arriver à cette impasse… Comme le disait Bill, c'est dommage que le Curtis ne se soit pas écrasé au sommet du plateau. Ainsi, tout aurait été simplifié…

Au fond de lui-même, Morane se sentait saisi de pitié pour le vieil archéologue, non seulement parce que celui-ci était son ami, mais aussi parce qu'il savait que la découverte du Livre d'Or des Mayas totalisait pour lui des années d'espoir. Pourtant, Bob avait déjà, à de nombreuses reprises, au cours de son existence, essuyé de telles déceptions, et il n'était pas homme à se laisser rebuter au premier échec.

— Il est inutile de nous décourager, Professeur, dit-il. Nous finirons bien par trouver une autre voie d'accès à ce satané plateau…

Clairembart secoua la tête.

— Non, Bob, répondit-il. Inutile de nous leurrer. Il n'existe pas d'autre passage. Lindsom était formel à ce sujet…

Bob ne répondit pas immédiatement. Il semblait réfléchir profondément. Soudain, il sursauta et son visage s'éclaira.

— Si, il existe peut-être un passage, dit-il. La rivière…

Les yeux que Clairembart leva sur son compagnon étaient remplis d'étonnement.

— Je ne vous comprends pas, Bob. Que voulez-vous dire avec votre rivière ?

— Je veux parler de la rivière que nous avons traversée peu de temps avant de parvenir ici. Souvenez-vous, elle semblait sortir de la muraille, donc du plateau. Sans doute se jette-t-elle dans le lac central jusqu'où, au cours des siècles, elle se sera creusé un chemin à travers le roc. Peut-être parviendrons-nous à remonter son cours

souterrain jusqu’au lac pour ainsi parvenir à l’intérieur du plateau lui-même…

— S’il y avait un passage praticable sous la muraille, fit le savant, nous l’aurions remarqué…

— Pas nécessairement. Peut-être les plantes aquatiques bordant la rivière en dissimulaient-elles l’entrée. De toute façon, cela ne nous coûtera rien d’aller nous rendre compte sur place. Si le passage est impraticable, il nous restera au moins la consolation de n’avoir rien laissé au hasard…

Cette fois, Clairembart se redressa et une lueur d’espoir apparut dans son regard.

— Sans doute avez-vous raison, Bob. Nous ne devons rien laisser au hasard. Retournons donc jusqu’à la rivière…

*

* *

Bob Morane ne se trompait pas. Quand les plantes aquatiques bordant la rivière eurent été écartées, une sorte de voûte basse, sous laquelle le courant s’engouffrait, se révéla aux explorateurs. Bob, qui marchait au milieu de la rivière, s’engagea sous la voûte et braqua devant lui la puissante torche électrique qu’il tenait à la main. Mais le faisceau de lumière se perdit au loin, éclairant seulement l’eau sombre et les parois de roc. Plus loin, c’était un trou noir, dans lequel le cours d’eau s’engouffrait.

Morane revint sur ses pas et éteignit sa torche.

— Voilà votre passage trouvé, Professeur, dit-il à l’adresse de Clairembart. De toute façon, ce tunnel finira bien par nous mener quelque part…

— Peut-être la rivière traverse-t-elle tout simplement le plateau de part en part, répondit le savant. Dans ce cas, nous aurions effectué inutilement ce voyage sous terre, avec tous les risques que cela comporte…

Mais Morane ne semblait guère de cet avis.

— Rappelez-vous l’aspect du plateau lorsque nous l’avons survolé. Le centre en est occupé par un lac situé au fond d’un vaste entonnoir en pente douce. C’est vers ce lac que notre rivière doit

couler. Dans le cas contraire, nous en serions quittes pour revenir sur nos pas…

— Et si la rivière se précipite dans quelque gouffre ? demanda Ballantine, que cette promenade souterraine ne semblait enchanter qu'à demi.

— Dans ce cas, répondit Bob, nous reviendrions également sur nos pas. De toute façon, soyez sans crainte, je n'ai pas la moindre envie de périr noyé au fond de ce trou…

— Et la question lumière, demanda encore Clairembart, y avez-vous songé ? Nous avons bien nos lampes électriques, avec des batteries de rechange, mais si notre séjour sous terre devait se prolonger un peu, ces batteries seraient vite épuisées…

— Il nous suffira de faire une abondante provision de branches de pin résineux. Elles nous serviront de torches et, ainsi, nous économiserons nos batteries…

Un long silence succéda aux paroles de Morane, comme si ses deux interlocuteurs cherchaient de nouveaux arguments à lui opposer, mais ils n'en trouvèrent pas. D'ailleurs Bob semblait avoir réponse à tout. Finalement, Clairembart hocha la tête doucement.

— Va pour la petite aventure spéléologique, dit-il. Après tout, j'en ai vu d'autres et me mouiller un peu les pieds ne me fera guère de mal…

Ballantine, lui, s'abstint de commentaire. Sans doute le projet de Morane ne l'enthousiasmait-il pas, mais son silence fut pris cependant pour un acquiescement. Bob se mit à rire doucement.

— Tout me semble donc parfait, déclara-t-il. Puisque mon projet est accepté à la majorité absolue, passons aux actes…

Aidés par les Lacandons, les trois Blancs eurent vite fait de réunir une importante provision de branches d'ocote, bois de pin particulièrement résineux. Ces branches furent élaguées et débitées en tronçons de soixante-quinze centimètres de long environ. Chacun de ces tronçons fut garni à l'une de ses extrémités d'une sorte de bonnet en fibres de palmier enduite de résine et qui ferait office de mèche. Ces torches furent alors réunies en trois paquets dont les voyageurs se chargeraient en plus de leurs bagages. Ceux-ci devaient d'ailleurs être réduits au strict minimum : les armes, les munitions, les sacs de couchage, une tente de nylon, une trousse de

pharmacie, des vivres, des cordes, un appareil photographique, des films et un petit flash électronique dans une boîte étanche.

Le soir tombait quand ces préparatifs furent achevés et comme, dans les entrailles de la terre, ni la nuit ni le jour n'existaient plus, Morane, Clairembart et Ballantine, ayant allumé chacun une torche, pénétrèrent dans la rivière. Après un dernier adieu à Kirun et aux Lacandons, qui avaient promis d'attendre leur retour, tous trois s'engagèrent sous la voûte rocheuse.

Aussitôt, les ténèbres, contre lesquelles la lueur des torches parvenait difficilement à lutter, les absorbèrent. Qu'y avait-il au fond de ces ténèbres ? Morane et ses deux amis n'auraient pu le dire avec certitude. Peut-être y découvriraient-ils enfin le Livre d'Or des Mayas, ou la mort…

Chapitre VIII

Durant plusieurs heures, Bob et ses deux compagnons d'aventure avaient marché sous terre, suivant le lit de la rivière. L'eau leur montait à peine jusqu'à mi-cuisses, mais cependant la marche se révélait fatigante, car le liquide opposait une résistance à chacun de leurs pas. Tout d'abord, pendant quelques centaines de mètres, le passage n'avait été qu'un étroit tunnel, puis il s'était soudain élargi pour former une vaste caverne au milieu de laquelle la rivière continuait à couler paisiblement. Les hommes purent alors quitter le lit du cours d'eau et marcher sur le sol ferme, à travers un monde fantastique de stalagmites et de stalactites qui, parfois, se rejoignaient pour former de hauts piliers en forme de sabliers. Sur tout cela, la lueur des torches jetait de brefs éclats, faisant scintiller des plaques de salpêtre qui, vues de loin, faisaient songer à des amas de gemmes.

Parfois, le passage se rétrécissait à nouveau, et il fallait marcher encore dans le lit de la rivière elle-même. Celle-ci semblait faire de nombreux méandres. Jadis, quand elle avait commencé à creuser son chemin à travers la falaise, elle avait sans doute emprunté des fissures déjà pratiquées dans le roc par les accidents sismiques puis, lentement, au hasard des crues et des décrues, elle avait sans cesse élargi la voie.

De temps en temps, Morane, qui continuait à marcher en tête, consultait sa boussole pour s'assurer de la direction suivie. Puis il repartait, entraînant derrière lui ses deux compagnons qui, tout comme lui, avançaient sans prononcer une seule parole, comme écrasés par le silence des lieux.

Au bout d'une nouvelle heure de marche, les trois explorateurs débouchèrent dans une vaste salle ornée de stalactites et de stalagmites qui, à la lueur des torches, semblaient multicolores et couverts de mille sculptures grimaçantes. Par endroits, les stalagmites étaient soudés ensemble, formant ainsi une sorte d'orgue pétrifié. Ailleurs, les stalactites formaient comme de grandes tentures de calcaire. Dans un coin, Morane et ses compagnons

découvrirent une sorte d'autel de pierre, selon toute évidence construit par des mains humaines. Tout près, de grandes urnes étaient disposées. La plupart étaient intactes et portaient encore leur bouchon de terre cuite orné de petites figurines délicatement modelées et couvertes de sécrétions de salpêtre. Certaines de ces urnes cependant étaient brisées et laissaient échapper des ossements humains encore recouverts d'une peau semblable à du parchemin.

De la pointe du pied, Ballantine désigna un crâne qui, de ses orbites vides, semblait contempler les intrus.

— Drôle de voisinage, dit Bill. Pour rien au monde, je ne voudrais demeurer dans cette salle. Elle me ferait vraiment trop songer à un sépulcre…

— Nous allons pourtant rester ici pour nous y reposer un peu, fit Morane. Voilà plusieurs heures que nous marchons dans cette caverne, la plupart du temps dans l'eau, et la fatigue commence à se faire sentir… Qui sait si, par la suite, nous trouverons encore un coin sec pour y étendre nos sacs de couchage…

— C'est là une solution sage, en effet, dit à son tour Clairembart. Après tout, les morts ne peuvent guère nous faire de mal et sans doute aurons-nous besoin de toutes nos forces pour surmonter les difficultés qui nous attendent au cours des heures à venir…

Rapidement, le matériel de couchage fut déroulé et les trois hommes, après s'être dépouillés de leurs chaussures et de leurs vêtements trempés, s'allongèrent dans un coin de la caverne, afin de goûter à quelques heures d'un repos réparateur. Au-dehors, c'était sans doute la nuit, mais Bob, Clairembart et Bill ne s'en souciaient guère. Puisque, là où ils se trouvaient, ni le jour ni la nuit ne comptaient plus.

*

* *

Malgré tous ses efforts, et aussi malgré sa fatigue, Morane ne pouvait parvenir à trouver le repos. Cela faisait deux heures à présent que ses compagnons et lui s'étaient allongés sur le sol, et un étrange malaise l'oppressait. Peut-être était-ce le silence régnant

dans la caverne, ou le fait de savoir ces milliers de mètres cubes de terre et de roc accumulés au-dessus de sa tête. Il songea aux paroles prononcées par Ballantine peu de temps auparavant : « Pour rien au monde, je ne voudrais demeurer dans cette salle. Elle me ferait vraiment trop songer à un sépulcre… »

« Peut-être est-ce cela, pensa Bob, la présence des restes de ces anciens Mayas dans leurs urnes, qui trouble mon sommeil… »

Dans les ténèbres, Morane sourit. Il n'était guère superstitieux mais, parfois cependant, son imagination lui jouait de mauvais tours.

Bob saisit sa torche électrique, en fit jouer le contact et promena le faisceau lumineux autour de lui. L'autel aux urnes funéraires était dissimulé par une série de gros stalactites-stalagmites formant piliers, et la grotte était déserte et vide. Seule, l'eau de la rivière bruissait doucement contre le roc…

« Allons, songea encore Bob, ce n'est pas maintenant que les anciens dieux mayas viendront me tirer par les pieds. Mieux vaut essayer de dormir. J'aurai besoin de toutes mes forces bientôt… »

Il sourit à nouveau, pour lui seul, éteignit sa torche électrique et, se retournant dans son sac de couchage, chercha une position propice au repos. Il venait de la trouver quand, soudain, le sol rocheux, sous lui, se mit à vibrer comme s'il avait été fait de caoutchouc mousse soudain étiré dans tous les sens et, en même temps, un sourd grondement, venu des entrailles de la terre, se faisait entendre. Presque aussitôt, un violent fracas de rocs entrechoqués retentit, comme si la voûte de la caverne tout entière s'effondrait pour engloutir les audacieux, venus troubler sa solitude millénaire.

Roulé en boule au fond de son sac de couchage, les bras fermés au-dessus de la tête en un geste d'instinctive défense, Morane s'attendait à chaque instant à ce qu'un bloc de rocher vienne l'écraser. Cependant, rien ne se passa, car l'éboulement semblait se produire de l'autre côté de la caverne, là où la rivière, après avoir traversé la vaste salle, reprenait son chemin sinueux dans les profondeurs du roc.

Quand le fracas se fut apaisé, Morane se redressa, se dépêtra de son sac de couchage et fit jouer à nouveau le contact de sa lampe électrique. À ses côtés, Clairembart et Ballantine s'étaient dressés

eux aussi et montraient des visages marqués par la peur et l'inquiétude.

— On aurait dit un tremblement de terre, fit le vieux savant d'une voix blanche.

— C'était un tremblement de terre, appuya Morane. Le sol de la caverne a tremblé comme un vieux tapis volant pris dans une bourrasque…

Autour d'eux, cependant, ils n'apercevaient nulle trace de l'éboulement.

— Cela m'a paru venir de là-bas, dit Ballantine en désignant la sortie de la salle aux stalactites.

— J'ai eu également cette impression, répondit Morane, mais les résonances peuvent nous avoir trompés. Le plus simple serait d'aller jeter un coup d'œil par là…

Suivi par Bill et Clairembart, Bob se dirigea vers la rivière. Tous trois portaient des torches électriques et fouillaient l'obscurité devant eux. Quand ils parvinrent au bord de l'eau, ils se rendirent compte que le passage par lequel ils comptaient continuer leur route se trouvait à présent obstrué. La voûte de la caverne, en partie effondrée, fermait l'étroit tunnel creusé par l'eau à travers le roc.

— Pas de doute, les anciens dieux mayas eux-mêmes s'en mêlent, maugréa Ballantine. Voilà qu'ils ferment les portes de leur royaume devant nous, et les squelettes dans les urnes en sont sans doute les gardiens… Bah ! puisque nous sommes indésirables, peut-être ferions-nous mieux de nous en retourner… et de chercher un autre passage. Tous les chemins mènent à Rome après tout…

— Bien sûr, approuva Clairembart avec un ricanement ironique. Retournons sur nos pas et, quand nous aurons regagné l'air libre, il nous poussera sans doute des ailes qui nous permettront de nous envoler jusqu'au sommet de la falaise. Je vous vois déjà avec une paire d'ailes dans le dos, mon vieux Bill. Vous ressembleriez tout à fait à Dumbo, l'éléphant volant…

Mais Bob, lui, ne semblait guère prêter l'oreille aux propos saugrenus de ses deux compagnons. À la lueur des lampes électriques, il considérait l'éboulis avec scepticisme.

— Peut-être ne devrons-nous pas retourner sur nos pas, fit-il finalement. Tout compte fait, nous pouvons réussir, en nous y

prenant avec circonspection, à déblayer le chemin. À l'aide de cordes et en unissant nos forces, nous pourrons peut-être déplacer les plus gros de ces blocs et rouvrir le passage.

À ce moment, Ballantine, qui se trouvait au bord même de la rivière, poussa un petit cri d'étonnement.

— Me voilà en train de prendre un bain de pieds, maugréa-t-il. Il y a quelques secondes pourtant, l'eau n'atteignait pas ce niveau…

— Vous aurez avancé sans vous en rendre compte, fit Clairembart.

Le colosse secoua la tête.

— Je vous affirme que, voici quelques instants, l'eau n'atteignait pas ce niveau… Non, je ne me trompe pas… Regardez… L'eau monte encore…

Les trois hommes durent alors se rendre à l'évidence. La rivière commençait à sortir du lit qu'elle s'était creusé dans le roc et envahissait rapidement la caverne.

Chapitre IX

L'eau envahissait la caverne.

À cette constatation, la panique s'était emparée, durant un instant, de Morane, de Clairembart et de Ballantine.

— L'éboulement a, en grande partie, comblé le lit de la rivière, expliqua Bob, et les eaux ne parviennent plus à s'écouler assez rapidement… Si cela continue, avant une heure ou deux d'ici, toute la salle sera submergée et…

Morane n'acheva guère sa phrase. Ajouter le moindre mot eût d'ailleurs été inutile. Les trois hommes avaient échangé un bref regard, dans lequel l'angoisse et la peur se lisaient seules. Le premier, Ballantine devait extérioriser cette angoisse et cette peur.

— Il nous faut fuir, fit-il d'une voix sourde, retourner sur nos pas, sortir de cette caverne au plus vite…

Mais Bob secoua la tête.

— Non, dit-il. Nous avons mis près de quatre heures pour parvenir jusqu'ici, et nous n'aurions aucune chance de regagner l'air libre avant que l'eau n'ait atteint la voûte, surtout à travers les étroits boyaux que nous devrons franchir…

— Alors, que faire ? interrogea Clairembart. Nous ne pouvons quand même pas nous laisser noyer comme des rats au fond de leur trou…

— Non, bien sûr, répondit Bob. Si nous voulons sauver nos vies, une seule solution s'offre à nous : déblayer le passage pour permettre aux eaux de la rivière de s'écouler normalement.

— Ce serait courir là un gros risque, constata le savant, le risque de provoquer un nouvel éboulement et de périr écrasés…

— Écrasés ou noyés, dit Morane, il nous faut choisir. N'oublions pas que si nous tentons de déblayer le passage, il nous reste aussi une chance de nous en tirer…

Ce fut Bill Ballantine qui coupa court aux hésitations.

— Tentons le coup du côté de l'éboulis, fit-il. Au moins, si nous périssons écrasés, ce sera tout de suite terminé…

Après s'être habillés et chaussés en hâte, les trois hommes pénétrèrent dans la rivière et se dirigèrent vers l'endroit où de gros blocs de rochers obstruaient l'entrée du tunnel par où s'écoulaient les eaux.

Une terrible lutte contre le temps commença alors. À la lueur des torches fichées dans la paroi, les trois hommes, immergés à présent jusqu'à la ceinture, roulaient de lourds quartiers de roc, risquant à chaque instant de provoquer un nouvel éboulement qui aurait pu leur être fatal. Pourtant, Morane et ses deux amis préféraient périr écrasés plutôt que de devoir reculer sans cesse devant la lente mais sûre montée des eaux, pour finir par sentir celles-ci s'élever le long de leur corps, jusqu'à la poitrine, le menton, la bouche… Ensuite, il leur faudrait nager, nager sans cesse en tournant en rond, à la façon de damnés dans l'un des cercles de l'enfer. Tourner en rond jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la noyade…

Parfois, dans de grandes éclaboussures, une avalanche de pierrailles dégringolait, forçant les travailleurs à reculer dans la crainte de l'éboulement fatal. Pourtant, celui-ci ne semblait guère devoir se produire.

Bob, Clairembart et Ballantine avaient à présent de l'eau jusqu'à la poitrine. Puis, brusquement, comme Bill venait, poussant de toute sa force de colosse, de déplacer un énorme bloc, l'eau se précipita en bouillonnant par l'ouverture et, presque aussitôt, le niveau de la rivière se mit à baisser lentement. Un cri de joie échappa à Morane.

— Bravo, mon vieux Bill, fit-il. Je crois que nous tenons le bon bout à présent…

Ils se remirent au travail. Les mains déchirées, les membres et le corps meurtris par les pierres, ils ne semblaient guère sentir la douleur. Peu à peu, le passage s'élargissait, et l'eau s'écoulait plus rapidement. Finalement, les derniers blocs furent poussés de côté.

Morane se redressa et se mit à rire doucement.

— Ouf, dit-il, nous voilà tirés d'affaire, du moins pour le moment… Logiquement, après les efforts auxquels nous venons d'être soumis, nous devrions nous accorder un peu de repos supplémentaire. Pourtant, nous n'en ferons rien. Une nouvelle secousse sismique pourrait se produire, et nous devons tenter d'atteindre au plus vite le sommet du plateau…

Depuis un moment, Clairembart demeurait songeur, comme si un pénible combat se livrait en lui. Il releva enfin la tête, et les paroles qu'il prononça alors, on eût dit qu'il se les arrachait.

— Il nous faut retourner sur nos pas et rejoindre Kirun et ses hommes, dit-il. La conquête du Livre d'Or ne vaut pas que nous risquions nos vies. La mienne passe encore, puisque c'est moi qui désire connaître le secret des Mayas, mais les vôtres…

— Qui vous dit, Professeur, demanda Bob, que nous ne désirons pas, nous aussi, connaître ce secret ? N'est-ce pas, Bill ?

Le géant ouvrit la bouche, pour déclarer sans doute qu'il se souciait autant du secret des Mayas que du premier poisson pêché par le premier homme, mais un regard impératif de Morane dut le faire changer subitement d'avis.

— Ouais, bien sûr, Commandant, nous aussi on voudrait bien savoir…

— Vous voyez, Professeur, triompha Bob. Puisque nous avons tous le même désir, pas question de reculer…

Pendant un long moment, l'archéologue scruta les visages de ses deux interlocuteurs, puis il leur serra les mains avec chaleur.

— Merci mes amis, dit-il. Je sais que, vous non plus, vous n'êtes guère rassurés. Pourtant, pour ne pas me décevoir, vous persistez à vouloir pousser de l'avant. Comme il sera sans doute difficile de vous faire revenir sur votre décision, continuons donc à avancer. Cette fichue caverne finira bien par nous mener quelque part…

« Bien sûr, pensa Morane, elle finira par nous mener quelque part. Pourvu que ce ne soit pas dans les griffes de ce vieux Satan lui-même… »

*
* *

Depuis une heure, les explorateurs s'étaient remis en marche à travers l'interminable galerie. Ils continuaient à marcher sur le lit de la rivière, mais le niveau de l'eau semblait s'élever à présent. Au début, elle leur arrivait à peine aux genoux. Maintenant, ils se trouvaient immergés jusqu'à mi-cuisses.

— Peut-être un autre éboulement s'est-il produit quelque part, supposa Clairembart, et les eaux continuent-elles à être retenues…

— Je ne le pense pas, fit Bob. À mon avis, ce ne sont pas les eaux qui montent, mais le tunnel qui descend imperceptiblement en dessous de la surface du lac…

— Et en vertu du principe des vases communicants, acheva le savant, les niveaux demeurent en équilibre…

— C'est cela tout juste, approuva Morane. Comme le sol descend, l'eau semble monter… Si cela continue, elle atteindra bientôt la voûte, et nous serons bloqués…

À ce moment, Bill Ballantine qui, sa torche brandie, marchait un peu en avant, poussa un cri.

— Commandant ! Professeur ! Venez voir…

Morane et Clairembart s'approchèrent. À mi-hauteur de la paroi, un second tunnel s'ouvrait. L'entrée en était étroite, mais Bob jugea utile de l'explorer. Il déboucla son sac et le jeta dans l'ouverture. Ensuite, il confia sa carabine à Clairembart et dit, s'adressant à Ballantine :

— Tu vas me faire la courte échelle, Bill, de façon à ce que je puisse aller inspecter ce trou…

Le géant s'adossa à la muraille et croisa les mains sur son ventre.

— Allez-y, Commandant, dit-il, la marche est solide…

Morane posa le pied dans les mains et s'éleva. Une seconde plus tard, il se glissait dans l'ouverture du second tunnel. Au bout de quelques mètres, celui-ci s'élargissait considérablement, jusqu'à atteindre une hauteur et une largeur de quatre mètres environ. En outre, son sol, au lieu de s'abaisser comme celui du premier boyau, montait en pente douce. Bob suivit le couloir pendant une centaine de mètres puis, assuré qu'il ne se terminait guère en cul-de-sac, il revint sur ses pas.

— Je crois avoir trouvé la bonne voie, dit-il à ses amis. Ici, nous pourrons marcher au sec et, en outre, comme le chemin monte, nous avons toutes les chances d'atteindre le sommet du plateau…

Quelques minutes plus tard, ses deux compagnons l'avaient rejoint à l'entrée du nouveau passage. Sans retard, ils se remirent en marche, toujours éclairés par la lueur dansante des torches. Le sol montait de façon régulière et, par moments, des bêtes rampantes

filaient sous les pas des explorateurs. À un moment donné, une grande chauve-souris vola, affolée, autour des torches, pour disparaître dans un trou ouvert dans la paroi et assez large peut-être pour livrer passage à un homme.

— Cette montagne me semble percée comme une pierre ponce, fit Ballantine. Un spéléologue pourrait y passer son existence sans en épuiser toutes les ressources…

— Continuons à avancer, dit Morane. Nous ne sommes pas des spéléologues et cette existence de taupe commence à me lasser. J'ai l'impression d'ailleurs, si j'en juge par ce tunnel qui continue à monter allègrement, que nous verrons bientôt nos efforts récompensés.

Les événements ne devaient pas tarder à confirmer les suppositions de Morane. Au bout de quelques nouvelles minutes de marche, le couloir fit un coude brusque et, là-bas, à une cinquantaine de mètres environ en avant des explorateurs, la lumière du jour apparut.

Bill Ballantine poussa un grognement faisant songer à celui d'un ours brun tombant soudain en arrêt devant un dépôt de miel sauvage.

— Enfin, dit-il, nous allons pouvoir nous gargariser d'air pur et admirer le soleil. Je commençais à en avoir assez moi aussi de…

Le géant n'eut guère le temps d'achever. Un coup de feu déchira le silence et une balle vint ricocher contre la paroi. Morane, malgré sa surprise, ne perdit pas son sang-froid.

— À terre ! hurla-t-il. Et éteignez les torches !…

Cet ordre venait à peine d'être exécuté qu'une mitraillade nourrie faisait résonner les profondeurs de la caverne. Tout autour des trois hommes, des éclats de roche volèrent, telles des mouches folles.

— Tonnerre ! jeta Ballantine entre ses dents serrées. Des Thompson. Je me demande qui…

Bob l'interrompit.

— Gagnons le coude du couloir, dit-il, nous y serons plus en sécurité. De toute façon, avec nos carabines et nos revolvers, nous ne pouvons rien contre des fusils-mitrailleurs.

Lentement, les trois hommes se traînèrent à reculons jusqu'à l'angle du tunnel. Là, ils demeurèrent tapis sur le sol, leurs armes

prêtes. Clairembart, qui se trouvait à la droite de Morane, demanda à voix basse :

— Qui sont ces gens qui nous tirent dessus, à votre avis ?…

— Je donnerais cher pour le savoir, fit Bob.

Alors, comme pour répondre à cette double interrogation, une voix s'éleva, venant de la sortie de la grotte.

— Mieux vaut vous rendre, Commandant Morane, ou retourner en arrière. De toute façon, j'ai décidé que, ni vous ni vos amis n'atteindriez le sommet de ce plateau. Je vous l'ai dit : le Livre d'Or des Mayas n'ira jamais dormir derrière les vitrines d'un musée…

Dans les ténèbres, Morane fronça les sourcils. La voix ne lui semblait guère inconnue.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Là-bas, un grand éclat de rire retentit.

— Qui je suis ? Nous avons eu une petite conversation ensemble il n'y a guère, à Cuidad Tobago, et j'espérais que vous reconnaîtriez ma voix. Mon nom est Higgins. Samuel Higgins… Vous vous souvenez ?… Je vous avais dit que nous nous retrouverions…

Chapitre X

— Higgins, murmura Bob. Higgins… Si jamais je pensais retrouver ce forban sur mon chemin…

À Cuidad Tobago, il avait parlé à ses amis de sa rencontre avec le peu reluisant personnage, et aussi des propositions de ce dernier au sujet du Livre d'Or.

— Higgins ? fit Clairembart. C'est ce type-là qui, à l'hôtel « Quetzal », est venu vous proposer un pacte ?

— Oui, répondit Morane. Un pacte avec le diable…

— Après la maîtresse châtaigne dont vous l'avez gratifié, il doit vous en vouloir pas mal, remarqua Bill.

Pendant un long moment, Bob demeura silencieux.

— Oui, dit-il enfin, il doit en effet m'en vouloir pas mal. Pourtant, je ne croyais pas devoir régler ce compte ici, et à la mitrailleuse encore…

Les trois hommes se trouvaient allongés sur le sol de la caverne, leurs carabines braquées, prêts à ouvrir le feu sur toute silhouette humaine qui se montrerait. Pourtant, Higgins ne semblait guère pressé de déclencher l'assaut. Sans doute était-il accompagné de nombreux hommes et savait-il que Morane et ses compagnons ne lui échapperaient pas.

— Nous pouvons toujours retourner en arrière, dit Clairembart. Mieux vaut abandonner la partie plutôt que de courir de nouveaux risques…

Dans les ténèbres, Bob secoua la tête et serra les dents.

— Rien à faire, dit-il. Ce ne sera pas ce chacal qui nous fera reculer. D'ailleurs, nous ne pouvons lui abandonner le Livre d'Or. Il le fondrait aussitôt pour en faire des lingots. Il est de notre devoir de l'en empêcher…

Ni Clairembart, ni Bill ne trouvèrent à redire à ces paroles, prouvant ainsi qu'ils partageaient bien l'avis de Morane.

À ce moment, la voix de Higgins retentit à nouveau.

— Qu'avez-vous décidé, Commandant Morane ? Si, après avoir fait dérober le carnet de Lindsom, j'ai pu trouver le chemin du

plateau, je ne connais cependant pas l'emplacement du temple contenant le Livre d'Or. Voilà ma dernière offre. Vous me conduisez au temple en question, et le professeur y photographie le texte du Livre d'Or. Ensuite, nous ramenons celui-ci à Cuidad Tobago, le fondons en lingots et partageons en deux parts égales. Ainsi, le professeur aura son précieux texte et nous l'or, et tout le monde sera content…

De la part de Higgins, cela pouvait passer pour une proposition honnête. Pourtant, elle n'obtint aucune réponse de la part de Bob et de ses compagnons.

Au bout de quelques secondes, la voix de Higgins s'éleva encore.

— Alors, Commandant Morane, que décidez-vous ?

— Ceci ! cria Bob.

Il pressa sur la détente de sa carabine. Presque aussitôt, une violente décharge fit écho à la détonation et les balles frappèrent les rochers avec des miaulements sinistres. Par bonheur, les trois explorateurs se trouvaient à l'abri derrière l'angle du tunnel et aucun d'eux ne fut touché.

Quand les échos de la fusillade se furent éteints, Bill Ballantine se mit à rire convulsivement.

— À présent, nous n'avons plus guère le choix, dit-il. Les hostilités sont définitivement ouvertes, et n'oublions pas que les types d'en face possèdent des Tommy-guns…

Les minutes s'écoulèrent, longues comme des siècles semblait-il. Les armes à la main, Morane, Clairembart et Ballantine attendaient un assaut qui ne venait pas. Finalement, Bill, que ce long silence oppressait, dit à l'adresse de Morane :

— Eh, Commandant, cette comédie va-t-elle durer encore longtemps ? Je commence à me sentir des fourmis dans les jambes, et vous savez que je n'aime guère ces bestioles… Pourquoi ne tenterions-nous pas une sortie ?

— Pour nous faire faucher par les mitrailleuses… Non, merci… Il doit y avoir une autre solution…

— Le tout serait de la trouver, cette solution, intervint Clairembart.

Bob ne répondit pas tout de suite. Depuis un moment, un plan se dessinait dans son esprit, mais il n'osait en faire part à ses amis de peur de leur communiquer un faux espoir.

— Écoutez, dit-il finalement d'une voix à peine perceptible. Peut-être vous souvenez-vous de ce trou dans lequel une grande chauve-souris s'est engouffrée tout à l'heure. Ce trou m'a semblé assez large pour livrer passage à un homme. Peut-être est-ce là l'amorce d'une galerie secondaire, beaucoup moins importante que celle-ci peut-être, mais qui nous permettrait d'échapper à nos agresseurs… Vous allez demeurer ici tous deux, pour tenir Higgins en respect. Pendant ce temps, j'irai explorer la galerie en question, pour voir où elle aboutit. Ensuite, si elle nous offre la moindre chance de salut, je reviendrai vous chercher…

Un silence total succéda à ces paroles. Puis Clairembart murmura :

— La chance vaut d'être tentée, dit-il. Je ne vois d'ailleurs pas d'autre solution, à part celle bien sûr de rebrousser chemin. Dans ce cas d'ailleurs, Higgins se lancerait aussitôt à nos trousses, puisque nous connaissons l'emplacement du temple, sous le tertre en forme de cône tronqué, et que lui l'ignore… Allez explorer cette galerie, Bob – si c'est bien d'une galerie qu'il s'agit. Pendant ce temps, nous tiendrons Higgins en respect…

Sans ajouter une seule parole, Morane, emportant seulement sa carabine et une botte de torches, se mit à suivre en tâtonnant la paroi du couloir. Quand il fut arrivé à bonne distance, il alluma l'une des torches et tenta de retrouver l'ouverture dans laquelle la chauve-souris avait disparu. Il n'eut aucune peine à y parvenir. Le trou s'ouvrait à hauteur d'homme et, quand Morane en approcha sa torche, la flamme se coucha comme sous l'effet d'un souffle violent.

« Pas d'erreur, pensa Bob, cette galerie doit mener quelque part. Si elle se terminait en cul-de-sac, l'air ne passerait pas… »

Il enfonça sa torche dans une fissure, à proximité du trou. Ensuite, s'agrippant au rebord de pierre, il se hissa et se laissa basculer en avant. À demi engagé dans l'ouverture, il récupéra sa torche et se mit à progresser en rampant le long d'un étroit boyau. Celui-ci semblait se prolonger indéfiniment dans les entrailles du roc et, parfois, des animaux visqueux et rampants fuyaient devant le Français.

Pendant une dizaine de minutes environ, Morane continua à progresser de la sorte. Finalement, le boyau s'étant

considérablement élargi, il put se redresser et avancer à demi courbé. Une seule chose chagrinait Morane. Au lieu de s'élever, le sol du couloir allait en s'abaissant régulièrement. « Si cela continue, pensa Bob, je vais aboutir sous le niveau du lac intérieur, et les eaux d'infiltration envahiront le passage… »

Morane ne se trompait guère. Au bout de quelques nouvelles minutes de marche, la galerie déboucha sur une sorte d'étroite terrasse dominant une vaste caverne inondée.

Levant sa torche très haut au-dessus de sa tête, Morane tenta d'apercevoir l'autre extrémité de la salle, mais sans y parvenir. Il tira alors de sa poche la puissante torche électrique qui ne le quittait jamais et en dirigea le faisceau droit devant lui. Il lui sembla que là-bas, très loin, un grand escalier s'amorçait mais, à cette distance, la lumière de la lampe perdait beaucoup de sa force, et il ne pouvait être certain qu'il ne s'agissait pas de quelque curieuse formation calcaire.

— Le plus simple serait d'aller y voir, murmura-t-il.

Avec soin, il remisa la torche électrique et s'avança vers l'eau. À sa grande surprise, celle-ci lui montait à peine jusqu'à mi-cuisses, et le sol de la vaste salle souterraine semblait parfaitement plat.

Tâtant précautionneusement le sol du bout du pied, Morane commença alors à avancer vers l'autre extrémité de la caverne. Il progressait sans peine, freiné seulement par la résistance de l'eau. Au-dessus de sa tête, de grandes chauve-souris, effarouchées par la lumière de la torche, tournoyaient en battant frénétiquement des ailes.

Cette progression amphibie ne dura guère longtemps. De façon fort vague d'abord, le fond de la salle apparut, noyée encore par les ténèbres. Puis, les détails se précisèrent, et Morane dut se rendre à l'évidence. Un escalier monumental, composé d'énormes blocs de pierre joints sans ciment, s'amorçait là et menait à un large porche découpé à même le roc. De chaque côté de l'escalier, des statues de pierre aux formes rongées par l'humidité, montraient leurs masques de démons et, tout autour du porche, des sculptures grimaçantes, parmi lesquelles Bob reconnut la tête de serpent du dieu Kukulkan, avançaient leurs mufles de gargouilles.

Certes, ce n'était guère la première fois que Bob se trouvait en présence de vestiges d'un lointain passé. Pourtant, il se trouvait saisi d'une étrange angoisse teintée de respect. Tout comme si ce passé allait soudain se mettre à revivre, pour l'emprisonner, lui homme du vingtième siècle, dans un univers hostile, dominé par la peur.

Morane ne mit cependant pas longtemps à retrouver son sang-froid. D'un pas assuré, il se mit à gravir les marches et s'engagea sous le porche. Là, un nouveau couloir s'amorçait. Mais ce n'était plus à présent une simple galerie creusée dans le roc, car le sol et les murs étaient faits de gros moellons rectangulaires joints sans ciment. À partir de ce moment, Morane ne devait plus guère cesser d'aller d'étonnement en étonnement. Suivant le couloir, il déboucha dans une autre salle, encombrée, elle, d'urnes funéraires dont certaines, brisées, laissaient échapper des ossements. De tous côtés, d'autres couloirs s'amorçaient. Afin de ne pas s'égarer, Bob emprunta le passage s'ouvrant juste en face de celui qu'il venait de quitter. Mais, dès les premiers pas, il ne put réprimer un frisson d'horreur. Tout le long des murailles, d'innombrables momies se trouvaient enchaînées, en une double file. Certaines étaient accroupies, les bras pendant entre leurs genoux décharnés, dans une attitude de complète prostration. Quelques-unes demeuraient debout, raides comme si elles avaient été sculptées dans le bois ; appuyées à la muraille, elles semblaient poursuivre quelque rêve de grandeur.

Une fois encore, Morane frissonna.

— Les derniers Mayas, murmura-t-il. Les derniers Mayas…

Il s'approcha d'une des momies et se rendit compte que les carcans et les chaînes la retenant à la muraille étaient forgés dans de l'or pur. Continuant à avancer, Bob déboucha bientôt dans une seconde salle, au milieu de laquelle s'ouvrait un petit bassin plein d'eau. Derrière ce bassin, il y avait un trône de pierre, sur lequel une autre momie, parée de bracelets et de pectoraux d'or enrichis de pierres précieuses, était assise. Cependant, cette momie offrait la particularité d'être décapitée. Sa tête, séparée des épaules, avait roulé au pied du trône et, tout près, on pouvait apercevoir une lourde tiare, également d'or enrichi de pierreries.

Et, soudain, Morane reconstitua le drame qui, jadis, s'était déroulé là. Quand, quatre siècles plus tôt, peu après la conquête de l'empire aztèque, Cortès était descendu vers le sud, le Grand Prêtre des Mayas, peu soucieux de voir les richesses de son peuple tomber aux mains des Espagnols, s'était enfui avec un certain nombre de ses sujets, pour gagner ce plateau perdu en pleine jungle. Là, profitant des nombreuses cavernes creusant la montagne, il avait fait installer cette cité souterraine. Plus tard, à la fin de sa vie, il avait obligé ses sujets à s'enchaîner eux-mêmes, sans doute sous l'influence d'une quelconque drogue, aux murs du grand couloir. Ensuite, il était venu s'asseoir sur ce trône et, richement paré, il avait attendu la mort… L'atmosphère des souterrains avait ensuite contribué à la momification des corps…

L'image de ce suicide collectif effrayait Morane. Il demeurait cependant bien dans l'esprit de ce peuple maya qui, sans cesse au cours de son histoire, semblait avoir été poursuivi par une terrible malédiction, jusqu'à se transformer en une race de bâtisseurs errants. Poussés par on ne savait quelle panique, les Mayas n'avaient cessé de parsemer leur chemin de cités mortes, tout comme, pour retrouver sa route, le Petit Poucet de la légende semait derrière lui des cailloux blancs.

Avec impatience, Bob inspectait les parois de la salle, mais celle-ci ne semblait guère posséder d'autre issue. Il s'apprêtait à regagner la première salle afin d'explorer un autre couloir qui, peut-être, le conduirait au fameux temple renfermant le Livre d'Or, quand il tomba en arrêt devant le bassin creusé au milieu de la salle. Tom Drake, dans son récit, parlait lui aussi d'une sorte de puits sans margelle, rempli d'eau jusqu'au bord et occupant le centre du temple. Pourtant, Morane n'apercevait nulle part les géants de pierre, ni l'auge contenant le livre. Assurément, il devait s'agir là d'un autre puits et d'une autre salle.

Sans insister davantage, Morane allait s'en retourner vers ses compagnons, quand une grande chauve-souris se mit soudain à tournoyer autour de lui. Il voulut la chasser, mais un faux mouvement lui fit lâcher sa torche qui, tombant dans le bassin, s'éteignit.

Plongé soudain dans les ténèbres, Morane s'apprêtait déjà à allumer sa lampe électrique quand, tout à coup, il s'immobilisa.

Devant lui, l’eau du puits luisait faiblement, tout comme si, au fond, une lumière venait de s’allumer.

*
* *

Durant de longues secondes, Bob était demeuré ainsi, dans les ténèbres, à contempler le grand cercle luminescent du bassin. Il ne pouvait s’agir là d’un phénomène de phosphorescence, car la lueur était rougeâtre. Par conséquent, ce ne pouvait être celle du jour non plus. De quoi s’agissait-il alors ? Dans toute cette histoire, Morane allait sans cesse d’étonnement en étonnement, tout comme s’il se trouvait plongé en pleine fantasmagorie. Il y avait eu tout d’abord cette longue marche sous la montagne, puis l’apparition inattendue de Higgins, la découverte de cette vieille cité souterraine, avec ses temples, ses sculptures grimaçantes, ses momies attachées aux murailles par des chaînes d’or, et maintenant cette inexplicable lumière venant du fond de l’eau…

Bob s’était penché au-dessus du bassin tentant de distinguer la source de la mystérieuse lueur, mais sans y parvenir…

— Il me reste une chose à faire, murmura-t-il. Piquer une tête là au fond pour aller me rendre compte…

Ce plongeon dans l’eau glacée ne l’enthousiasmait qu’à demi mais, maintenant, sa curiosité se trouvait éveillée, et rien, il le savait, ne pourrait le faire reculer.

Il tira une branche d’ocote de la botte qu’il avait emportée avec lui et l’alluma à l’aide de son briquet à amadou. Ensuite, il ficha la torche dans un interstice du pavement et se déshabilla, gardant seulement son caleçon. Il s’approcha alors du bassin et, après avoir respiré profondément et rapidement pour bien s’oxygéner l’organisme, se laissa couler dans l’eau. Celle-ci était glacée, et Bob, malgré son habitude de la plongée, sentit une insurmontable angoisse l’étreindre. Pourtant, au bout de quelques secondes, il atteignit le fond du puits et, comme la lueur semblait venir de la gauche, il nagea dans cette direction, pour s’engager dans une sorte de conduit horizontal. Au fur et à mesure qu’il avançait, la lumière se précisait.

Au bout d'une dizaine de mètres, un nouveau puits vertical s'offrit à Morane et celui-ci gagna en hâte la surface. Aussitôt, la stupéfaction l'empoigna. Il se trouvait dans une vaste salle éclairée par des flambeaux et tout autour de laquelle des géants de pierre, hauts de six mètres, semblaient monter la garde. Cette fois, Morane ne douta plus de se trouver dans le temple où était entreposé le Livre d'Or. Le puits, en forme de U permettait de passer d'une salle à l'autre, et la lumière qu'il avait aperçue était celle de ces torches brûlant là, inexplicablement.

S'étant hissé hors du bassin, Morane entreprit de visiter le temple. Parmi les statues, il reconnut Kukulkan, le grand dieu-serpent, Chac, le dieu de la pluie, et quelques autres encore, dont les noms lui échappaient. Sur la muraille, face au dieu-serpent, un objet brillant attira l'attention de Bob. Il s'approcha et remarqua qu'il s'agissait d'une corne d'argent solidement scellée dans la pierre, à environ deux mètres du sol. Tout autour, des traînées noirâtres tâchaient la muraille, tout comme si un liquide épais avait coulé là, pour sécher et, au cours des ans, pénétrer la pierre elle-même. « Du sang, pensa Morane. C'est à cette corne sans doute que les prêtres mayas accrochaient les victimes immolées en l'honneur de leurs dieux… »

Continuant son inspection des lieux, Bob ne tarda pas à tomber en arrêt devant une grande auge de pierre. Aussitôt, son cœur se mit à battre sur un rythme accéléré. Le Livre d'Or !… Il était là. Une centaine de grandes plaques d'or pur, pesant peut-être dix kilos chacune. Une tonne d'or dont il n'y avait qu'à s'emparer. C'était la richesse à portée de la main, l'assurance de pouvoir désormais mener une vie exempte de tout souci, de toute inquiétude…

Cependant, l'allégresse de Morane tomba vite. Voilà qu'il pensait comme un quelconque Samuel Higgins. Certes, il venait de découvrir un trésor, mais celui-ci appartenait à la science et, plus que la matière elle-même, c'était le message qui importait… Morane se demandait d'ailleurs si, réellement, il n'y avait qu'à s'emparer du Livre d'Or. Que signifiait cette propreté régnant partout dans le temple, comme si quelqu'un le nettoyait chaque jour avec amour ? Et ces flambeaux, qui les avait allumés ? Higgins ? Si celui-ci les avait allumés, il aurait en même temps découvert le Livre d'Or…

Alors, soudain, des profondeurs du roc, une musique barbare monta. Bruits de fifres et de tambours, qui se rapprochaient sans cesse. Bob se souvint que Lindsom avait dit à Clairembart avoir entendu une musique semblable. Déjà, la peur s'installait en lui. Il était seul, nu et sans armes, livré à quelque redoutable menace. En même temps, il pensa à ses compagnons demeurés là-bas, dans le tunnel, aux prises avec Higgins et sa troupe de forbans. Depuis un moment, empoigné par le mystère au sein duquel il se débattait, Bob avait cessé de penser à eux mais, à présent, leur souvenir lui revenait, lancinant.

Plus que la peur, ce souvenir poussa Morane à revenir vers le bassin. Le bruit des fifres et des tambours était à présent tout proche. Bob se laissa couler au fond du puits et se mit à nager vers l'autre salle. Là, il s'habilla en hâte, récupéra ses armes et son paquet de torches et s'apprêta à refaire en sens inverse le chemin parcouru tout à l'heure. Il longea en hâte le couloir aux momies, traversa la salle aux urnes funéraires, enfila le second couloir et déboucha au sommet de l'escalier monumental. Là, il se retourna. Depuis qu'il avait quitté la salle du trône, il avait en effet l'impression d'être suivi. Comme si une mystérieuse présence s'était attachée à ses pas.

Et cette présence était là, dans le couloir. Trop loin pour qu'il puisse la détailler à la lueur de la torche. C'était une silhouette imprécise, semblant suspendue dans l'air, un peu à la façon d'un fantôme. Morane abaissa la torche et se prit à sourire. Le fantôme possédait des pieds, et ceux-ci touchaient bien le sol.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il en espagnol.

Aucune réponse ne lui parvint. Le fantôme demeurait immobile. Morane tira son revolver et avança de quelques pas en direction de l'ombre.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il encore.

À ce moment, la terre trembla. Le couloir parut se replier sur lui-même à la façon d'un gigantesque accordéon. Quelque chose atteignit Morane à la tête, et il tomba en avant, dans un grand trou noir dont, semblait-il, il ne devait jamais atteindre le fond…

Chapitre XI

Bob Morane se trouvait ligoté, impuissant, au tronc d'un palmier. Devant lui, Samuel Higgins se tenait auprès d'un énorme creuset sous lequel brûlait un grand feu. Près du creuset, les plaques composant le Livre d'Or étaient entassées. Sur le visage maigre du forban, une expression démoniaque se lisait, et un rictus féroce crispait ses lèvres minces.

Higgins se baissa, saisit une des plaques d'or et la posa sur le bord du creuset, prêt à l'y faire basculer. Morane se tordit dans ses liens.

— Non, cria-t-il. Pas cela… Ne faites pas cela… Ce livre est sacré… En le détruisant, vous commettez une infamie…

Le forban ricana, et une lueur féroce brilla dans ses yeux pâles.

— Je vais faire fondre ces plaques une à une, Commandant Morane, puis couler l'or en lingots. Vous assisterez à toute l'opération. Puis je vous tuerai…

D'une secousse, Higgins fit basculer la plaque dans le creuset.

— Ne faites pas cela, cria encore Morane. Vous commettez un sacrilège…

La sueur coulait le long de son front mais, fait curieux, elle lui semblait fraîche et bienfaisante.

Morane ouvrit les yeux. Higgins, le foyer, le creuset et le Livre d'Or avaient disparu, pour faire place à une pénombre épaisse. Dans cette pénombre, un visage se dessina. Un visage qui paraissait pâle sur un fond de ténèbres et dans lequel deux grands yeux brillaient comme des diamants noirs.

Où donc Bob avait-il déjà vu ce visage ?

Et soudain, il se souvint. C'était dans sa chambre de l'hôtel « Quetzal », à Cuidad Tobago. Il revoyait le jeune garçon penché sur une de ses valises ouverte sur le lit, puis le poignard se plantant dans la porte, à quelques centimètres à peine de son oreille, et enfin la longue chevelure se déroulant en vagues bleutées sur les épaules de l'enfant. À présent, il savait. Ce visage penché sur lui était celui de la petite voleuse de Cuidad Tobago.

Morane sursauta. Comment était-elle venue là ? Et qu'y faisait-elle ?… Il ne chercha pas pour l'instant à trouver une réponse à cette double question. La jeune fille lui versait de l'eau sur le front, et c'était cette eau qui, tout à l'heure, au sortir de son rêve – mais était-ce bien un rêve, ou du délire ? – lui avait procuré cette sensation de fraîcheur. À présent, le sommet de son crâne lui faisait mal, comme s'il avait été assommé.

Bob tourna la tête et regarda autour de lui. Il était allongé sur la plus basse marche de l'escalier monumental, au bord du lac souterrain. Une torche allumée était plantée dans une fissure et, plus haut, Morane distingua de gros moellons qui, sans doute, après s'être détachés de la voûte du couloir, avaient roulé le long des marches.

Et, soudain, Bob se souvint. Le corridor aux momies, la salle du trône, le Livre d'Or, l'étrange musique venant il ne savait d'où, puis cette Présence attachée à ses pas, la secousse sismique et sa chute dans le néant. Une pierre détachée de la voûte l'avait frappé à la tête et l'avait assommé. Mais que faisait la petite voleuse dans toute cette histoire ? Était-ce elle, cette ombre qui le suivait à travers les couloirs ?

Bob tenta de se redresser, mais la jeune fille l'en empêcha.

— Non, dit-elle, toi… blessé. Rester couché…

— Qui êtes-vous au juste ? interrogea Morane.

Elle sourit. Un sourire de petite fille, ce qu'elle était encore en réalité.

— Moi Loomie, fit-elle. Moi… habiter ici…

D'un mouvement de la tête, elle montrait le couloir menant à la cité souterraine.

Morane sursauta. Était-elle une Maya gardienne du Livre d'Or ? Il ne le pensait pas. Loomie devait être une Indienne Lacandon. Mais pourquoi habitait-elle la cité souterraine et que faisait-elle, deux mois plus tôt, à Cuidad Tobago ? Pourquoi aussi l'avait-il surprise en train de fouiller ses bagages ?

— Vous n'essayez plus de me tuer à présent ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non… Maintenant Loomie savoir toi pas un voleur… Toi pas vouloir Livre d'Or pour fondre… Toi avoir dit Livre d'Or sacré…

Morane comprit que, dans son délire, il avait sans doute parlé à voix haute, et en espagnol. La jeune fille, en entendant les paroles qui étaient censées s'adresser à Higgins, avaient ainsi eu connaissance des véritables intentions du Français. Ce dernier se souvint alors des paroles prononcées par Loomie à l'hôtel « Quetzal », quand il l'avait traitée de « petite voleuse ». Ces paroles étaient quelque chose comme : « Moi pas une voleuse… Toi, un voleur… » Tout d'abord, le sens de ces phrases avait échappé à Morane, mais, à présent, il comprenait qu'elles se rapportaient au Livre d'Or. La jeune fille avait traité Morane de voleur simplement parce qu'elle savait qu'il voulait s'emparer du livre… Cette fois, Bob évita de se poser de nouvelles questions qui, il le savait, demeureraient, du moins pour l'instant, sans réponses.

Une idée s'imposait à présent, avec de plus en plus de force, à Morane. Ses amis… Qu'étaient-ils devenus ? Depuis combien de temps était-il couché là et que s'était-il passé pendant son absence ? Bob se redressa, malgré l'insistance de Loomie qui, à tout prix, voulait qu'il demeurât couché.

— Toi blessé, disait-elle. Toi rester couché…

Avec force, Morane écarta les mains de la jeune fille, posées sur ses épaules. Puis il tira une petite trousse pharmacie de la poche de sa veste et avala coup sur coup deux comprimés d'aspirine et un autre d'atébrine. Le goût amer de cette médecine le fit grimacer ; il se pencha vers l'eau venant battre l'escalier et en avala une longue gorgée. Ensuite, il se mit debout et récupéra sa carabine tombée un peu plus loin. Il prit alors la torche et pénétra dans l'eau.

Loomie lui agrippa le bras.

— Où toi aller ? demanda-t-elle dans son mauvais espagnol.

Bob tendit le bras vers l'autre extrémité du lac souterrain.

— Là-bas, fit-il. Rejoindre mes amis…

La jeune fille entra dans l'eau à son tour et arracha le flambeau des mains de Morane.

— Loomie aller avec toi…

Bob haussa les épaules. Si elle voulait l'accompagner, il ne pouvait rien y faire, et il n'avait guère de temps à perdre en de vaines discussions. Il se détourna et se mit en marche à travers le lac, sans se soucier si Loomie le suivait ou non. La lumière de la

torche lui apprit cependant que la jeune fille s'était réellement attachée à ses pas.

*
* *

— Professeur !… Bill !…

L'endroit où Morane avait laissé ses amis était vide. Il les appela encore, à voix basse d'abord, puis de plus en plus fort, mais ni Clairembart ni Ballantine ne manifestèrent leur présence.

À l'aide de sa torche électrique, Bob inspectait le sol. Il y découvrit seulement une dizaine de longues flèches, grossièrement façonnées et dont l'extrémité était garnie de tampons d'herbes brûlées. Loomie s'approcha, porta l'extrémité de l'une des flèches à son nez et fit la grimace.

— Ça mauvaises herbes, dit-elle. Fumée endormir les gens…

Cette fois, Bob ne douta plus. Ses amis étaient prisonniers, morts peut-être. S'il était revenu plus tôt, au lieu de se laisser emporter par sa curiosité, il eût pu les défendre et les sauver…

Saisi par une soudaine colère, Morane se dressa et marcha vers la sortie du tunnel.

— Higgins ! cria-t-il. Montrez-vous…

Une fois encore, personne ne lui répondit. Il continua à avancer et, toujours suivi par la jeune Indienne, ne tarda pas à déboucher à l'air libre. Devant lui, le plateau s'étendait et, là-bas, au fond de son entonnoir, le lac central brillait, sous la lumière crue du soleil, telle une gigantesque émeraude.

Loomie désigna un point entre les arbres.

— Là-bas, dit-elle.

À l'endroit désigné par la jeune fille, un grand feu achevait de se consumer et, tout autour, on pouvait discerner quelques grossiers abris de branchages, des colis épars et aussi, plusieurs formes humaines étendues parmi les hautes herbes.

Déjà Morane s'était mis à courir vers ce qui devait être le camp de Higgins. Celui-ci présentait un aspect de totale désolation, comme s'il avait été l'objet d'une soudaine attaque. Une partie des corps étendus appartenaient à des métis, au nombre d'une dizaine : tous

avaient été tués à coups de flèches. Les autres corps étaient ceux d'Indiens de type lacandon, vêtus de longues chemises de coton blanc pareilles à celle portée par Loomie. Parmi ces corps, Morane ne devait pourtant pas découvrir ceux de Clairembart et de Bill, ni même celui de Higgins. Loomie, elle, s'était agenouillée près du cadavre de l'un des Indiens et s'était mise à pleurer doucement. Bob s'approcha et posa la main sur l'épaule de la jeune fille. Elle leva vers lui de grands yeux mouillés de larmes.

— Mon… frère, dit-elle. Les hommes blancs… qui veulent l'or… l'ont tué… Hommes blancs mauvais…

Mais Morane secoua la tête.

— Non, fit-il, tous les hommes blancs ne sont pas mauvais. Les hommes qui ont tué ton frère sont mes ennemis, et les ennemis de mes amis… Mes amis et moi ne voulons pas l'or pour l'or lui-même, mais pour le message des anciens Mayas qu'il nous apporte.

Loomie essuya ses larmes.

— Je sais, dit-elle. Toi et tes amis pas vouloir le mal… Mais Cham a appris aux hommes et femmes de ma race à haïr les hommes blancs…

— Cham ?… Qui est-ce ?…

La jeune Indienne tendit le bras vers un groupe de rochers se découpant au loin.

— Cham est mon grand-père, dit-elle. Lui maître de la vieille cité…

— Ton grand-père ?… Pourrais-je lui parler ?…

Une expression de frayeur intense apparut dans les yeux de Loomie.

— Lui parler ? Non… Il te tuerait. Cham a juré tuer tous les hommes blancs qui viendraient ici…

— Peut-être pourrais-je lui faire entendre raison, fit Bob.

À nouveau, la jeune fille eut un geste de dénégation.

— Non, fit-elle encore. Cham vieux, très malade… Avant de mourir, lui vouloir venger les anciens dieux… Les anciens dieux demandent du sang…

Morane frémit. Nulle part, il n'avait découvert les corps de ses amis, ni celui de Higgins d'ailleurs. Et si ceux-ci étaient tombés entre les mains de ce terrible et mystérieux Cham ? Et si ce dernier allait les mettre à mort ?… Bob se souvenait de ces flambeaux allumés

dans le temple souterrain, et de cette musique qui se rapprochait, se rapprochait sans cesse, préludant peut-être à quelque cérémonie cruelle.

La décision de Bob était prise. Il verrait ce Cham, lui parlerait, lui arracherait ses amis.

— Conduis-moi vers ton grand-père, Loomie, dit-il. Il faut que je lui parle. Sinon mes amis mourront…

Loomie secoua la tête…

— Moi pas te conduire, dit-elle. Cham te tuerait aussi. Loomie ne veut pas que tu meures. Loomie pas vouloir te voir suspendu à la corne d'argent, dans le temple des anciens dieux…

La corne d'argent ! Morane l'avait vue, en bas, dans le temple, avec tout autour, la marque des sacrifices. C'était donc à ce supplice que ses amis étaient condamnés.

— Je dois aller à leur secours, dit-il. Je dois aller à leur secours…

À ce moment, un long cri étouffé sembla monter des profondeurs de la terre. Un cri d'homme en proie à une indicible souffrance…

Chapitre XII

Après le départ de Morane, Clairembart et Ballantine étaient demeurés allongés derrière l'angle du tunnel. Un quart d'heure s'était écoulé, quand la voix de Higgins avait retenti à nouveau.

— Ne vous rendez-vous donc pas compte que votre situation est désespérée, Commandant Morane ? Vous ne pouvez sortir de la caverne et, si vous retournez sur vos pas, nous nous lancerons à votre poursuite. Nous sommes nombreux et bien armés, et vous seulement trois. Vous n'avez aucune chance de m'échapper. Vous m'entendez : aucune chance… Et je veux le Livre d'Or…

La sagesse dictait au savant et à Ballantine de garder le silence, mais le géant se laissa cependant emporter par sa fougue.

— Allez au diable, Higgins, cria-t-il d'une voix tonnante, ou venez nous chercher. J'aurais le plaisir de vous retourner comme une vulgaire peau de lapin…

Là-bas, il y eut un silence. Comme si Higgins prenait le temps de méditer ces paroles. Puis il demanda :

— Je me suis adressé au commandant Morane… Pourquoi ne me répond-il pas ?

La main sèche du professeur Clairembart se serra sur le bras de Ballantine.

— Taisez-vous, souffla-t-il.

Il y eut encore un long moment de silence.

— Pourquoi ne répondez-vous pas, Commandant Morane ? demanda encore le forban. Si, au compte de trois, je n'ai pas reçu votre réponse, nous vous attaquons…

— Qu'ils ne se gênent pas, murmura Ballantine. Je commence à en avoir assez de cette petite guerre des nerfs. Si ces cloportes attaquent, nous saurons les recevoir de belle façon. Depuis longtemps, j'ai envie de faire un beau carton…

Là-bas, la voix de Higgins se mit à égrener lentement :

— Un… Deux… Trois… Tant pis, Commandant Morane, vous l'aurez voulu…

Clairembart et Ballantine se tenaient prêts à faire feu, mais l'attaque attendue ne vint pas. Il y avait eu seulement une sorte de sifflement. Et une longue flèche enflammée vint frapper la paroi et roula à terre, dégageant une fumée épaisse. Presque aussitôt, Clairembart se mit à tousser.

— Éteignez cela, Bill, dit-il dans un hoquet. On dirait… que ces bandits veulent… nous enfumer…

Ballantine rampa vers la flèche au bout de laquelle un tampon d'herbes continuait à brûler doucement. Pourtant, il n'eut guère le temps de l'atteindre. Le crépitement sinistre des Tommy-guns éclata, obligeant le géant à s'immobiliser. Alors, d'autres flèches enflammées sifflèrent et, bientôt, une fumée âcre satura l'atmosphère du tunnel. Ballantine lui-même se mit à tousser. Tout comme l'archéologue, il avait appliqué un mouchoir contre sa bouche et ses narines mais, parfois, il se trouvait obligé de respirer, et alors la fumée emplissait ses poumons.

— Si je pouvais seulement… éteindre ces fichues herbes, cracha-t-il.

Mais le feu des mitrailleuses empêchait tout mouvement de sa part. Bill se tourna alors vers Clairembart.

— Hé ! Professeur… Faut nous tirer d'ici… Reculons…

Aucune réponse ne lui parvint. Bill tendit alors la main vers le savant, mais le corps qu'il toucha était inerte, comme celui d'un homme mort. Le colosse lui-même se sentait saisi d'une étrange torpeur. Il tenta de se mettre à genoux mais, à peine y fut-il parvenu qu'il retomba. Il avait l'impression d'avoir trop bu. Ses forces lui manquaient et il se sentait pris de vertiges. Une fois encore, il voulut se redresser, mais sans succès. Il demeura étendu sur le sol, le visage écrasé contre le roc, incapable de faire le moindre mouvement. Puis, lentement, une sorte de voile noir descendit sur lui, et il perdit connaissance…

*
* *

Le premier, Clairembart avait repris ses esprits. Lui et Ballantine se trouvaient étendus sur l'herbe, étroitement ligotés, non loin d'un

grand feu autour duquel on avait élevé de grossiers abris de branchages. Près d'un de ces abris, des caisses et des sacs étaient entassés. Un peu partout, des hommes aux faces patibulaires – pour la plupart des métis tirés sans doute des bas-fonds de Cuidad Tobago – vaquaient aux besognes du camp.

À son tour, Bill Ballantine ouvrit les yeux. Il grogna et se tortilla dans ses liens, mais ceux-ci tinrent bon.

— Quel est celui qui…

Aussitôt, il parut se souvenir et tourna vers Clairembart un visage tendu par la colère.

— Higgins, hein ?… fit-il d'une voix grinçante.

Le vieil archéologue hocha la tête affirmativement.

— Oui, fit-il, Higgins…

— Et le commandant, s'en est-il tiré ?

— Je l'espère, dit encore Clairembart. Il n'a pas reparu. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé. Je n'en suis pas certain mais, tout à l'heure, comme j'étais encore à moitié groggy, il m'a semblé que la terre tremblait…

Un gros rire secoua le colosse.

— Arrivé quelque chose au commandant ? Vous voulez rire, Professeur… Ce type-là est capable de plus d'un tour de force, allez, et je ne m'étonnerais pas si, d'un moment à l'autre, il ne reparaissait pour venir donner une jolie petite leçon à ce coquin de Higgins…

Clairembart ne répondit pas. Ses yeux semblaient s'être soudain fixés sur un point devant lui.

— Là-bas, regardez cet homme, fit-il.

Il désignait un métis s'affairant près de l'un des abris.

— Eh bien, demanda Ballantine, qu'a-t-il donc de particulier ?

— C'est mon voleur…

— Votre voleur ?

— Oui. C'est lui qui, à la porte de l'hôtel « Quetzal », m'a dérobé le carnet de Lindsom…

Une expression mi-grave, mi-plaisante, apparut sur le visage de Ballantine.

— Et vous croyiez que le lascar en voulait à votre argent, n'est-ce pas Professeur ? Il était envoyé par Higgins, tout simplement… À ce qu'il me semble, le Higgins en question nous a roulés dans les

grandes largeurs… Mais le voilà qui s'amène de notre côté. Peut-être allons-nous savoir ce qu'il nous veut…

Jusqu'à ce jour, ni Clairembart, ni Ballantine n'avaient rencontré Samuel Higgins mais, à la description que leur en avait faite Morane, ils le reconnurent aussitôt.

Quand il s'approcha de ses prisonniers, Higgins avait un mauvais sourire sur son long visage maigre.

— Content de vous voir revenus à vous, fit-il d'une voix sarcastique. J'ai pas mal roulé ma bosse à travers cette fichue jungle, et je connais les plantes dont la fumée endort… Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas capturé le célèbre commandant Morane. Vous aurait-il abandonnés à votre triste sort ?

Un petit rire sec, celui de Clairembart, répondit à Higgins.

— Abandonnés ?… fit le vieil archéologue. Vous ne connaissez pas notre ami Bob, Higgins. Il a réussi à vous échapper, tout simplement et, pas avant longtemps, il se manifestera…

— Ouais, acheva Ballantine. Et quand le commandant sera là, Higgins, vous regretterez le temps où vous jouiez les cancres sur les bancs de l'école primaire…

Le ricanement de Higgins fit penser au bruit d'une scie circulaire attaquant un bois dur.

— Vous avez tort de surestimer votre ami, dit-il, et aussi de me sous-estimer… Jusqu'à présent, je n'ai guère trop mal mené ma barque, avouez-le. Quand le commandant Morane eut repoussé mes offres d'association, j'ai chargé mon ami Alvarez, ici présent – Higgins désignait le métis dans lequel Clairembart avait reconnu son voleur de Cuidad Tobago – de soustraire au professeur le carnet de cet infortuné Lindsom, carnet dont la presse avait abondamment parlé à l'occasion de votre départ. Alvarez est un habile pickpocket, et il s'est parfaitement acquitté de sa mission. J'ai appris alors votre naufrage au-dessus de la forêt vierge. Persuadé que cela dissimulait une quelconque manœuvre de votre part, manœuvre destinée à dissimuler votre vrai départ, je me suis à mon tour mis en route, par étapes forcées. Je supposais que vous aviez déjà atteint le plateau et découvert le Livre d'Or, et je comptais vous empêcher de ramener celui-ci à Cuidad Tobago. Quand j'arrivai au plateau, non seulement je ne découvris pas votre trace mais, en outre, je me rendis compte

que le passage avait été bloqué par un récent tremblement de terre. J'empruntai alors la seule voie possible permettant d'accéder au sommet : celle de la rivière. Pendant plusieurs jours, nous cherchâmes en vain le temple secret, dont la carte de Lindsom ne révélait pas la situation exacte. C'est alors que, hier, des veilleurs postés au bord de la falaise m'avertirent de votre approche. Je vous vis emprunter, vous aussi, le chemin de la rivière, et je n'eus plus alors qu'à attendre votre sortie… Vous connaissez la suite… Jusqu'à présent, avouez-le, la chance ne m'a guère trop mal servi…

— La chance est une girouette, remarqua Clairembart, et elle tourne à tous les vents…

— Elle ne tournera pas cette fois-ci, Professeur. Je voulais que le commandant Morane me renseigne l'emplacement exact du temple. Mais vous devez le connaître, vous aussi…

Clairembart ne répondit pas. Pour accéder au temple, il fallait trouver le tertre en forme de cône tronqué. Du sol, cela devait se révéler difficile, car il fallait explorer presque mètre par mètre toute l'étendue du plateau. Pourtant, Morane et lui avaient, du haut des airs, repéré le tertre de façon fort précise, et c'était là leur seul avantage sur Higgins.

— Pour trouver le temple, dit l'archéologue, il faut découvrir le tertre sous lequel il est dissimulé. De ce côté, Lindsom ne nous a laissé aucun indice, et nous sommes condamnés à chercher, tout comme vous…

Le visage de Higgins se durcit soudain et ses yeux pâles brillèrent d'une lueur mauvaise.

— Vous mentez, dit-il. Je sais que vous mentez… Le commandant Morane et vous avez survolé la région. Vous n'avez guère manqué de repérer le tertre en question…

Le vieux savant se mordit les lèvres. Higgins se révélait plus habile qu'il ne l'avait tout d'abord pensé. Il haussa les épaules.

— Si vous voulez connaître l'emplacement du tertre, dit-il, cherchez-le vous-même…

Le forban fit un pas en avant, et un grognement de colère lui échappa.

— Vous connaissez cet emplacement, dit-il, et vous allez me le révéler…

— Sans doute, pour cela, allez-vous m'injecter une bonne dose de sérum de vérité, se moqua Clairembart.

Higgins parut soudain recouvrer tout son sang-froid.

— Non, Professeur, répondit-il, je ne ferai pas usage de sérum de vérité, comme vous dites… Personnellement, je préfère la bonne vieille méthode consistant à chauffer les pieds du patient. Il y a justement là un excellent feu, et les tisons enflammés ne manquent guère…

Le corps de Clairembart se raidit soudain comme si, déjà, il sentait la brûlure des flammes. Tout doucement cependant il se détendit.

— Je suis un vieil homme, Higgins, dit-il d'une voix ferme, et j'ai pas mal souffert au cours de mon existence. Cela m'a donné une certaine force de résistance face à la douleur… Vous pouvez me torturer. Je ne parlerai pas, et vous le savez bien…

Pendant de longues secondes, Higgins demeura à considérer son prisonnier.

— Non, dit-il finalement, la douleur ne vous fera pas parler. Votre douleur tout au moins… Mais en sera-t-il de même de la douleur de quelqu'un d'autre ? Que feriez-vous si je faisais torturer votre ami Ballantine sous vos yeux ?

Le coup porta. La barbiche du professeur se mit à frémir, ce qui était chez lui un signe d'intense émotion, et son visage, si rose d'habitude, sembla se ratatiner.

— Ne vous laissez pas aller, Professeur, dit Ballantine. Cet échalas pourrait me brûler jusqu'aux os qu'il ne m'arracherait même pas une plainte. Dans le fond, voyez-vous, notre ami Higgins n'est qu'un lâche. Il joue les fiers-à-bras devant deux hommes ligotés. Pourtant, il devait paraître bien moins sûr de lui quand le commandant lui a collé cette châtaigne, à Cuidad Tobago…

Tous les traits du visage de Higgins se crispèrent soudain pour lui conférer une sorte d'expression démoniaque, d'une férocité inouïe. Il se tourna vers le métis auquel, tout à l'heure, il avait donné le nom d'Alvarez, et, lui désignant le colosse, jeta entre ses dents serrées :

— Chauffez-lui donc un peu les pieds… Nous verrons si monsieur Ballantine est aussi courageux qu'il veut bien l'affirmer…

Un sourire cruel retroussa les lèvres épaisses d'Alvarez et, dans son visage sombre, ses dents brillèrent comme celles d'un loup. Il

s’approcha de Bill, dans l’intention évidente de le dépouiller de ses chaussures mais, au moment où il allait l’atteindre, le géant replia soudain ses genoux vers sa poitrine. Ses pieds entravés, projetés avec violence, atteignirent Alvarez en pleine poitrine. Le métis, soulevé de terre, alla s’affaler dans le feu. Il se releva aussitôt et, avec rage, arracha sa chemise, qui commençait à s’enflammer.

— Tu vas me payer cela, chien de gringo, jeta-t-il.

D’un geste rapide, il porta la main à sa ceinture et tira un long poignard à double tranchant. Un rictus féroce relevait les coins de ses lèvres et le meurtre se lisait dans ses yeux sombres.

— Je vais te découper la peau en lanières, grinça-t-il encore, jusqu’à ce que tu meures…

Alvarez s’élança vers Ballantine mais, au moment où il allait l’atteindre, il y eut un bref sifflement, puis un choc mat. Le métis s’arrêta en pleine course, une expression d’intense surprise peinte sur son visage. Puis, son bras retomba le long de son corps et le poignard roula sur le sol. Alors, le métis tomba d’une pièce, la face contre terre. Il avait une longue flèche plantée dans la nuque.

Chapitre XIII

Clairembart, Ballantine, Higgins et les hommes de sa troupe considéraient avec horreur le corps inanimé d'Alvarez et, surtout, cette flèche qui venait de lui donner la mort.

Tout d'abord, un nom était venu à l'esprit de l'archéologue et de Bill : Morane ! Mais, vite, ils avaient écarté cette pensée. Bob n'aurait certes pas agi de cette façon. En outre, il était armé d'une carabine et d'un revolver et n'avait nulle raison de se servir d'un arc.

Autour des deux Européens, les hommes d'Higgins avaient saisi leurs fusils et Higgins lui-même une mitraillette. Tous scrutaient les épais buissons entourant le camp et, soudain, de ces buissons, une grêle de flèches s'abattit. La plupart des métis n'eurent guère le temps de se servir de leurs armes ; déjà, ils gisaient frappés à mort dans les hautes herbes. Quelques-uns ouvrirent le feu, mais ils furent touchés à leur tour par les flèches infaillibles.

Higgins restait seul debout maintenant. Rapidement, il pivota sur lui-même, tentant de creuser du regard l'épaisseur des buissons pour voir d'où venait la menace. Ses dents s'entrechoquaient de terreur et ses mains communiquaient leur tremblement à la mitrailleuse.

Et soudain, il hurla :

— Mais venez donc !… Venez donc…

Cet appel fut entendu. Des buissons, une vingtaine d'hommes vêtus de longues robes blanches, jaillirent soudain et se précipitèrent sur Higgins. Celui-ci ouvrit le feu, et plusieurs assaillants tombèrent. Les autres cependant ne reculèrent pas. L'un d'eux assaillit le forban par-derrière et, brandissant un solide gourdin, le frappa à la nuque. Higgins lâcha sa mitrailleuse et s'écroula, assommé.

Toujours étendus sur le sol, étroitement ligotés, Clairembart et Ballantine avaient assisté, impuissants, à ce drame rapide. À présent, ils pouvaient détailler à leur aise les nouveaux venus. De taille moyenne, avec le faciès nettement indien et de longs cheveux noirs, ils appartenaient selon toute apparence à la famille des

Lacandons. Pourtant, il y avait chez eux une propreté, une noblesse dans le maintien qui n'étaient guère habituelles à ce peuple des forêts. Ces Lacandons semblaient se souvenir d'être les descendants des Mayas, dont la haute civilisation avait jadis régné sur toute l'Amérique Centrale, depuis le sud de l'actuel Mexique jusqu'à Panama.

Pourtant, si Clairembart, poussé par son esprit scientifique, pouvait s'attarder à de telles remarques, Ballantine, lui, nourrissait des inquiétudes plus directes.

— Que vont-ils faire de nous ? demanda-t-il.

Le savant hocha la tête dubitativement.

— Vous remarquerez, Bill, qu'ils ont seulement tué les métis. Higgins, vous et moi sommes des Blancs, et ils nous ont épargnés. Pourquoi ? Pas par bonté d'âme, croyez-le… Sans doute nous réservent-ils pour nous sacrifier en l'honneur des anciens dieux…

— Nous sacrifier ? demanda Ballantine. Vous ne voulez pas dire qu'ils vont nous tuer ?

— Je ne certifie rien, mon vieux Bill. Je suppose, tout simplement… Ah, les Mayas s'y entendaient pour varier leurs supplices ! À chaque dieu, une méthode différente. S'il s'agissait de Kukulkan, on ouvrait la poitrine du patient à l'aide d'un couteau d'obsidienne et on lui arrachait le cœur pour l'offrir, encore palpitant, en offrande au soleil. Pour Chac, le dieu de la pluie et des récoltes, la victime était écorchée vivante, et sa peau servait à revêtir un mannequin de bois représentant le dieu…

Avec fureur, Ballantine chercha à se libérer de ses liens.

— Vos Mayas étaient de petits plaisantins, Professeur, et j'espère que ces Lacandons auront oublié la tradition ancestrale…

Pendant que les deux Européens échangeaient ces propos, les Indiens avaient ligoté Higgins. L'un d'eux lança un ordre, et les trois prisonniers furent saisis et hissés sur de robustes épaules. La petite troupe se mit alors en route à travers la jungle.

Il ne fallut pas aller très loin. Bientôt, les Indiens s'arrêtèrent devant un groupe de rochers qui, vus d'en bas, donnaient l'impression d'un bloc compact. Quand on s'était hissé à leur sommet par contre, on se rendait compte qu'ils étaient disposés de façon à former un cirque étroit, au fond duquel un escalier de pierre

s’amorçait. De l’ouverture, un bruit à peine perceptible, de fifres et de tambours mêlés, montait, sorti eût-on dit, des profondeurs de la terre elle-même.

*
* *

À présent, le son de la musique se précisait. Toujours portés par les Indiens, Clairembart, Ballantine et Higgins suivaient maintenant un large couloir dallé et éclairé par des flambeaux. Finalement, le couloir déboucha dans une sorte de rotonde voûtée à laquelle trois autres couloirs venaient s’embrancher. Les Indiens prirent le couloir de gauche et, bientôt, atteignirent un large porche cintré derrière lequel brillait une vive lumière. Maintenant, le bruit des fifres et des tambours était tout proche.

La petite troupe s’engagea sous le proche et déboucha dans une vaste salle, dans laquelle Clairembart et Ballantine n’eurent aucune peine à reconnaître le temple déjà décrit par Drake et Lindsom. Tout y était. Les statues colossales des anciens dieux mayas, le puits sans margelle et, dans un coin, la grande auge de pierre renfermant le Livre d’Or. Près du puits dont l’eau brillait doucement à la lumière des flambeaux, quatre musiciens se trouvaient assis, soufflant dans leur flûte et battant leur tambour. Non loin d’eux, sur une large civière, un vieil homme était couché. Il était vêtu de la traditionnelle robe de coton blanc et son visage, au type indien accentué, entouré de longs cheveux de neige, portait déjà l’empreinte de la mort.

Sans prononcer un seul mot, les Indiens avaient déposé les trois captifs sur le sol, au beau milieu du temple. Higgins avait repris ses sens et roulait des yeux effarés.

— Que vont-ils faire de nous ? interrogea-t-il d’une voix empreinte de terreur.

— Sans doute ce que vous comptiez faire de moi, répondit Ballantine. Ils vont nous brûler à petits feux, à moins qu’ils ne nous découpent la peau en lanières jusqu’à ce que mort s’ensuive…

Clairembart éclata d’un petit rire nerveux.

— Ces tortures sont des divertissements juste bons à satisfaire des amateurs dans le genre de Higgins, fit-il. Comme je vous l’ai dit,

Bill, les Mayas étaient gens bien plus raffinés…

— Ces Indiens seraient-ils réellement des Mayas, Professeur ?

— Je ne le pense pas… Ce sont sans doute des Lacandons. Cependant, ceux-ci sont les descendants des Mayas, ne l'oublions pas…

— Espérons qu'ils auront oublié leurs mœurs cruelles, souhaita Ballantine.

La musique des fifres et des tambours atteignait à présent un paroxysme semblant ne plus devoir être dépassé. Et, brusquement, tout bruit cessa et les musiciens se figèrent en une position d'attente. Le vieillard se souleva alors sur sa couche et prit la parole. Il parlait un excellent espagnol, et les prisonniers n'avaient aucun mal à le comprendre, bien que sa voix fût très faible.

— Jadis, disait-il, il y a plusieurs siècles de cela, des hommes blancs sont venus d'au-delà des mers jusqu'à ces terres afin de piller les trésors du peuple maya. Mais le Grand Prêtre, emportant ces trésors et, parmi eux, le Livre de la Sagesse, réussit à les soustraire à la rapacité des envahisseurs qui, jamais, ne parvinrent à les découvrir, cachés qu'ils étaient, dans cette ville souterraine. Aujourd'hui cependant, d'autres hommes blancs sont venus, attirés par les mêmes trésors. Ils ont voulu profaner le royaume des anciens dieux, et ils doivent périr…

Le vieillard leva alors la main vers la muraille faisant face à l'effigie gigantesque de Kukulkan et désigna la corne d'argent.

— Aujourd'hui sera reprise la tradition des anciens sacrifices, déclara-t-il encore.

Le vieil homme se tut et, aussitôt, la musique reprit doucement, pareille à un murmure.

— Que veut-il dire avec sa tradition des anciens sacrifices ? demanda Ballantine à l'adresse de Clairembart. Et qu'ont-ils à voir avec cette espèce de corne de ruminant ?…

— Cette espèce de corne de ruminant, comme vous dites, mon vieux Bill, est en métal, et rudement pointue. Sans doute sert-elle à empaler les victimes…

L'Anglais fit la grimace.

— Si je comprends bien, le patient est accroché à la muraille, un peu comme un mouton à un étal de boucherie…

— Oui, comme un mouton à un étal de boucherie, si vous voulez. Cependant, le mouton est mort quand on l'accroche ; la victime, elle, au contraire, est bien vivante. Cela fait une différence…

La tête de Bill roula de gauche à droite, en signe de désespoir.

— Oui, dit-il, évidemment, cela fait une différence, et une fameuse encore…

Alors seulement, il parut réaliser tout le tragique de la situation, et il murmura d'une voix sourde :

— Je voudrais bien savoir ce que fabrique le commandant. Mais que fabrique-t-il donc ?… Que fabrique-t-il donc ?…

Higgins avait, lui aussi, entendu les paroles de Clairembart. Sous la lueur des flambeaux, son visage avait soudain pâli et un tremblement convulsif agitait son menton. Visiblement, la peur le dominait et ses nerfs n'allaient sans doute plus tarder à le lâcher…

À nouveau, le vieillard leva la main. Quatre Indiens s'approchèrent alors des prisonniers. Higgins choisit cet instant pour manifester sa terreur par un long sanglot.

— Non, fit-il d'une voix étranglée. Je ne veux pas !… Je ne veux pas !…

Jusque-là, le forban avait été prêt à tout risquer pour s'approprier le Livre d'Or, mais, à présent, en face de la mort, son courage l'abandonnait et, seule, la lâcheté l'occupait encore. Les quatre Indiens étaient maintenant tout proches.

— Non, jeta encore Higgins en espagnol. Prenez l'un d'eux – il tournait la tête vers Clairembart et Ballantine – mais pas moi… Pas moi !…

L'image de la lâcheté n'a jamais été spectacle agréable. Celle de Higgins le désigna à ses bourreaux. Ceux-ci se penchèrent vers lui et l'empoignèrent. Il tenta bien de se débattre, mais ses liens entravaient ses mouvements et, en outre, les quatre Indiens étaient vigoureux. Ils le traînèrent sous la corne d'argent et s'immobilisèrent, attendant un nouvel ordre du vieillard.

Ballantine se tordit dans ses liens.

— N'y a-t-il donc rien à faire ? fit-il. N'y a-t-il donc rien à faire ?

Clairembart ne répondit pas. Lui aussi aurait aimé tenter quelque chose pour sauver la vie du forban, mais il se trouvait réduit à l'impuissance, tout comme Bill.

Sur un signe du vieillard, les quatre Indiens avaient soulevé Higgins vers la corne d'argent. Là-haut, Bob Morane et Loomie devaient entendre son hurlement d'agonie…

Chapitre XIV

En entendant cette plainte déchirante poussée par Higgins, la jeune Indienne et Morane s’étaient entre-regardés avec effroi.

— Qu’est-ce que c’était ? avait interrogé Morane.

Loomie désigna un point vague, vers la droite.

— Là-bas, dit-elle, dans le temple… Cham faire torturer tes amis, les hommes blancs.

— Conduis-moi, dit-il à la jeune fille. Peut-être n’est-il pas trop tard…

Mais Loomie secoua la tête.

— Non, dit-elle. Cham me l’a appris. Les hommes blancs doivent périr. C’est la volonté des anciens dieux. Cham me tuerait aussi si je menais toi au temple…

À l’idée des supplices encourus par ses amis, une sorte de panique avait envahi Morane. Il s’accroupit pour être à la hauteur de l’Indienne et saisit celle-ci par les épaules.

— Écoute, Loomie. La haine n’a jamais mené à rien. Regarde, aujourd’hui, à cause d’elle, des hommes sont morts, dont ton frère. Si tu n’acceptes pas de m’aider, d’autres hommes mourront encore. Il faut que nous intervenions, Loomie ! L’autre chemin pour parvenir au temple est beaucoup trop long ; nous arriverions trop tard…

Longuement, la jeune Indienne laissa errer ses regards sur les cadavres étendus parmi les hautes herbes, pour les arrêter finalement sur le corps inerte de son frère. Ses yeux s’emplirent de larmes. Ensuite, elle se tourna à nouveau vers Morane, et son visage était marqué par une farouche décision.

— Toi avoir raison, dit-elle d’une voix sourde. Haine mauvaise chose. Loomie te conduira au temple…

Déjà, elle se mettait à courir en direction du cirque de rochers à l’intérieur duquel s’ouvrait l’escalier emprunté tout à l’heure par les Indiens qui avaient assailli le camp. Morane s’était élancé sur sa trace mais, comme tous deux allaient s’engager sur les marches, un Indien, sans doute une sentinelle, bondit soudain de derrière un arbuste croissant entre deux rocs et se précipita sur Morane. Il

brandissait un poignard. Pourtant, Bob avait eu le temps de l'apercevoir. Du bras gauche, il bloqua l'arme et son poing droit, lancé en un court crochet, atteignit l'agresseur à la pointe du menton. Hors de combat, l'Indien s'écroula. Aussitôt, se penchant sur lui, Morane déchira sa robe en longues bandes, à l'aide desquelles il lui attacha solidement les pieds et les mains. Un autre morceau de la robe fournit un épais bâillon.

Quand Bob eut achevé cette besogne, il se redressa et saisit Loomie par la main.

— Conduis-moi, dit-il.

La jeune fille s'engagea dans l'escalier et ils débouchèrent bientôt dans la rotonde. Là, cependant, au lieu de prendre le couloir de gauche comme, peu auparavant, l'avaient fait les ravisseurs de Clairembart, de Ballantine et de Higgins, elle continua tout droit, pour tourner presque aussitôt dans un couloir exigu où s'amorçait un escalier primitif fait simplement de grosses poutres enfoncées dans la muraille. Après avoir gravi cet escalier sur les traces de Loomie, Morane déboucha sur une étroite terrasse. La jeune fille se coucha alors à plat ventre et, du geste, invita Morane à l'imiter. Bob obéit aussitôt et se traîna vers l'extrémité de la terrasse. Sous lui, le temple s'étendait, avec ses musiciens, son bassin, ses statues géantes et les Indiens groupés autour du vieillard toujours allongé sur sa couche.

Avec angoisse, Morane chercha ses amis. Ils étaient là, étendus, ligotés à même les dalles. Ils étaient prisonniers, certes, mais vivants. À leur vue, Morane aurait voulu crier de joie, signaler sa présence, leur rendre l'espoir…

Soudain, le Français se souvint de ce cri de surhumaine souffrance perçu tout à l'heure. Puisque Clairembart et Ballantine étaient bien vivants et ne semblaient pas avoir été torturés, qui donc l'avait poussé ? Aussitôt, un nom vint à l'esprit de Bob : Higgins ! Instinctivement, il porta ses regards vers la corne d'argent, et un frémissement d'horreur le parcourut.

Higgins était là, collé de dos à la muraille. La corne d'argent lui avait percé le corps et ressortait à hauteur de l'estomac. Higgins était mort. Ses membres pendaient, détendus et sa tête était retombée, le menton appuyé sur la poitrine. Instinctivement, Morane

songea à ce qu'il avait dit à l'issue de son entrevue avec l'aventurier à l'hôtel « Quetzal » : « Tentez de prendre votre revolver, Higgins, et je vous cloue au mur, tout comme un sale papillon de nuit que vous êtes. » À présent, Higgins l'était réellement, cloué au mur, et Bob se rendait seulement compte, devant ce triste spectacle, de toute l'horreur de ses propres paroles, prononcées dans un moment de colère.

Depuis un moment, les musiciens s'étaient remis à jouer et, à présent, les miaulements des flûtes et les battements des tambours se faisaient plus aigus et plus violents. Allongée aux côtés de Morane, Loomie désigna le vieillard.

— Lui, Cham, dit-elle.

Cela, Bob l'avait deviné avant même que sa compagne ne le lui révélât. Cham avait levé le bras et, aussitôt, quatre Indiens se détachèrent du groupe, et soulevant le corps pantelant d'Higgins, le déposèrent sur les dalles. La corne d'argent se trouvait libre à présent pour un nouveau sacrifice…

*

* *

Impuissants et muets d'horreur, Clairembart et Ballantine avaient assisté au supplice de Higgins. Certes, le bandit avait commis de grandes fautes, s'était montré capable des pires crimes ; pourtant, les deux prisonniers ne pouvaient s'empêcher de ressentir de la pitié à son égard. De la pitié qui, en même temps, rejaillissait sur eux-mêmes puisque, bientôt sans doute, ils devraient subir un sort semblable à celui de Higgins.

Sans cesse, Ballantine répétait, à la façon d'une litanie :

— Mais que fabrique donc le commandant ?… Que fabrique-t-il donc ?…

Clairembart, lui, ne disait rien. Pour lui, Morane était mort, et il s'en voulait d'avoir entraîné ses deux compagnons dans cette redoutable aventure. Pour sauver les vies de Morane et de Ballantine, il aurait volontiers donné sa propre existence. Pourtant, il ne lui appartenait pas de choisir. Seul, le destin aveugle avait ce privilège.

Les quatre Indiens, sur l'ordre du vieillard, avaient à présent déposé la dépouille de l'infortuné Higgins sur le sol et se dirigeaient lentement vers Clairembart et Ballantine, comme tout à l'heure ils s'étaient avancés vers leur première victime.

D'un sursaut, Bill, malgré ses liens, réussit à se dresser sur son séant. Il se mit à invectiver avec rage les quatre bourreaux.

— Détachez-moi donc, hurlait-il. Montrez que vous êtes des hommes… À quatre contre un, vous aurez encore la partie belle… Mais détachez-moi donc !…

Les quatre Indiens ne semblaient guère se soucier des cris du géant. À présent, ils n'étaient plus qu'à un mètre à peine des deux prisonniers. Et, tout à coup, dominant le bruit des fifres et des tambours, quatre coups de feu éclatèrent, et quatre balles firent voler des éclats de pierre entre les pieds des quatre bourreaux. Presque en même temps, une voix cria, en dialecte lacandon.

— Ne bougez pas, ou, tous quatre, vous êtes morts…

Cette voix, Clairembart et Ballantine la reconnurent aussitôt.

— Bob, fit le premier.

— Le commandant, dit Bill.

Fifres et tambours s'étaient tus et, dans le temple, les Indiens s'étaient immobilisés. Alors, la voix de Morane retentit à nouveau.

— Cham, cria-t-il en espagnol, votre petite-fille, Loomie, est en mon pouvoir. Je vous échange sa vie contre celle de vos deux prisonniers…

Ce chantage lui répugnait, car Loomie l'avait suivi de son plein gré, mais il n'avait guère le choix. Pourtant, la petite main qui, dans l'ombre, se posa sur la sienne, le rassura. Loomie lui pardonnait ses paroles, l'encourageait même… La vue du cadavre de son frère, des autres Indiens, puis de celui de Higgins, lui avait montré l'horrible visage de la haine, et son cœur pur et sensible l'en détournait.

Les bourreaux s'étaient tournés vers Cham, comme attendant un ordre, mais celui-ci ne vint pas. Le vieillard avait levé la tête en direction de la galerie. Il haussa légèrement la voix pour demander :

— Qui êtes-vous, pour me poser des conditions ?

L'excellent espagnol parlé par Cham étonnait Morane.

— Je suis un homme blanc, répondit-il, et je veux vous empêcher de commettre de nouveaux meurtres. Je vous ordonne de faire

libérer vos deux prisonniers.

Mais Cham secoua la tête de droite à gauche.

— Ils sont venus ici pour ravir le Livre d'Or. Les anciens dieux les ont condamnés…

— Les anciens dieux ont depuis longtemps perdu leur puissance, cria Morane. D'ailleurs, le Livre d'Or n'appartient plus à personne…

— Il nous appartient, fit Cham. Nous sommes les descendants des Mayas, ne l'oubliez pas…

Morane fut un long moment avant de répondre. Il savait à présent quelles étaient ces présences humaines qui s'étaient manifestées autour de Lindsom, tendant des pièges sous ses pas, lors de sa fuite du plateau. Lui-même, depuis son arrivée sur ce plateau, n'avait cessé, sans se l'avouer, de sentir une mystérieuse Présence. Comme si un être invisible n'avait cessé de marcher à ses côtés. Peut-être était-ce l'esprit des anciens dieux, concrétisé par Cham et ses Indiens.

Bob se secoua. Voilà qu'il se laissait aller, lui aussi, à de vaines superstitions. D'autre part, il s'avérait inutile de continuer une discussion qui, il le savait, n'aboutirait pas.

— Relâchez mes amis, cria encore Morane. Je rendrai alors la liberté à votre petite-fille, et nous quitterons le plateau…

Le vieillard tenta de se redresser sur sa couche. Il y parvint à demi et demeura en appui sur un coude.

— Et si je refuse de libérer les hommes blancs, demanda-t-il, que ferez-vous de Loomie ?

Morane ouvrit la bouche pour répondre, mais les paroles s'étranglèrent au fond de sa gorge. Même un mensonge au sujet des représailles qu'il pouvait effectuer sur la personne de la jeune fille lui répugnait. Cham dut saisir le sens de cette hésitation, car il se laissa retomber en arrière et eut un pâle sourire.

— Vous ne lui feriez aucun mal, dit-il. Vous ne lui feriez aucun mal… C'est pour cela que vous n'êtes pas en mesure de poser vos conditions…

Bob se mordit les lèvres. Le temps des paroles avait pris fin ; seule, la force pouvait encore sauver la situation.

Cham s'était tourné vers ses Indiens. Son bras se tendit en direction de la terrasse sur laquelle se tenaient Morane et Loomie.

— Capturez cet homme, cria-t-il. Il doit périr, comme tous ceux de sa race. Les dieux sont avec nous. Ils veulent sa mort…

Déjà, les Indiens s'ébranlaient. Morane savait qu'il ne pourrait les abattre tous avant qu'ils ne se soient rués hors du temple. Alors, ils se lanceraient à l'assaut de la terrasse, et il serait pris entre deux feux. En hâte, il arma sa carabine et tira à plusieurs reprises. Ses balles vinrent frapper le sol devant les Indiens, et ceux-ci hésitèrent.

— Capturez cet homme ! cria encore Cham. Les dieux sont avec nous !…

Les quatre bourreaux, choisis sans doute parmi les plus fanatiques, s'élancèrent vers la porte du temple. À ce moment, un sourd grondement monta des entrailles de la terre et le sol trembla avec violence. Le temple tout entier parut se replier sur lui-même et la grande statue de Kukulkan vacilla sur sa base, pour s'écrouler, écrasant les quatre bourreaux sous sa lourde masse.

Dès qu'elle avait touché le sol, la statue gigantesque s'était brisée et sa tête de dragon, séparée du corps, alla rouler jusqu'à la civière de Cham, tout près de laquelle elle s'immobilisa, comme arrêtée par une force invincible…

Chapitre XV

Les grondements souterrains s'étaient apaisés et un silence oppressé leur succédait à présent. Un vent de terreur superstitieuse passait sur le temple, touchant les hommes blancs eux-mêmes. La chute de la statue de Kukulkan et la mort des quatre bourreaux semblaient être la manifestation du veto opposé par les dieux aux ordres de Cham. Morane lui-même se sentait dépassé par les événements et il n'était pas loin de croire réellement à une intervention divine. Juste au moment où l'action allait tourner à son désavantage, la terre se mettait à trembler et l'effigie de Kukulkan s'écroulait, tuant ses agresseurs. Morane se secoua. Il y avait là seulement une coïncidence, il le savait. Une coïncidence qui, peut-être, portait la marque du destin, mais une coïncidence malgré tout…

Sous lui, dans le temple, les Indiens entonnaient une mélopée plaintive, sans paroles. Une sorte de long murmure terrifié. Bob savait que c'était là la réaction des peuples primitifs devant tout fait incompréhensible, le bruit de la mélopée étant destiné à écarter la peur, à éloigner les forces mauvaises. Et, soudain, au-dessus de ce murmure, la voix de Cham s'éleva.

— Les dieux ont parlé ! criait-il. Ils nous désapprouvent… Libérez les prisonniers…

Le charme fut tout à coup rompu. Le murmure mourut et un Indien, se détachant du groupe de ses compagnons, se dirigea vers Clairembart et Ballantine. En quelques coups de couteau, il trancha leurs liens. Alors, Cham leva la tête vers la galerie et dit encore, à l'adresse de Bob Morane cette fois :

— Abandonnez toute crainte… Les dieux m'ont désapprouvé. Désormais, les hommes blancs iront en paix…

Dans la pénombre, Morane chercha le regard de Loomie, comme pour chercher son accord. La jeune fille hocha la tête, en signe d'assentiment.

Bob hésita encore. Descendre dans le temple, parmi les Indiens, c'était peut-être se livrer pieds et poings liés à ses ennemis.

Pourtant, mieux que quiconque, Loomie connaissait son grand-père, et il fallait se ranger à son avis, lui faire confiance…

Quelques minutes plus tard, Morane et la jeune fille franchissaient le porche voûté menant au temple. Ballantine se précipita vers Bob, lui serrant les mains à les écraser.

— Je savais bien que vous ne nous laisseriez pas tomber, Commandant, dit-il. J'ai bien cru pourtant que nous allions y passer, le professeur et moi…

Morane grimaça un sourire.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, Bill, fit-il, mais la chance. Si la terre n'avait pas tremblé au bon moment, nous serions dans une bien mauvaise passe tous les trois…

Clairembart, lui, ne disait rien. Il s'était contenté, lui aussi, de serrer les mains de Morane, mais les frémissements de sa barbiche en disaient long sur l'émotion qu'il éprouvait.

À présent, le temple avait pris un tout autre aspect. Les féroces Indiens, tout à l'heure encore ivres de carnage, montraient des visages paisibles, d'où la crainte n'était cependant pas encore complètement effacée. Seuls la corne d'argent, la statue fracassée et les corps sans vie de Higgins et des quatre bourreaux rappelaient le drame.

D'un geste de la main, Cham fit signe aux trois Blancs et à Loomie d'avancer vers lui. Ils obéirent. À présent, le vieillard semblait apaisé, et une intense expression de satisfaction se lisait sur son visage émacié où, seuls, les yeux, au fond de leurs cernes, brillaient d'un dur éclat qui, peut-être, était celui de la fièvre.

— Depuis longtemps, dit le vieillard, j'avais déclaré la guerre aux hommes blancs tourmentés par la soif de l'or. Et, maintenant, au moment où enfin j'allais tenir ma vengeance, les dieux me désapprouvent. Voudraient-ils que les trésors sacrés, légués par les Ancêtres, tombent aux mains des hommes blancs pour servir à de vils usages ? Qui donc pourra jamais creuser les pensées des dieux ?…

— Nous ne sommes pas ici dans un but sacrilège, répondit Morane. Nous désirons conquérir ces trésors uniquement pour le message qu'ils apportent. Si le livre sacré des Mayas avait été gravé

dans la pierre au lieu de l'être dans l'or, il garderait pour nous la même valeur.

Les regards de Cham allèrent successivement de Morane à Clairembart, puis de Clairembart à Ballantine. Sans doute se demandait-il si les trois hommes agissaient avec le même désintéressement. L'archéologue hocha la tête.

— Oui, dit-il, seul le message du Livre d'Or importe pour nous. Peut-être, grâce à lui, pourrons-nous arriver à pénétrer le secret de vos ancêtres, les Mayas…

Sur le visage émacié du vieil Indien, un pâle sourire s'alluma.

— Le Secret des Mayas, fit-il. Qui donc le connaîtra un jour ? Nous-mêmes avons perdu l'habitude de lire les vieilles écritures, et les savants n'en ont pas encore découvert la clé…

Toute cette conversation avait lieu en espagnol. Comme il a déjà été dit, Cham parlait couramment cette langue, ce qui pouvait sembler étonnant de la part d'un Indien de la forêt. Le vieillard dut comprendre le sentiment de curiosité animant les trois Blancs, car il dit encore :

— Vous vous demandez sans doute où j'ai appris à parler ainsi l'espagnol ?… Vous seriez bien plus surpris encore si je vous disais que je parle également le français et l'anglais…

Cham répéta sa dernière phrase dans ces deux langues. Certes, son français et son anglais ne possédaient guère la perfection de son espagnol, mais ils se révélaient cependant fort acceptables.

Ni Bob ni ses deux compagnons ne posèrent de question, mais on devinait à leur attitude qu'ils attendaient les explications du vieillard.

— Ceci est une longue histoire, dit Cham au bout d'un moment de silence. L'histoire de ma vie en quelque sorte… Elle commence alors que je n'étais encore qu'un jeune garçon…

*

* *

Un lourd silence, troublé seulement par les crépitements des flambeaux, régnait à nouveau dans le temple. Sur un ordre de Cham, les Indiens avaient porté au-dehors les corps de Higgins et des quatre bourreaux. Seule la statue du dieu Kukulkan demeurait

sur le sol, tel un gigantesque cadavre fracassé attendant le bon vouloir de mystérieux fossoyeurs célestes.

Tout le monde, Indiens et civilisés, se trouvait réuni autour de la civière où reposait le vieux Cham. Celui-ci prit une longue inspiration et, d'une voix faible, commença son récit.

— Il y a très longtemps, dit-il, j'habitais avec ma tribu, dirigée alors par mon père, un village de la forêt, non loin de ce plateau où, souvent, afin d'honorer les anciens dieux, nous montions en pèlerinage… Un jour, des missionnaires arrivèrent au village, pour demeurer durant quelque temps parmi nous. J'étais âgé d'une quinzaine d'années alors, et je fus émerveillé quand les missionnaires me parlèrent des grandes cités élevées par les hommes blancs, avec leurs maisons de pierre aux multiples étages, leurs véhicules, leurs richesses étalées. La tentation de toutes ces splendeurs devint bientôt si forte que, quand les missionnaires décidèrent de regagner Cuidad Tobago, je les accompagnai.

« Au premier abord, la ville devait me décevoir. À vrai dire, je n'en vis pas grand-chose. J'avais, aussitôt mon arrivée, été enfermé dans un couvent, où l'on m'apprit à lire, à écrire et à calculer. Pendant dix années, je menai cette vie recluse, accomplissant, les travaux domestiques et sortant une fois par semaine seulement pour faire des commissions. Finalement, à l'âge de vingt-cinq ans, en ayant assez de la vie du couvent, je m'enfuis. Pendant plusieurs semaines, j'errai dans Cuidad Tobago, vivant de petits travaux, dormant en plein air.

« Un jour, je rencontrai un savant anglais qui voulait visiter de vieilles cités mayas de l'intérieur. Je m'offris à lui servir de guide, et il fut si content de mes services qu'il m'emmena avec lui, à Londres, en qualité de domestique. L'Anglais était très riche et possédait une vaste bibliothèque, dont beaucoup de livres espagnols sur la conquête de l'Amérique. C'est ainsi que j'appris l'histoire des Mayas et que je sus comment les hommes blancs avaient pillé tous les trésors des Indiens et détruit leurs civilisations. J'appris aussi que la famille des Lacandons, à laquelle j'appartenais, descendait d'un peuple évolué ayant possédé de grandes richesses qui, un jour, lors de l'approche des troupes de Cortès, avaient été emportées dans la forêt, pour y disparaître à jamais. Tout jeune, j'avais, en compagnie

de mon père et des autres membres de ma tribu, visité la grande cité souterraine où nous nous trouvons en ce moment. J'avais pu contempler les trésors qui y étaient enfouis, et je ne doutai plus qu'il s'agissait là de ceux dont Cortès avait voulu s'emparer.

« Plusieurs années avaient passé. On était au début de l'année 1914, quand mon bienfaiteur mourut. Je décidai alors de fuir Londres et ses brouillards et gagnai la France, Paris, où je me trouvai quand la guerre éclata. J'avais appris à connaître la soif de l'argent qui torturait les hommes civilisés. Je connus l'horreur des armes perfectionnées, des canons, des mitrailleuses, des avions, des tanks. Rapidement, mon engouement pour la civilisation des hommes blancs déclinait. Il se changea bientôt en haine. J'avais besoin de liberté, de soleil… Je descendis vers le sud, gagnai Marseille puis, une fois la guerre terminée, Gênes. Là, je travaillai au port, comme docker. J'allais avoir trente-cinq ans. Il y avait donc vingt ans que j'avais quitté ma tribu. Un jour que je déchargeais des régimes de bananes provenant d'Amérique Centrale, ma nostalgie devint trop forte. Ces fruits de mon pays me rappelaient trop ma forêt natale et les plantations que nous entretenions en bordure du village.

« Cette fois, je n'y tins plus. Il me fallait au plus vite quitter l'Europe, revoir mes forêts, les vieux temples enfouis dans la jungle et dans lesquels reposait tout le passé de ma tribu. Au bout de quelques semaines, je trouvai un vieux cargo en partance pour Cuidad Tobago. J'offris de travailler à bord sans être payé et, ainsi, je pus quitter l'Europe, sans espoir de retour. Une fois à Cuidad Tobago, je regagnai ma tribu. Mon père était mort peu de temps auparavant, laissant les miens sans chef véritable. J'avais beaucoup voyagé et avais acquis de précieuses connaissances. Je fus donc élevé aussitôt à la dignité de cacique.

« Pourtant, une idée fixe me torturait : rendre à mon peuple sa puissance d'autrefois, du temps où les Mayas, nos ancêtres, élevaient de grandes villes un peu partout dans la forêt. Nous abandonnâmes donc le village de la jungle pour venir nous fixer ici, dans cette cité souterraine, la dernière sans doute édifiée par nos ancêtres et que, depuis toujours me semblait-il, les hommes de ma tribu entretenaient avec respect. En même temps, je décidai

d'empêcher les civilisés de s'emparer des trésors sacrés pour la possession desquels, je n'en doutais pas, ils n'auraient pas hésité à commettre les pires crimes.

« Des années s'écoulèrent. Malgré notre petit nombre, nous étions réellement devenus un peuple maya vivant dans une cité maya. Dès mon retour parmi les miens, je m'étais marié et mes enfants avaient eu à leur tour des enfants.

« Il y a peu de temps, un homme blanc du nom de Lindsom devait découvrir par hasard ce temple en notre absence. Quand il eut quitté le plateau, nous nous lançâmes sur ses traces, mais il déjoua toutes nos ruses et réussit à nous échapper. Croyant qu'il avait rejoint Cuidad Tobago, j'y envoyai ma petite-fille, Loomie, et son frère Ulkan. Tous deux connaissaient l'espagnol et pouvaient passer pour des Indiens zapotèques venus à la ville pour vendre des produits de la forêt.

« À Cuidad Tobago, Loomie et Ulkan entendirent parler de votre expédition, et Loomie fut amenée à fouiller votre chambre. Vous la surprîtes, mais elle réussit à vous échapper. Elle et son frère vinrent me rejoindre sans retard, et nous attendîmes votre venue. Mais ce forban, qui est mort à présent, vous a précédés… Il m'est inutile d'ajouter encore une seule parole à tout ceci. Vous en connaissez la suite… »

Cham s'arrêta de parler. Visiblement, il était épuisé. Pour Morane, tout s'expliquait à présent. Il savait pourquoi, lors des visites de Drake et de Lindsom, le temple leur avait paru dans un tel état de propreté. Certes, quand Drake avait atterri sur le plateau, Cham et ses hommes n'habitaient sans doute pas encore la cité perdue. Cependant, selon les déclarations du vieillard, les Lacandons de sa tribu l'entretenaient pieusement depuis longtemps déjà, le considérant assurément comme le refuge des anciens dieux. Bob et ses compagnons savaient aussi à présent qui avait habité ce village abandonné situé non loin du plateau…

Un long silence avait succédé aux paroles du vieillard. Ce fut lui pourtant qui, le premier, parla à nouveau.

— Tout est fini pour nous à présent. Mes hommes et moi étions sur le point de triompher de vous, mais les dieux nous ont désavoués, et nous ne pouvons que nous plier à leur volonté…

Un tel désespoir transparaissait dans les paroles de Cham que Morane, Clairembart et Ballantine se sentirent touchés.

— Rien n’est changé, fit l’archéologue. Laissez-moi photographier chaque plaque du Livre d’Or. Puis nous partirons et, jamais, nous ne révélerons à quiconque l’emplacement de cette cité…

Mais le vieillard secoua la tête.

— Non, répondit-il. Les temps sont révolus. J’avais fait le vain projet de perpétuer le vieil empire des Mayas, mais c’était là, je m’en rends compte à présent, un rêve insensé. Comment, nous, pauvres Indiens de la forêt, pouvions-nous espérer succéder à nos puissants ancêtres ? Les dieux eux-mêmes sont contre nous. Ils ont fait trembler le sol, et Kukulkan s’est abattu…

— Voyons, intervint Morane, vous avez été élevé par les missionnaires et avez vécu en Angleterre et en France. Vous devez savoir ce qu’est un tremblement de terre, et que les dieux n’y sont pour rien…

À nouveau, la tête de Cham roula de droite à gauche.

— J’ai appris tout cela, répondit-il, mais depuis longtemps, je ne crois plus à la science des Blancs. Seuls, les dieux régissent nos destinées. Si la terre a tremblé, c’est parce qu’ils ont voulu m’annoncer ma fin et celle de mon peuple… Si vous désirez photographier le Livre d’Or, faites-le sans tarder car, bientôt, le sol s’ouvrira et plus rien ici ne demeurera…

Le visage du vieillard se figea soudain. Seuls, les yeux vivaient encore dans ce masque mortuaire. Morane et Clairembart échangèrent un long regard. La terreur superstitieuse des Indiens les envahissait eux aussi, et ils ne se sentaient guère loin de croire à la prédiction du vieux Cham.

— Mieux vaudrait prendre ces photos, fit Morane. De cette façon, si la terre doit réellement s’ouvrir sous nos pieds, nous mourrons en accomplissant une partie de notre mission…

À peine avait-il prononcé ces paroles que les Lacandons, groupés autour de leur chef, reprirent leur mélopée de tout à l’heure. Seule, Loomie ne s’était pas jointe à eux. Comme si, réellement, elle se détournait de cette existence qui, depuis toujours, avait été la sienne…

Chapitre XVI

Le dernier éclair du flash électronique éclata. Morane rebobina le film du Leica dans sa cartouche, sortit celle-ci de l'appareil et l'enferma aussitôt dans sa boîte étanche, qu'il tendit au professeur Clairembart. Ce dernier considéra les six petites boîtes d'aluminium, toutes semblables, alignées au creux de ses mains et se mit à rire.

— Encore une merveille de la science, dit-il. Tout le Livre d'Or, avec ses cent lourdes plaques, couvertes de caractères sur leurs deux faces, est maintenant condensé en un aussi petit volume…

— Du moins son côté spirituel, corrigea Bob. Pour ce qui est de la matière elle-même, c'est raté. Nous n'avons là qu'un peu de métal vil et de la gélatine. L'or, lui, demeure où il se trouve…

— L'or, dit le professeur. Quelle importance… Ce n'est pas pour lui que nous sommes venus ici…

De son côté, Ballantine considéra l'auge de pierre et son contenu avec nostalgie.

— N'empêche, dit-il avec un accent de regret dans la voix, que c'est dommage de devoir laisser tout ce beau métal jaune derrière nous. Rien qu'une seule de ces plaques, et j'aurais pu m'offrir une dizaine de poulaillers modèles…

— Que ferais-tu avec des poulaillers modèles ? interrogea narquoisement Morane. Qui sait, tes poules seront peut-être toutes mortes quand tu regagneras l'Angleterre ? Tes voisins, eux, par contre, auront peut-être considérablement engraissé.

Le géant fit la grimace.

— Mes voisins, j'en doute, dit-il. Ils auraient trop peur que je ne les suspende par les pieds pour leur faire rendre gorge… Mais le type auquel j'ai confié la garde de mon élevage, m'a, juste avant mon départ, parlé d'un certain renard qui…

— Oui, bien sûr, un renard, coupa Clairembart. Un renard qui porte des pantalons, fume la pipe et a peut-être une dent en or…

La stupéfaction la plus complète sembla soudain étreindre Ballantine.

— Un renard qui porte des pantalons, fume la pipe et a des dents en or, Professeur ?… Nous n'avons pas de ces renards-là chez nous, en Angleterre. Il doit s'agir d'une autre espèce…

Morane et Clairembart échangèrent un sourire et, laissant Ballantine à son problème zoologique, ils entreprirent de passer une rapide inspection du temple. Les Indiens continuaient à murmurer leur mélopée terrifiée et rien sans doute, sauf la mort, ou, peut-être, un ordre de leur cacique, ne pourrait les faire taire.

Une chose surtout intriguait Morane. Quand il avait pénétré pour la première fois dans le temple, en empruntant le chemin du double puits, il n'y avait pas découvert d'autre issue. Pourtant, à présent, le large porche voûté s'ouvrait dans l'une des murailles. Bob ne tarda pas à avoir l'explication de ce phénomène. Lors de sa première visite, le porche se trouvait dissimulé par un lourd bloc de maçonnerie semblant faire partie du mur lui-même. En réalité, il était mobile et se déplaçait sur deux pivots de pierre si soigneusement ajustés qu'un seul doigt suffisait pour faire coulisser l'ensemble.

À ce moment, Cham poussa un cri et, aussitôt, les Indiens se turent. Le vieillard se souleva alors péniblement sur un coude et dit, à l'adresse de Morane et de ses compagnons :

— Approchez, hommes blancs…

Il se tourna vers sa petite-fille.

— Toi aussi, Loomie. Approche…

Quand les trois Européens et la jeune Indienne eurent obéi, Cham prit la main de la jeune fille entre les siennes et dit, s'adressant à Morane.

— Conduis Loomie loin d'ici. Son père et sa mère ne sont plus et, tout à l'heure, son frère, Ulkan, est mort lui aussi. De mon côté, je ne tarderai pas à aller rejoindre les Ancêtres, et tous les membres de ma tribu avec moi… Loomie, elle, est jeune. Elle a droit à la vie… Emportez-la loin d'ici et tâchez de l'initier à cette civilisation qui m'a déçu et contre laquelle je me suis révolté… Peut-être ai-je eu tort de croire encore à la toute-puissance des anciens dieux… Ils n'ont plus leur place dans un monde livré à l'électricité et à la mécanique. Ce sont là d'autres dieux que vous adorez, vous autres hommes blancs. Peut-être vous détruiront-ils à votre tour, comme les anciens dieux

ont détruit la puissante civilisation des Mayas, et bientôt nous détruiront, moi et les survivants de ma tribu…

Durant de longues secondes, le vieillard se tut, comme pour reprendre des forces, puis il dit encore :

— Emportez Loomie loin d'ici… Vite… Partez sans retard… Le temps presse…

Morane ouvrit la bouche pour parler, pour dire à Cham que ses compagnons et lui désiraient attendre encore, pour avoir le loisir de visiter à leur aise la cité souterraine. Mais Clairembart lui posa la main sur le bras pour l'engager à se taire. Lui aussi aurait voulu explorer la ville perdue, découvrir ses merveilles ; pourtant, quelque chose dans le ton du vieux cacique l'inquiétait, comme si ses dernières paroles avaient exprimé une menace.

— Partons, Bob, dit-il. Cela vaudra mieux…

Depuis quelques instants, Morane sentait lui aussi le poids d'un danger.

Les Indiens s'étaient rapprochés de la civière sur laquelle reposait Cham, comme pour chercher une protection. Une protection contre quoi ? Contre qui ? Morane ne perdit guère de temps à se le demander.

— Venez, Loomie, dit-il. Puisque votre grand-père le veut, nous allons partir…

La jeune fille jeta un regard indécis en direction du vieillard. Celui-ci eut un signe de tête approbateur.

— Oui, Loomie. Telle est ma volonté…

Habituée à obéir sans murmurer, suivant la coutume tribale, Loomie se détourna. Déjà, les trois Blancs avaient réuni leurs bagages et comme, accompagnés de Loomie, ils s'engageaient sous le porche, la mélopée des Indiens retentit à nouveau. Les Lacandons étaient à présent accroupis sur le sol, tout autour de la civière, et leurs yeux reflétaient à la fois la résignation et la terreur.

Alors, la terre trembla à nouveau, avec une violence encore jamais ressentie. Des pierres se détachèrent de la voûte du temple, pour tomber tout autour des Indiens. Plusieurs d'entre eux furent touchés, mais les autres continuaient à chanter doucement, en dodelinant de la tête.

Bob comprit soudain que la prédiction de Cham se réalisait. La troupe des Lacandons allait périr, et lui et ses amis assistaient à leur suicide collectif. Le sol trembla plus fort. Alors, Loomie, possédée par l'instinct de sa race, se précipita vers les siens. Elle avait à peine fait quelques pas quand une lézarde, large de deux mètres, s'ouvrit soudain dans le sol, lui barrant le passage. Éperdue, la jeune fille demeura immobile au bord de la lézarde, prête à s'y précipiter semblait-il. Alors, Bob bondit en avant, agrippa Loomie par sa tunique et la tira en arrière, jusque sous le porche. À cet instant précis, toute une partie de la voûte du temple s'effondra, engloutissant Cham et les siens sous des tonnes de roc.

Il y eut un moment d'intense stupeur. Ce court drame, dont Cham semblait avoir prévu tous les détails, apparaissait réellement aux trois Blancs comme un effet de la colère des dieux. Le premier, Clairembart secoua cette sorte de terreur sacrée qui les envahissait.

— Fuyons, dit-il. La voûte du porche nous a protégés jusqu'ici, mais pour combien de temps encore ?…

Ces paroles tirèrent soudain les explorateurs de leur inertie. Entraînant Loomie, ils se précipitèrent vers les couloirs. Sous eux, la terre frémissait comme le plancher truqué de quelque diabolique luna-park.

*

* *

Le dernier, Bob Morane émergea au-dehors. Nulle part, à la surface du plateau, le tremblement de terre n'avait laissé de traces, comme si, seul, le temple avait été frappé. Le soir tombait et, au loin, une longue bande couleur de vieux cuivre, marquait le ciel. La paix régnait sur la nature en cet instant où la vie diurne s'est déjà assoupie et où la vie nocturne, elle, ne s'est pas encore éveillée. Rien ne pouvait faire croire à Morane et à ses compagnons qu'ils venaient d'assister à la fin d'un monde, à la fin de ce petit monde imaginé et créé par Cham sur les ruines du vaste et puissant empire maya…

Sans prononcer une parole, Bob, Clairembart, Ballantine et Loomie gagnèrent l'ancien camp de Higgins qui, sur l'ordre de

Cham, avait été, au cours des heures précédentes, débarrassé de ses cadavres. Là, les trois hommes et la jeune fille se laissèrent tomber sur l'herbe. Morane, Clairembart et Ballantine se sentaient comme écrasés, comme marqués par le sceau du destin. C'était un peu comme si, brusquement, ils avaient été transportés des siècles en arrière pour assister, impuissants, au crépuscule de l'empire maya. Loomie, elle, étendue sur le ventre, la tête enfouie dans ses bras repliés, pleurait doucement.

Au fond de lui-même, Morane sentait monter une sorte de remords, un peu comme si ses amis et lui étaient responsables de la mort de Cham et de ses Indiens. Comme si leur venue sur ce plateau perdu avait réellement éveillé la colère des anciens dieux. Certes, Cham avait commis le crime de sacrifier Higgins, mais ce dernier s'était révélé prêt à tous les méfaits pour parvenir à son but : la possession du Livre d'Or et des autres trésors enfouis dans la cité souterraine. À présent, ce Livre d'Or, tout comme Cham et sa poignée de Lacandons, se trouvaient ensevelis sous des tonnes de roc, et Higgins était mort. Morane lui-même et ses compagnons n'avaient échappé que par miracle au trépas. Les anciens dieux semblaient protéger réellement la cité perdue des Mayas…

Secouant sa torpeur, Bob se releva et alla réunir des branchages secs. Ensuite, à l'aide de son briquet à amadou, il alluma un grand feu, puis il revint vers ses amis.

— Nous passerons la nuit ici, dit-il. Demain, nous irons voir si le chemin de la rivière souterraine est encore praticable…

Clairembart paraissait songeur.

— J'aurais tant aimé explorer les autres parties de la cité, dit-il. Tout à l'heure, Bob, vous m'avez parlé de ce corridor aux momies et de cette salle du trône. Partir d'ici sans les visiter serait…

Mais Bob secoua la tête.

— Non, dit-il, nous ne nous attarderons pas. Le tremblement de terre semble avoir frappé surtout le temple, et le reste de la cité n'a sans doute pas trop souffert, du moins si j'en juge par l'état des couloirs que nous avons dû traverser pour regagner l'air libre. Pourtant, cette expérience nous suffit. Inutile de nous exposer davantage en nous attardant sur ce plateau ou, pour mieux dire, sous ce plateau. D'ailleurs, Loomie doit quitter ces lieux sans retard.

Trop de mauvais souvenirs y flottent pour elle. Nous devons l'éloigner au plus vite…

— Le Commandant a raison, intervint Ballantine. Je commence à en avoir plein le dos de ce plateau qui tremble sur ses bases comme un gigantesque morceau de gélatine. Plus tard, quand les forces souterraines se seront un peu calmées, j'aimerais peut-être revenir jusqu'ici afin de voir s'il n'y a pas moyen de glaner juste assez d'or pour m'acheter quelques poulaillers modèles… Juste pour quelques poulaillers modèles. Vous m'avez parlé de ces chaînes d'or, Commandant, qui dans le corridor, là-dessous, retiennent les momies. En enlever quelques maillons ne serait pas un sacrilège. Et puis, nous rendrions service aux momies en question. Elles doivent commencer à trouver le temps long, enchaînées ainsi à la muraille…

Morane hocha la tête.

— Oui, dit-il enfin, peut-être un jour… Mais, avant tout, il nous faudra franchir le passage souterrain au plus vite, en souhaitant que le plafond ne nous tombe pas sur la tête…

Du menton, Clairembart désigna Loomie, toujours étendue sur le sol.

— Qu'allons-nous faire d'elle ? demanda-t-il à voix basse. Ce ne sont pas trois vieux garçons comme nous qui pouvons nous en charger…

— Non, bien sûr, Professeur, glissa Ballantine. Un jour, vous pourriez l'oublier, la pauvre petite, entre un buste de Nefertiti et un bas-relief de l'Indus. Quand vous vous souviendriez d'elle, elle serait changée en pierre…

— Bill, lui, dit à son tour Morane, la condamnerait à nourrir les poules durant toute son existence, ce qui n'est vraiment pas une destinée pour une princesse indienne, ni pour personne d'autre… Quant à moi, je ne me sens pas de dispositions pour la profession de bonne d'enfant…

— Eh, eh, intervint Ballantine, notre petite protégée n'est plus tout à fait une enfant. Bientôt, ce sera une jeune fille, et fort jolie ma foi…

— En attendant qu'elle se découvre un époux, fit Bob, il nous faut, nous, lui trouver un tuteur. Ni moi, ni vous Professeur, ni toi Bill, ne semblons désignés pour remplir ce rôle. Qui s'en chargera alors ?

Les trois amis demeurèrent un long moment sans prononcer une parole. Ils n'étaient pas encore tirés d'affaire, et déjà, ils songeaient à l'avenir de cette enfant dont le destin les rendait responsables. Et, soudain, le large visage de Bill Ballantine s'éclaira.

— Frank ! dit-il.

— Eh bien quoi, Frank ? interrogea Morane.

— Oui, je me demande ce que Frank vient faire là-dedans ? demanda à son tour Clairembart.

— Il pourrait prendre soin de notre protégée, expliqua le colosse. Il est marié, lui, et riche…

— C'est juste, constata Clairembart. Nul mieux que lui ne pourrait se charger de l'éducation de Loomie… Mais le voudra-t-il ?…

Bob Morane sourit doucement.

— Soyez sans crainte, mes amis. Si Frank refuse, je m'arrangerai bien pour le faire changer d'avis…

Rassurés, les trois hommes se tournèrent vers la jeune Indienne, comme s'ils voulaient lui annoncer que, déjà, ils lui avaient trouvé une nouvelle famille. Mais, même s'ils avaient parlé, Loomie ne les aurait pas entendus, car le sommeil l'avait surprise au milieu même de ses larmes…

Chapitre XVII

Immergés jusqu'à la ceinture, Bob Morane, Clairembart, Ballantine et Loomie, brandissant leurs torches d'ocote, remontaient le cours souterrain de la rivière. Le chemin s'était révélé praticable et, seuls, quelques petits éboulis, aisément franchis, leur avaient jusqu'alors barré la route.

Les quatre rescapés avançaient sans mot dire, pressés d'atteindre le débouché de la caverne. À plusieurs reprises, Clairembart avait à nouveau manifesté son désir de visiter la cité perdue, mais Bob était parvenu, non sans peine, à l'en dissuader. Une nouvelle secousse sismique pouvait se produire et, cette fois, les explorateurs n'auraient sans doute plus la chance d'y échapper. Pourtant, ce n'était pas seulement la crainte du tremblement de terre qui poussait Morane en avant. La mystérieuse et invisible Présence était toujours là, pareille à quelque spectre errant à travers couloirs et cavernes. Bob savait qu'il s'agissait là seulement d'une illusion, fruit de son imagination, mais il s'y soumettait cependant, comme on se soumet à quelque obscur pressentiment. Ces lieux étaient maudits, il le savait. Pour y avoir accédé, Drake et Lindsom étaient morts. Morts aussi Higgins et ses bandits, tout comme Cham et ses Indiens, qui avaient cru pouvoir assurer la continuité de l'empire maya. Mais cet empire avait, depuis des siècles, cessé d'exister, englouti dans l'abîme du temps, et ses ombres errantes devaient être laissées en paix, même si elles régnaient seulement dans l'imagination des hommes…

Soudain, Ballantine, qui marchait en tête, tendit le bras en avant.

— La lumière du jour, dit-il.

Le géant ne se trompait pas. Un point lumineux marquait, là-bas, la fin de leur voyage souterrain. Les trois hommes et la jeune Indienne pressèrent le pas et, bientôt, ils purent éteindre leurs torches.

Le premier, Ballantine écarta les plantes aquatiques masquant en partie l'entrée du tunnel, et ils débouchèrent à l'air libre. Aussitôt, ils gagnèrent la berge et, exténués, se laissèrent tomber sur le sol.

— Ouf ! dit Clairembart. Nous voilà tirés d'affaire… À chaque instant, je m'attendais à recevoir le plafond sur le crâne…

Le savant se pencha vers l'eau calme de la rivière et s'y mira. Aussitôt, il se mit à rire de ce petit rire d'enfant ingénu qui le caractérisait.

— Diable, fit-il encore, je ne paie guère de mine. Certes, je ne me suis jamais soucié beaucoup de mon aspect extérieur, mais comme je me vois en ce moment, je serais tout juste bon pour servir d'accessoire – et d'accessoire particulièrement horrible encore – dans les tunnels d'un train fantôme, à la foire aux pains d'épice…

Sans doute l'archéologue exagérait-il. Pourtant, il fallait en convenir, sa mise laissait fort à désirer. Ses vêtements étaient déchirés, l'un des verres de ses lunettes était fendu et leur monture d'acier tordue ; sa barbiche ressemblait à une touffe de cresson fané et ses cheveux blancs pendaient lamentablement de chaque côté de son visage. L'élégance de Morane et de Ballantine ne cédait d'ailleurs en rien à celle de leur compagnon. Avec leurs joues envahies par la barbe, leurs orbites creusées par la fatigue, ils appartenaient à présent à cette sorte d'individus que, selon l'expression populaire, on n'aimerait guère rencontrer au coin d'un bois. Et, à plus forte raison, au coin d'une forêt vierge…

Dans les hautes herbes, plusieurs formes humaines apparurent, mais aucun des trois explorateurs ne fit mine de se mettre sur la défensive. Ces hommes, ils s'attendaient à les trouver là. Kirun et ses Lacandons, fidèles à la parole donnée, avaient attendu leur retour.

Le chef des Indiens s'approcha de Morane et de ses amis. De la main, il désigna le plateau.

— Nous n'espérions plus vous revoir, dit-il. À de nombreuses reprises, la terre a tremblé, et nous avons cru que la colère des anciens dieux vous avait anéantis.

Morane se mit à rire nerveusement.

— Nous leur avons échappé, Kirun, mais il s'en est fallu de bien peu… Toi et tes hommes avez raison. Cette contrée est maudite et, passées ses frontières, seules la peur et la haine règnent encore…

Au fond de lui-même, Morane souhaitait que, jamais, la fièvre de l'or ne s'installe dans les cœurs de Kirun et de ses Indiens. Pour

cette raison, le plateau devait leur demeurer interdit. La seule contemplation du métal jaune peut, en effet, bouleverser parfois les âmes les plus pures et changer des êtres paisibles en bêtes féroces…

Depuis plusieurs heures, la petite troupe des hommes blancs et des Lacandons avançait à travers la savane. Ils venaient de traverser le village abandonné, quand Loomie s'arrêta soudain et se tourna vers le plateau, pour jeter un dernier regard à ses murailles s'estompant dans le lointain. Morane s'était arrêté lui aussi. Il y avait des larmes dans les yeux de la jeune fille. Bob lui posa la main sur l'épaule.

— Il est inutile de pleurer, petite fille, dit-il. Vous apprendrez plus tard que, souvent la vie est remplie de pleurs. Il faut la traverser avec courage et espérance… En un seul jour, vous avez perdu votre famille, et aussi votre peuple et votre pays. Mais il faut savoir se détourner. Là où nous allons, vous trouverez une autre famille, un autre peuple, un autre pays… Cham a eu la mort qu'il désirait, au sein même de cette cité où il avait voulu vivre, là où erre encore le souvenir des anciens dieux. Peut-être un jour reviendrons-nous vers lui pour lui donner une sépulture décente…

D'un revers de main, la jeune Indienne essuya ses larmes.

— Loomie a toujours vécu là… Cham était bon pour elle… Loomie n'oubliera jamais… Nulle part ailleurs, elle ne trouvera le bonheur…

Morane la força à se détourner du plateau, et il la poussa doucement, l'obligeant à marcher devant lui.

— Le bonheur est partout, dit-il encore, car on l'emporte avec soi. Il suffit d'avoir une âme forte et des yeux émerveillés… Là où je te conduis, il existe de grandes villes, dont les richesses dépassent toutes celles de la vieille cité des Mayas. Mes amis sont jeunes et riches et ils te considéreront comme leur propre enfant. Près d'eux, tu retrouveras ce bonheur que, maintenant, tu crois avoir perdu…

Bob Morane marchait derrière Loomie. Il ne pouvait donc voir son visage. Mais il était certain à présent qu'elle ne pleurait plus…

Chapitre XVIII

Bob Morane, Clairembart, Ballantine et Frank Reeves se trouvaient réunis sur la terrasse de la somptueuse villa de ce dernier, face à la mer des Caraïbes. Entre les quatre hommes, il y avait eu un long moment de silence. Frank Reeves, qui montrait un front soucieux, le brisa.

— Vous me mettez dans une situation difficile, dit-il. Vous êtes à peine arrivés de quelques heures des forêts vierges de Tobago, et voilà que vous me proposez d'adopter une petite sauvageonne, qui…

— Une petite sauvageonne ? interrompit Bob.

Le Français se tourna vers Bill Ballantine et, avec un léger sourire, enchaîna aussitôt, à l'adresse du géant :

— Te souviens-tu, Bill, de ce jour où, là-bas, en Nouvelle-Guinée, nous avons rencontré Frank et ses amis en pleine jungle ? De quoi avaient-ils l'air ?…

Ballantine éclata d'un gros rire.

— De quoi ils avaient l'air, Commandant ?… Écoutez, je n'en ai jamais parlé jusqu'à présent, afin de ne pas blesser notre ami Frank, mais puisque vous me posez la question, je dois vous avouer que, quand je les ai aperçus pour la première fois, lui et ses compagnons, j'ai cru avoir affaire à une bande de sangliers. Aussi vrai que je m'appelle William Ballantine et que…

Morane se renversa dans son fauteuil avec une grimace de satisfaction et interrompit le colosse.

— Voilà l'affaire de la sauvageonne réglée, fit-il. Maintenant, Frank, nous ne te demandons pas d'adopter Loomie, mais de devenir son tuteur, tout simplement. Le Professeur, Bill et moi sommes de vieux garçons, et fauchés, ou presque… Toi, au contraire, avec tes milliards, une bouche à nourrir de plus ou de moins…

— Bien sûr, bien sûr… dit Frank Reeves. Une bouche à nourrir de plus ou de moins, là n'est pas la question… Loomie est citoyenne de

Tobago, ne l'oublions pas, et je ne puis ainsi m'instituer son tuteur… Il y a des lois. Il me faudrait une autorisation des autorités et…

— Le consul des États-Unis à Cuidad Tobago l'obtiendra sans peine, cette autorisation, coupa Morane.

Durant de longues secondes, Frank Reeves demeura songeur.

— Non, dit-il enfin, je crains ne pouvoir accepter. Votre protégée est fort gentille, mais m'occuper d'elle serait prendre une trop forte responsabilité…

La désapprobation la plus totale se peignit sur les traits de Bob Morane. Il passa les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse drue de ses cheveux et se tourna à nouveau vers Ballantine.

— Et dire, Bill, que nous avons tiré cet individu-là de chez les Papous. Quand nous l'avons rencontré pour la première fois, tu viens de le dire toi-même, il ressemblait à un sanglier. Regarde-le maintenant… Doré sur tranche comme un vieux livre de prix, et un diamant gros comme le poing à la place du cœur…

Le géant hocha la tête avec une feinte tristesse.

— Oui, Commandant, dit-il. Les hommes changent avec le temps. Si nous pouvions retourner de quelques années en arrière, et nous retrouver là-bas, en Nouvelle-Guinée…

À son tour, le Professeur Clairembart se mêla à la conversation. Derrière les verres de ses lunettes, une expression malicieuse brillait dans ses yeux.

— Vous avez raison, mes amis, dit-il. Après tout, c'est un peu à Bob et à moi que Frank doit d'avoir rencontré Carlotta, sa délicieuse épouse, mais il ne semble plus guère s'en souvenir. Il laisserait, sans aucun remords, cette pauvre Loomie retourner dans la forêt vierge, pour y vivre l'existence misérable d'une femme lacandon. Bob a raison, Frank – je ne dis pas « notre ami Frank », remarquez-le – a bien un diamant à la place du cœur. Et le diamant est la matière la plus dure de l'univers. Il raie tous les corps et…

D'un mouvement de la main, Frank Reeves interrompit l'archéologue.

— N'en jetez plus, Professeur, dit-il en riant. Vous avez gagné sur toute la ligne. Je prendrai donc soin de votre protégée… Ce que j'en disais d'ailleurs…

Presque aussitôt, le visage de l'Américain s'assombrit.

— Reste à savoir si Carlotta sera de mon avis, dit-il. Mais la voilà, nous serons bientôt fixés…

Carlotta Reeves, venant du parc, fit son apparition sur la terrasse. Loomie l'accompagnait. Elle portait un tailleur léger, de coupe vulgaire, acheté en hâte par Bob Morane avant leur départ de Cuidad Tobago, mais dans lequel la jeune fille, avec sa grâce naturelle d'enfant sauvage, avait des allures de petite princesse. Et réellement, ainsi rapprochées, Carlotta et elle, ressemblaient bien à deux princesses. La première à une princesse égyptienne avec son teint mat de fille du sud et ses longs yeux en amande ; l'autre à une princesse indienne…

Le bras passé autour des épaules de sa jeune compagne, Carlotta s'approcha du groupe formé par les quatre hommes et dit, s'adressant à son époux :

— Loomie et moi nous entendons à merveille. Pourquoi ne prendrions-nous pas soin d'elle, Frank ? Nous pourrions même l'adopter, puisqu'elle est orpheline… Je crois que ce serait là une heureuse décision. Pour le moment, nous allons nous rendre en ville, Loomie et moi. Cette enfant a besoin de vêtements… Viens, Loomie, nous allons courir les magasins ensemble. Puisque tu es femme, ce sera pour toi une excellente introduction à notre vie civilisée…

Carlotta et la jeune Indienne s'éloignèrent, pour disparaître aussitôt à l'intérieur de la villa. Alors, Morane, Clairembart, Ballantine et Frank Reeves échangèrent un long regard, et ils éclatèrent de rire…

*

* *

— Monsieur Bob. Un câble pour vous…

Le rire mourut sur les lèvres de Morane. Il se retourna et aperçut Sam, le maître d'hôtel de Frank Reeves, qui se penchait vers lui, tendant un plateau sur lequel un télégramme était posé. Bob saisit le pli, en déchira la bande et lut :

Événements politiques importants se préparent Hong-Kong. Suggérons vous y rendiez, sans retard. Attendons réponse par retour. Chèque suit. Reflets.

« Reflets » était ce grand magazine parisien auquel Morane servait parfois de reporter extraordinaire. Il payait largement et Bob ne pouvait s'offrir le luxe de repousser ses propositions. Après avoir replié le télégramme, il le fourra dans la poche de sa veste.

— « Reflets » m'envoie à Hong-Kong, dit-il à l'adresse de ses compagnons. Une aventure se termine et, aussitôt, une autre commence. Par bonheur, j'ai toujours aimé les grands voyages…

— Pour moi, fit remarquer Clairembart, rien n'est terminé. Je vais retourner là-bas, sur le plateau perdu, pour tenter de récupérer le Livre d'Or et les autres trésors entreposés dans la cité souterraine. Les œuvres d'art seront vendues à différents musées mondiaux et, ainsi, sans qu'il soit nécessaire de transformer l'or indien en lingots, nous pourrons constituer un respectable pécule à notre protégée. Après tout, Loomie peut être considérée comme la dernière héritière des Mayas et…

— Et j'aurai mes poulaillers modèles, acheva Ballantine. Car je vous accompagne, Professeur… Vraiment dommage que le Commandant ne soit pas de la fête, cette fois…

Mais Morane secoua la tête.

— Rien à faire, dit-il. S'il n'y avait pas cette mission dont me charge « Reflets », je ne dis pas, mais je dois me rendre à Hong-Kong…

— Hong-Kong ? fit Clairembart. C'est là un prétexte, mon cher Bob. Si je ne connaissais pas votre courage, je dirais que vous refusez de nous accompagner simplement parce que vous avez peur de la colère des anciens dieux… Maintenant, nous possédons des clichés du Livre d'Or, ne l'oubliez pas et, avec un peu de chance, nous ne tarderons sans doute plus à connaître le Secret des Mayas… Alors, les dieux seront désarmés…

Morane ne répondit pas. Il plongea la main dans la poche de sa veste et toucha le télégramme. Hong-Kong ? Après tout, c'était peut-être réellement là un prétexte, comme l'affirmait Clairembart. Les anciens dieux, eux aussi, avaient droit au repos et, si Clairembart et

Ballantine voulaient à nouveau aller troubler leur sommeil, c'était leur affaire. Lui, Bob Morane, partirait pour Hong-Kong, et rien ne pourrait le faire changer d'avis.

FIN

QUE SAVONS-NOUS DE LA CIVILISATION CHEZ LES MAYAS ?

Groupe ethnique très important et peuplant jadis l'Amérique Centrale, les Mayas étaient les détenteurs d'une des civilisations les plus développées de l'Amérique précolombienne.

Leur civilisation se caractérisait par une grande compétence dans le domaine de l'architecture, de la taille de la pierre, des arts textiles et de la poterie, ceci en dépit d'une ignorance complète de certaines données fondamentales comme la connaissance du fer, du principe de la roue et de l'arc véritable. Ils se servaient, pour les lettres et pour les chiffres, d'une écriture hiéroglyphique très compliquée, mais très évoluée et avaient imaginé un système de calendrier très ingénieux et très précis.

ARCHITECTURE :

On a retrouvé de nombreuses constructions en forme de pyramides faites de pierres amoncelées, souvent couronnées de temples et d'autels, ainsi que d'autres bâtiments généralement situés autour de cours arrondies à l'intérieur desquelles s'élevaient des stèles monolithiques et des autels.

Les Mayas, il convient de le souligner, ignoraient en architecture l'arc véritable, la voûte grâce à laquelle les pièces de maçonnerie se soutiennent les unes les autres ; c'est ainsi que leurs constructions se caractérisent par des murs très épais. Ces murs énormes, les Mayas excellèrent dans l'art de les orner. Ils en arrivèrent à tailler et à sculpter entièrement les murs extérieurs et les façades de leurs constructions jusqu'à en faire de véritables mosaïques. On aurait pu croire que des bâtisses aux murs si épais auraient défié les siècles et nous seraient parvenues nombreuses dans un bon état de conservation, mais les Mayas ignoraient l'emploi du mortier, de sorte que la terrible végétation tropicale eut beau jeu de se développer entre ces blocs de pierre non-maçonnés. C'est là, la cause principale de la disparition et de la désagrégation rapide de ces monuments.

RELIGION :

Leur religion à l'origine consistait principalement dans l'adoration des phénomènes de la nature, représentés par différents dieux : notamment les dieux du soleil, de la pluie, de la mort, etc. Ils adoraient en outre un dieu créateur dont le culte mystérieux était réservé aux prêtres et aux initiés. Quoique peu de choses soient connues au sujet de leurs pratiques rituelles, il semble certain que les sacrifices humains n'étaient pas en usage. Pourtant des offrandes de sang humain avaient parfois lieu, sous une forme moins poussée, lorsque des adorateurs se perçaient la langue et les oreilles.

Les rites funéraires sont restés obscurs : ceci à cause du climat humide et tropical qui ne favorisait pas la préservation des restes humains. L'inhumation et la crémation étaient en usage, mais la crémation paraît avoir été réservée à quelques familles importantes seulement.

ARTS ET MÉTIERS :

Les Mayas étaient des sculpteurs sur bois, des tailleurs de pierre, des céramistes et des tisserands très experts, ce qui est d'autant plus remarquable qu'ils ne connaissaient aucun métal courant pour fabriquer de bons outils, ni le tour, et que leurs métiers à tisser étaient très primitifs.

Toujours à cause du climat, très peu de spécimens de sculpture sur bois ont été préservés ; toutefois, les rares pièces qui sont parvenues jusqu'à nous témoignent d'une extraordinaire délicatesse et d'une grande habileté.

Par contre, de nombreux exemples de leur maîtrise dans la taille et la sculpture de la pierre nous ont été laissés : on a retrouvé de magnifiques bas-reliefs à motifs religieux et couverts de détails symboliques se rapportant aux rites du culte.

L'art de la céramique et de la poterie était également très développé. Ils pratiquaient différentes manières de modeler et de mouler l'argile. Des objets, vases et ustensiles de toutes sortes ornés de peintures polychromes, traits, gravures, ont été retrouvés. Il est certain qu'il y avait des centres de fabrication – nous dirions actuellement des manufactures – de poterie dont les produits étaient échangés ou vendus.

Aucune pièce de matière textile datant de l'époque des Mayas n'a pu résister au climat. Mais il est évident qu'ils étaient d'adroits tisserands. Beaucoup de monuments nous montrent en effet des silhouettes drapées dans des vêtements tissés ornés de dessins, de bords brodés, et même de franges à glands qui témoignent de leur dextérité en matière de tissage.

---

[1] Voir « Les Requins d'acier ».

[2]Voir « La Vallée infernale » et « La Galère engloutie ».

Table des Matières